

CHRISTINE  
BROCHU

L'AILE J  
DU PAPILLON  
DE NUIT



la plume d'or

## Table des matières

<b>PROLOGUE</b>	<b>9</b>
<b>CHAPITRE 1</b>	<b>11</b>
<b>CHAPITRE 2</b>	<b>19</b>
<b>CHAPITRE 3</b>	<b>22</b>
<b>CHAPITRE 4</b>	<b>26</b>
<b>CHAPITRE 5</b>	<b>32</b>
<b>CHAPITRE 6</b>	<b>37</b>
<b>CHAPITRE 7</b>	<b>42</b>
<b>CHAPITRE 8</b>	<b>46</b>
<b>CHAPITRE 9</b>	<b>48</b>
<b>CHAPITRE 10</b>	<b>55</b>
<b>CHAPITRE 11</b>	<b>58</b>
<b>CHAPITRE 12</b>	<b>60</b>
<b>CHAPITRE 13</b>	<b>77</b>
<b>CHAPITRE 14</b>	<b>80</b>
<b>CHAPITRE 15</b>	<b>85</b>
<b>CHAPITRE 16</b>	<b>97</b>
<b>CHAPITRE 17</b>	<b>106</b>
<b>CHAPITRE 18</b>	<b>122</b>
<b>CHAPITRE 19</b>	<b>128</b>
<b>CHAPITRE 20</b>	<b>131</b>
<b>CHAPITRE 21</b>	<b>139</b>
<b>CHAPITRE 22</b>	<b>145</b>
<b>CHAPITRE 23</b>	<b>154</b>

<b>CHAPITRE 24</b>	<b>156</b>
<b>CHAPITRE 25</b>	<b>158</b>
<b>CHAPITRE 26</b>	<b>162</b>
<b>CHAPITRE 27</b>	<b>171</b>
<b>CHAPITRE 28</b>	<b>174</b>
<b>CHAPITRE 29</b>	<b>175</b>
<b>CHAPITRE 30</b>	<b>183</b>
<b>CHAPITRE 31</b>	<b>186</b>
<b>CHAPITRE 32</b>	<b>191</b>
<b>CHAPITRE 33</b>	<b>198</b>
<b>CHAPITRE 34</b>	<b>199</b>
<b>CHAPITRE 35</b>	<b>206</b>
<b>CHAPITRE 36</b>	<b>210</b>
<b>CHAPITRE 37</b>	<b>216</b>
<b>CHAPITRE 38</b>	<b>219</b>
<b>CHAPITRE 39</b>	<b>222</b>
<b>CHAPITRE 40</b>	<b>225</b>
<b>CHAPITRE 41</b>	<b>231</b>
<b>CHAPITRE 42</b>	<b>233</b>
<b>CHAPITRE 43</b>	<b>237</b>
<b>CHAPITRE 44</b>	<b>239</b>
<b>CHAPITRE 45</b>	<b>245</b>



**L'Aile J  
du  
Papillon de Nuit**

**Christine Brochu**



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: L'aile J du papillon de nuit / Christine Brochu.

Noms: Brochu, Christine, 1979- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20220010935 | Canadiana (livre numérique) 20220010943 | ISBN 9782925178507 (couverture souple) | ISBN 9782925178514 (PDF) | ISBN 9782925178521 (EPUB)

Classification: LCC PS8603.R68 A55 2022 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture et illustration : Julie Larocque de Atelier Larok.

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Christine Brochu, 2022

Dépôt légal – 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1<sup>re</sup> impression, septembre 2022

*À mon papa qui me disait toujours :  
« Demande à tes rêves ! »*



## PROLOGUE

Elle se réveilla d'un coup sec dans le noir. Son cœur frappait sur sa cage thoracique tel un prisonnier secouant la grille de sa cellule. Le cognement répétitif de son organe lui rappelait le métronome dans ses cours de piano. *Tic-toc, tic-toc, tic-toc*. Elle haïssait ce son et la mégère qui lui servait d'enseignante, une idiote qui par manque de talent, était devenue professeure.

À bout de souffle, elle aspirait l'air avec difficulté. Elle allait peut-être avoir besoin de pompes, finalement, comme son médecin le lui avait prescrit. Du moment qu'elle pouvait continuer ses études, elle se foutait du reste.

Au réveil, elle croyait s'être redressée droite dans le lit. Mais à mesure qu'elle sortait du brouillard du sommeil, elle se rendit compte, au contraire, qu'elle était toujours allongée sur le matelas. Un instant, elle eut l'impression de flotter à la surface d'un lac opaque et noir. Son cerveau cherchait les détails familiers de sa chambre : le bout de son lit en fer forgé, le tapis moelleux qui lui caressait les pieds au levé, sa grande bibliothèque antique. Le lampadaire de rue en face de sa fenêtre, aussi, qui éclairait sa chambre en permanence. Or, l'endroit où elle se situait était plongé dans les ténèbres.

Peu à peu, des ombres se formèrent dans la petite pièce et les murs blancs se dessinèrent. Elle devina les contours du fauteuil où elle avait lancé ses vêtements la veille. Sur sa peau, la texture râpeuse des draps en coton bon marché la démangeait, de même que la douillette en fausse laine qui la tenait au chaud lui écrasait les poumons. Elle oublia le rêve qu'elle venait de quitter précipitamment, puis leva les yeux vers la petite lumière rouge dans le coin de la pièce. La lumière de la caméra braquée sur elle.

Son sommeil avait toujours été capricieux. Petite, elle se réveillait en pleurs, la nuit, terrorisée par les cauchemars. Les adultes appelaient ça *le stress*. On lui avait dit que c'était *normal*. À l'université, un manuel scolaire lui avait appris qu'elle souffrait d'anxiété de performance. Tout au long de ses études, son sommeil irrégulier lui avait permis de rédiger ses travaux, faire ses lectures et étudier en vue du prochain examen. De sortir avec les garçons et de faire la fête, aussi. Du moment qu'elle était première de classe, on lui fichait la paix.

Elle se concentra sur sa respiration. Inspire, expire. Inspire, expire. Ses parents l'avaient obligée à faire du sport pour évacuer son stress. Patin artistique, soccer, ringuette... Ils l'avaient inscrite à toutes les ligues. Elle n'avait plus un seul moment à elle.

Dans la petite chambre, elle ne réussissait pas à rattraper son souffle. Quelque chose de lourd comprimait sa poitrine. Un poids sur sa cage thoracique. Elle tenta de lever le bras pour pousser ce qui entravait sa gorge, mais il resta immobile. Elle essaya ensuite de remuer les jambes pour se lever. Rien. La panique naissant au creux de son ventre, elle concentra toute son énergie à bouger son corps. Encore là, aucun de ses membres ne lui répondit, comme si des liens invisibles la retenaient cloîtrée au lit. Elle tenta de parler, d'appeler à l'aide, mais ses lèvres demeuraient soudées. Elle prit conscience que bientôt, elle ne serait peut-être plus en mesure de respirer.

Soudain, toutes les pensées qui se bouscuaient dans sa tête se turent d'un coup. Du coin de l'œil, elle avait aperçu du mouvement. Sur son bras nu, un léger souffle avait caressé sa peau. Quelqu'un s'était déplacé juste à côté d'elle. Les sens en alerte, elle guetta un nouveau geste. Alors qu'elle aurait dû être rassurée par la présence toute proche qui pourrait la secourir, elle eut plutôt un mauvais pressentiment. Pourquoi la personne restait-elle tapie dans le noir ? Pourquoi ne lui adressait-elle pas la parole ? Elle voulut à nouveau appeler à l'aide, avertir cette personne de sa condition, mais son corps ne réagissait pas. N'inspirant plus qu'un mince filet d'air, elle se sentait tranquillement glisser vers l'inconscience.

Tout à coup, une ombre se matérialisa dans son champ de vision. Rassemblant le peu de force qu'il lui restait, elle se força à quitter la douceur de l'endormissement pour remonter à la surface. Une dernière tentative avant de sombrer pour de bon. Lorsque la forme noire se pencha, elle distingua un visage. Ce fut le moment où elle comprit que l'être dans la salle était responsable de son état. Il était là pour se venger, et avait gagné.

Avant de disparaître dans le noir, un cri de terreur retentit dans sa tête.

# CHAPITRE 1

Simone Colombe marchait d'un pas rapide sur l'interminable allée qui menait à l'hôpital. Elle passa sous le portail massif en brique et en fer forgé. Frappée en plein visage par une bourrasque glacée, elle resserra le col de son manteau avec une main, qu'elle dut sortir à regret de la chaleur de sa poche. Les quelques arbres centenaires qui bordaient la route étaient déjà dégarnis par le vent et le début des temps froids. Dans une centaine de mètres, elle atteindrait l'entrée du bâtiment de soins.

La jeune femme tenait ses livres d'école serrés contre sa poitrine, les deux mains maintenant exposées au froid. Comme à chacune de ses visites, elle leva les yeux vers la statue de l'ange perchée tout là-haut, sur la façade de l'imposante bâtisse. Un messenger au visage féminin et dont les ailes étaient déployées. À cette heure avancée de la soirée, la lumière qui éclairait la statue par en dessous déformait ses traits. Simone lui avait toujours trouvé un air plus diabolique que protecteur.

L'étudiante frissonna, puis pénétra dans l'hôpital par les grandes portes automatiques. Elle consulta sa montre : 23 h 00. Elle était officiellement en retard. Elle longea le couloir central en zigzaguant entre les patients qui avançaient d'un pas léthargique, tandis que le gardien de nuit lui fit un bref signe de tête. Les joues en feu, elle baissa les yeux et sprinta devant le bureau de ce dernier. Après avoir dépassé l'ascenseur où attendaient déjà quatre personnes, elle emprunta l'escalier et grimpa les marches deux à deux.

L'hôpital était tranquille. Des patients qui n'arrivaient pas à dormir déambulaient tranquillement en jaquette, pendant que les infirmières profitaient de l'accalmie du début de la nuit pour prendre leur pause cigarette. De son côté, le médecin de garde allait chercher son énième café à la distributrice de la cafétéria.

Sur le plan à l'entrée, la forteresse en brique brune prenait des airs de papillon de nuit. Le croquis rappelait à Simone les animaux dessinés par les Incas ; de grandes lignes en pierre sur des kilomètres, uniquement visibles à vol d'oiseau. La jeune femme avait été captivée par ces images dans les *Cité d'Or*, un dessin animé qu'elle écoutait lorsqu'elle était enfant. Le papillon de nuit avait une patte en trop, beaucoup plus longue que les autres. Ce handicap caché à l'arrière du

tronc principal constituait la destination de la stagiaire. Le couloir du cinquième étage de l'aile J était désert, boudé par la faune de l'hôpital.

Simone avait mémorisé le chemin le plus rapide pour s'y rendre. Le petit ascenseur presque invisible non loin du bureau du gardien de sécurité permettait d'y accéder directement, à condition de posséder une carte magnétisée pour en débloquent l'accès. Le hic, c'est que cet ascenseur était aussi lent qu'une tortue et toujours bondé. C'était le seul, à la connaissance de Simone, qui permettait de se rendre au sous-sol lugubre, espace réservé exclusivement aux employés de l'hôpital. La jeune femme n'y était allée qu'une seule fois, au début de son stage, pour faire faire son badge d'hôpital. Elle n'y était plus jamais retournée depuis.

Même si elle devait faire de nombreux détours sur les étages à travers les autres départements, elle choisissait toujours la solitude de l'escalier à l'étouffement de la boîte en métal. Devant la dernière porte au fond du couloir de l'aile J, elle sortit sa clé et déverrouilla le local avant de pénétrer dans le laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars.

Rendue à sa deuxième année au baccalauréat en psychologie, Simone travaillait dur pour se bâtir un curriculum en béton. Les stages offerts par ses professeurs affichaient complet avant même le début de l'année scolaire, les élèves les plus compétitifs ayant fauché les places de choix. L'étudiante commençait à se décourager lorsqu'elle tomba par hasard sur un mémo dans l'un des corridors mal éclairés du département de biologie. Un laboratoire de recherche scientifique cherchait des candidats.

Autant le couloir du cinquième étage de l'aile J était vide et silencieux, autant le laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars était animé. Simone rangea son manteau dans la garde-robe de l'entrée et son lunch dans le réfrigérateur. Sur le comptoir gisaient des restes de cotons-tiges souillés, des tubes de pâtes ouverts, des ciseaux et des rouleaux de rubans adhésifs. La première phase de préparation des dormeurs était terminée.

Machinalement, la jeune femme se mit à ranger le comptoir. Elle jeta les produits souillés et rangea les accessoires dans l'armoire, à leur endroit respectif. Elle accrocha les électrodes inutilisées sur le crochet au mur et épousseta l'espace de travail jusqu'à ce qu'il soit impeccable. Ce faisant, elle écoutait le bourdonnement des voix de ses collègues qui s'activaient dans l'autre pièce.

Cette nuit-là, deux chambres seraient occupées pour la recherche en cours. Simone rejoignit Caroline, une autre stagiaire concentrée sur le branchement du dormeur numéro deux, dans la chambre numéro deux. Étudiante habile et sérieuse, cette fille était le genre de personne avec qui Simone aimait travailler. Franche de nature, elle donnait toujours l'heure juste, tant par ses paroles que par ses humeurs. D'après le grommèlement qu'elle émit en guise de salutations, Simone jugea que sa collègue ne voulait pas être dérangée dans sa tâche. Elle en profita pour saluer le dormeur numéro deux, Sam Davis, le seul étudiant anglophone qui faisait partie du stage. Grand gaillard athlétique excellent dans les sports, le garçon était également un intellectuel qui se méritait des notes parfaites. Il aurait facilement pu attirer la jalousie chez ses pairs, mais sa nonchalance et son calme légendaire, agrémentés d'une attitude ultra sympathique, lui permettaient de se faire des amis partout où il passait. Il était cool avec tout le monde, souriait toujours et avait la réplique taquine facile. Les stagiaires féminines avaient toutes un faible pour lui.

Simone ne put s'empêcher de pouffer en le voyant. Avec son cuir chevelu piqué d'électrodes et ses pieds qui dépassaient de la couverture du petit lit à une place, il avait l'air d'un clown. Il la salua de son doigt connecté à la pince pour mesurer ses fréquences cardiaques. Caroline pesta à côté de lui. Elle branchait, débranchait et rebranchait chacune des dix-huit électrodes attachées au patient dans la boîte qui le reliait à l'ordinateur du laboratoire.

Simone passa à la chambre numéro un. Une autre stagiaire du nom de Laurie Carrier portait le même appareil que Sam. Confortablement installée dans le lit dans son pyjama en soie, un gros bouquin ouvert sur ses genoux élégamment repliés, la jeune femme tournait les pages son livre de ses doigts manucurés à la perfection. Laurie avait presque l'air d'un ange. Malgré les électrodes sur sa tête, ses cheveux tombaient gracieusement sur ses épaules, comme si un coiffeur s'était déplacé avec elle ce soir-là. Adossée sur deux énormes oreillers duveteux qui n'appartenaient pas à l'hôpital, elle semblait relativement sereine, exception faite des cernes sous ses grands yeux noisette. Après l'avoir observée quelques instants, Simone se dit qu'elle ressemblait beaucoup à la statue qui se trouvait à l'entrée de l'hôpital : une apparence d'ange, une personnalité de démon.

— *L'effort pour rendre l'autre fou*, lut-elle à voix haute sur le bouquin. Tu étudies pour l'examen d'Histoire de la Psychologie ?

Lorsque Laurie leva le regard, les cernes sous ses yeux se dessinèrent encore plus sous la lumière blafarde de la petite chambre d'hôpital. Simone remarqua que son teint, impeccable une seconde plus tôt, était cireux. En reconnaissant sa consœur, le visage de la patiente se mura dans l'indifférence.

— Il paraît qu'il faut tout apprendre par cœur, répondit-elle en détournant le regard et en affichant une moue boudeuse. Professeur Thibodeau pose des questions très pointues du genre: *Quel était le métier du père de Socrate?* Tu vois le genre?

— Menuisier, répondit Simone. Lors de la dernière session, j'ai étudié pendant sept jours juste pour cet examen-là. J'ai appris les cinq cents acétates par cœur.

À voir la lèvre supérieure de Laurie se retrousser légèrement, Simone comprit qu'elle venait d'agacer l'étudiante.

— Rien à voir avec la psychologie, grommela cette dernière en relevant le buste. Juste une façon de faire ressortir l'excellence pour choisir les meilleurs candidats aux études supérieures.

Elle prit un ton condescendant pour expliquer à Simone ce que tous les étudiants en psychologie savaient déjà. *Démon*, pensa à nouveau la stagiaire.

— Au fond, je suis contente, poursuivit Laurie en passant une main dans ses cheveux, ça permet d'éliminer la compétition.

— J'ai toujours trouvé que le titre du livre était un peu *spécial*, répliqua Simone pour changer de sujet. *Effort pour rendre l'autre fou*. Quelques fois, j'ai peur que les gens qui voient ce livre dans ma bibliothèque pensent que c'est un manuel machiavélique qui détaille les étapes à suivre pour plonger les gens dans la folie.

Cela dit, elle émit un petit rire nerveux. Laurie ferma le livre sur ses genoux en marquant sa page avec un doigt.

— J'y avais jamais pensé... répondit-elle, pensive, en passant la main sur la couverture de l'ouvrage, comme une caresse.

Simone remarqua que son interlocutrice s'était procuré la dernière édition. Pour sa part, comme elle ne pouvait se permettre d'acheter du neuf, elle avait dû racheter des bouquins usagés.

— Y'en a qui sont faciles à rendre fous, pouffa Laurie avec un sourire mesquin sur son beau visage d'ange. On n'a pas besoin d'un livre pour ça.

Puis elle reprit sa lecture sans plus porter d'attention à sa consœur, qui alla s'asseoir dans la salle centrale, devant les ordinateurs. Elle leva la tête vers les petits téléviseurs qui avait survécu aux années soixante-dix. Des caméras fixées dans chacune des chambres permettaient de filmer les cobayes humains. Sur l'un des écrans, Laurie lisait en faisant tortiller une mèche de cheveux autour de son doigt. Sur l'ordinateur lié à elle, une série de lignes en mouvement indiquait les battements de son cœur, le mouvement de ses yeux, de ses bras et de ses jambes, ainsi que son activité cérébrale. Ces lignes permettaient de déterminer si le dormeur était en état d'éveil ou dans l'un des quatre stades du sommeil. Sur l'ordinateur dédié à Sam, un lignage se dessinait, ce qui signifiait que Caroline réglerait bientôt le problème technique du dormeur numéro deux.

Simone sursauta lorsqu'une forme se matérialisa près d'elle. Un espace avait été laissé libre derrière le meuble d'ordinateurs, pour permettre le branchement et le débranchement des fils. La main sur son cœur qui cognait contre sa poitrine, la stagiaire reconnut le technicien informatique du laboratoire de recherche, Antoine Meilleur. Caroline avait dû faire appel à lui pour remédier au problème technique de la boîte de branchement de Sam.

— Ça devrait marcher, maintenant, cria-t-il en direction de la chambre numéro deux, avant de se tourner vers Simone en levant les mains devant lui et de lancer en rigolant : Bouh !

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Essaie la huit, cria-t-il à nouveau à l'attention de Caroline en s'installant devant l'ordinateur de Sam.

Il pianota rapidement sur le clavier et dit :

— Ça fonctionne !

— Yeaaaah ! s'écria Caroline depuis la chambre.

— *All right!* s'exclama le technicien en se levant.

Il attrapa sa veste et alla saluer Laurie dans la chambre numéro un. En entendant sa consœur glousser de plaisir, Simone ne put s'empêcher de jeter un œil à l'écran de télévision. Le dos d'Antoine Meilleur cachait la vue. Après quelques minutes de paroles murmurées, il sortit de la chambre, salua Simone de la main et quitta le laboratoire.

Ayant raté le dernier métro, Caroline mettait son manteau tout en parlant au cellulaire. Lorsqu'elle réussit à trouver une âme charitable pour venir la chercher, elle partit à son tour.

Simone resta donc seule dans la salle centrale. Les portes des deux chambres étaient fermées et les lumières éteintes pour la nuit. Elle étala ses livres devant elle, entre les deux ordinateurs qui affichaient les lignes en mouvement, et commença ses lectures de la semaine.

\*\*\*

La stagiaire se réveilla en sursaut. Elle s'était redressée d'un coup sur sa chaise, avec l'impression d'être dans une situation d'urgence, comme certaines nuits de son enfance où elle avait dû fermer le robinet du bain qui coulait, ou le rond du poêle qu'on avait oublié d'éteindre.

Or, mis à part le ronronnement des machines, le laboratoire était silencieux. Les fenêtres noires indiquaient que c'était encore la nuit. Seule dans la salle centrale, tous les sens de l'étudiante étaient aux aguets, en attente de voir ou d'entendre ce qui l'avait sortie de ses songes.

Lorsque son cœur retrouva un battement régulier, elle se donna la permission de bouger les épaules, se massa la nuque et baissa les yeux sur le livre ouvert devant elle. La page de *La Psychologie du travail* sur laquelle elle s'était assoupie lui était étrangère. Elle ne se souvenait même pas d'avoir sélectionné ce livre. En s'étirant les bras dans les airs, elle regarda les deux écrans d'ordinateur devant elle. Il était trois heures du matin. Les dormeurs étaient dans des stades de sommeil différents. Les lignes du numéro deux décrivaient des ondes lentes et amples, facilement reconnaissables et typiques du stade trois du sommeil. Le tonus musculaire du sujet était au calme. Pas de doute, Sam était en sommeil profond.

Pour Laurie, Simone était un peu moins sûre. Soit elle était dans une période de rêve, soit elle se trouvait à l'état d'éveil. La stagiaire saisit la souris d'ordinateur et consulta les minutes précédentes, moment où elle-même était assoupie, à la recherche du mouvement oculaire type annonçant une période de rêve. Elle trouva plutôt un gribouillis qu'elle n'avait jamais vu auparavant, apparu alors qu'elle s'était réveillée brusquement. Simone fronça les sourcils. Est-ce que Laurie s'était réveillée en même temps qu'elle? Et si c'était le cas, qu'est-ce qui les avait réveillées?

Puisqu'elle n'était que stagiaire, la jeune femme n'avait pas le droit d'intervenir auprès d'un dormeur qui ne demandait pas de l'aide. De toute façon, elle n'avait pas vraiment envie de parler à Laurie Carrier. Elle se leva pour aller à la salle de bain. En s'aspergeant le visage d'eau froide, elle découvrit des yeux rougis et un visage fatigué dans le miroir, qui lui fit penser à sa mère.

Monoparentale depuis que sa fille avait deux ans, la mère ne travaillait qu'à temps partiel. À la suite d'un accident qui avait abîmé des vertèbres dans son dos, c'est la petite Simone de huit ans qui avait dû s'occuper d'elle. Comme les médicaments contre la douleur maintenaient la pauvre femme dans un état comateux, celle-ci n'avait que de rares moments de lucidité au cours de la journée.

Simone avait pris la place de l'adulte dans la maison. Un jour, des policiers s'étaient présentés à leur appartement d'Hochelaga alors que l'enfant croulait sous les tâches ménagères et ses devoirs d'école. Les gens en beaux habits s'étaient ensuite manifestés. Lorsque la fillette avait compris que ces adultes avaient le pouvoir de la séparer de sa mère, elle s'était organisée pour planifier leur visite quand la malade avait toute sa tête. Aussi, elle feignait de jouer à la poupée lorsqu'ils posaient des questions, avec leurs vêtements propres et leur planchette à pince. Puis peu à peu, les visites s'étaient espacées.

Plus tard, dans ses cours de psychologie, Simone avait appris que ce qu'elle avait vécu s'appelait *la parentification de l'enfant*. Elle avait pris la place de l'adulte, parce que celui-ci ne pouvait assumer ses responsabilités parentales.

Dans la cafétéria du laboratoire, Simone mit la machine à café en marche et son lunch dans le four à micro-ondes. Au bout d'un moment, une tasse de café fumant en main, son souper dans l'autre, elle retourna s'asseoir devant les ordinateurs.

— Il ne faut pas dormir pendant mon stage ! se gronda-t-elle à voix haute. Je n'ai pas le droit d'être fatiguée.

Avec les années, elle avait appris à faire avec peu de sommeil. Elle ne pouvait se permettre de perdre le contrôle maintenant. Pour conserver ses bourses d'études, elle devait s'assurer d'obtenir des notes au-dessus de la moyenne. Sans cet argent, elle ne pourrait jamais accéder aux études supérieures et se sortir de la pauvreté.

Elle examina brièvement les ordinateurs de Sam Davis et de Laurie Carrier. Quelque chose chez Sam attira son attention. Elle patienta jusqu'à ce que surgisse à nouveau le mouvement oculaire annon-

çant le début du sommeil paradoxal. Le tonus musculaire du garçon était au plus bas, ce qui signifiait que ses jambes et ses bras devaient être complètement immobiles. Aucun doute, il était en train de rêver.

— Tes lignes sont parfaites, Sam ! Exactement comme dans nos livres ! murmura Simone en souriant.

Se penchant ensuite sur Laurie, elle fronça les sourcils. Quelque chose clochait. Elle fit marche arrière sur les lectures de l'ordinateur et tomba une nouvelle fois sur l'étrange gribouillis. À partir de là, la séance de Laurie semblait contaminée sur une période d'une vingtaine de minutes.

— Soit le système informatique fait défaut, soit il est survenu un problème technique durant la nuit, conclut Simone à voix basse. Je vais aller voir derrière les ordinateurs.

Si elle ne trouvait pas le problème, elle allait devoir appeler le technicien au milieu de la nuit. Une fois debout, elle se trouva au niveau du téléviseur de Laurie. En le balayant du regard, elle s'immobilisa. Une tache noire se déplaçait dans le moniteur. Était-ce une erreur ? Un trouble de l'écran cathodique ? L'appareil datant des années soixante-dix s'apprêtait-il finalement à s'éteindre après des décennies de loyaux services ?

En approchant son visage de l'écran, Simone nota que le problème ne se situait pas au niveau du téléviseur. Laurie aurait dû être seule. Elle l'était pourtant au début de la nuit. Et maintenant, voilà que quelqu'un se trouvait dans la pièce avec elle.

Lorsque la forme noire fit volte-face, la stagiaire aperçut un regard humain qui la fixait droit dans la caméra. Tous les poils de son corps se hérissèrent d'un coup. Un long frisson glacé parcourut le centre de sa colonne vertébrale, puis elle sentit son cœur bondir dans la poitrine, comme si elle venait de faire un saut dans le vide. Un cri se coinça dans sa gorge. Lorsqu'elle comprit qu'elle était en danger, Simone prit ses jambes à son cou.

## CHAPITRE 2

Au son de la vibration de son cellulaire, Emmanuel Guimond se réveilla brusquement. Dans le noir, il se glissa hors de la chaleur des couvertures et s'assit sur le bord du matelas. À côté de lui, quelqu'un bougea sous les draps. Une tête blonde échevelée dépassait de l'édredon, ce qui constituait une bonne raison de retourner au lit. Sans céder à la tentation, Emmanuel se frotta le visage à deux mains pour éliminer le reste du rêve duquel il venait de s'extraire. Il regretta aussitôt son geste, qui fit naître une douleur vive sur sa lèvre supérieure. La sensation irradiait sur tout le bas de son visage. Il serra les poings et des larmes lui montèrent aux yeux. Il expira longuement, le temps que le mal se dissipe. Lorsque la brûlure s'atténua, il porta la main à sa bouche, à l'endroit où sa lèvre était fendue.

— Tu aurais dû voir l'autre gars, chuchota-t-il pour lui-même.

Ceci eut pour effet de le faire rire. Rictus qu'il stoppa aussitôt que revint la douleur. Il tâta son nez du bout des doigts, pour constater que celui-ci était encore plus sensible.

— Je dois avoir une sale gueule.

Il saisit son cellulaire sur la table de chevet et vérifia la provenance de l'appel. Durant la nuit, c'était toujours la même personne qui le contactait. Un numéro qu'il connaissait par cœur. Sur le message, la voix plate de son supérieur immédiat se faisait entendre.

— Ramène-toi au poste.

Pas de bonjour ni de merci. Il raccrochait sans se nommer.

Emmanuel avait trente-neuf ans lorsqu'il avait été promu enquêteur au poste de police du nord de la ville de Montréal. Jusque-là, son parcours était parfait, sans fausse note. Il avait eu le meilleur professeur en la personne de son père, lui-même enquêteur au sein de l'Armée canadienne. Ayant la tâche ingrate d'enquêter sur les situations internes délicates au sein de son *entreprise*, l'homme était un exemple irréprochable de droiture et de justice. Sans le savoir, en inculquant une discipline de soldat à son fils, il lui avait également enseigné les rouages du métier. Lorsqu'Emmanuel avait quitté la vie de fils de fantassin, il avait gravi les échelons d'une institution qui ironiquement, ressemblait à une base militaire : la police.

L'inspecteur leva les bras dans les airs, s'étira de chaque côté et fit craquer son dos. Après quoi, il fit pivoter sa tête et roula les épaules vers l'arrière. Lorsque ses pieds identifièrent une moquette épaisse sur le plancher, c'est avec les bras tendus devant lui qu'il se laissa tomber sur le sol. Dès que ses mains touchèrent le tapis, il entreprit de faire des pompes, ce qui ne manqua pas de réveiller la personne couchée dans le lit. Un long soupir se fit entendre dans la chambre, suivi d'un bruissement d'édredon.

En comptant dans sa tête le nombre de pompes qu'il était en train d'effectuer, Emmanuel devina le beau visage de la fille : des lèvres invitantes et des yeux en amande ensommeillés. La tête penchée sur le côté et appuyée dans sa main, la femme observait son amant. Ce dernier pivota agilement sur les mains et entreprit de faire des redressements assis. Lorsqu'il essaya de donner des baisers rapides à sa copine d'un soir après chaque ascension, elle se mit à glousser. Elle balança un bras devant elle pour agripper la tête d'Emmanuel et l'embrasser plus langoureusement. Sa série d'exercices terminée, celui-ci se prêta au jeu un court instant, malgré sa lèvre douloureuse. Dès qu'il sentit naître le désir en lui, il se libéra de l'étreinte.

Patricia, Sonia ou Vanessa... il ne se souvenait pas du nom de cette femme. Pendant qu'il cherchait ses vêtements à tâtons sur le sol de la chambre, sa dernière conquête s'étira comme un chat. Il enfila son caleçon et, après une dernière caresse à la fille, prit le chemin la salle de bain.

Le miroir lui renvoya l'image d'un gars à la lèvre fendue et gonflée, au nez bleui et enflé à l'arête. De même, du sang avait séché en croûte sous ses narines.

— Tu fais peur à voir, garçon ! lança-t-il en imitant la voix de son père et en mimant un salut militaire.

Après une douche rapide, il revêtit ses vêtements de la veille. Sur le divan, il trouva son blouson en cuir, tandis que deux bouteilles de vin vides reposaient sur la table à café. Il pensa quelques instants à écrire un petit mot, puis le moment passa et il quitta l'appartement en dévalant l'escalier.

Une fois à l'extérieur, lorsque la fraîcheur de la nuit le frappa au visage, l'inspecteur s'arrêta un instant et expira longuement. Le rêve qu'il venait presque de quitter lui revint à l'esprit. C'était toujours le même rêve, à quelques variations près : lui enfant, et sa mère qui lui chatouillait les joues avec ses cheveux quand elle se penchait pour

l'embrasser. Parfois elle souriait et d'autres fois, elle semblait triste. Chaque fois, une sensation olfactive très forte demeurait longtemps après la fin du rêve : le parfum de sa mère.

Emmanuel sortit son cellulaire et pressa la touche de rappel. Fidèle à son habitude, son supérieur répondit à la première sonnerie d'une voix forte, claire et assurée, malgré les longues heures de bureau et les carences en sommeil. L'inspecteur s'identifia, puis se tut. Il écouta le message qui lui était livré, pendant que son cerveau enregistrerait les faits jusque dans les moindres détails.

## CHAPITRE 3

Le professeur Jacques Chevalier était assis dans son bureau ensoleillé grâce aux fenêtres du fond donnant sur le stationnement arrière de l'hôpital. La vue n'était pas réjouissante, mais l'occupant se félicitait d'être l'un des seuls chercheurs à posséder des fenêtres dans son lieu de travail. Les autres départements, comme celui de la médecine, par exemple, avaient été confinés au sous-sol à côté de la morgue. Les bureaux étaient sombres et glauques, sous la lumière des néons des plafonds bas. Chevalier se plaisait à dire que, parce qu'il travaillait dans le rêve, l'hôpital lui avait attribué l'espace le plus élevé de la bâtisse.

La lumière extérieure devait traverser une série de plantes disposées savamment devant les vitres, avant de venir réchauffer la grande pièce. Un gigantesque et authentique tapis persan, acheté lors du passage du professeur au Moyen-Orient, recouvrait la moitié des lieux. C'était surtout ce morceau hors de prix qui donnait la chaleureuse sensation d'être à la maison. Les deux murs de chaque côté étaient cachés du sol au plafond par d'immenses bibliothèques où s'entassaient des livres de psychologie, de parapsychologie, des thèses et des manuscrits, tous en lien avec les rêves, les cauchemars et les pathologies du sommeil. Au fil des ans, Chevalier y avait également ajouté ses propres ouvrages, ainsi que ceux de ses étudiants prolifiques.

Lorsqu'il n'était pas à l'étranger pour une conférence, l'homme se trouvait assis derrière son imposant bureau en merisier noir. Ce meuble lui avait été légué par son père, un prolifique psychiatre ayant œuvré dans les années soixante. Un être dédié à son travail, qui avait eu la chance de rencontrer Freud durant ses études, et qui avait suivi des cours avec Emmanuel Jung. Chevalier avait d'ailleurs sur son bureau une photographie en noir et blanc de son paternel avec le très célèbre psychanalyste.

Le professeur était passé d'un minuscule espace de la grandeur d'un placard situé au rez-de-chaussée de l'hôpital, à cette grande pièce qu'au fil des années, il avait aménagée avec goût. Il avait fait la même chose avec sa carrière : de simple étudiant travaillant d'arrache-pied, seul et sans budget, il avait créé un département complet doté d'un laboratoire de recherche, il donnait des cours magistraux à l'université, des conférences à l'étranger, et avait mis sur pied une clinique spécia-

lisée qui traitait des maux maintenant connus et reconnus, même dans le monde médical.

Il avait été l'un des seuls à s'intéresser aux rêves durant ses études en psychiatrie. Depuis Freud, quelques médecins de l'âme avaient utilisé les songes dans leurs séances de psychothérapie avec leurs clients. En biologie, des chercheurs avaient différencié quatre stades du sommeil, dont le REM ou *rapid eye movement*, une ondulation des yeux qui permettait de déceler que le dormeur est en train de rêver. Mais peu de scientifiques s'étaient penchés sur les rêves.

À l'université, Chevalier avait épluché toute la littérature sur cet état mental. Il avait dû commander à l'étranger les ouvrages des quelques intéressés qui avaient poussé la recherche un peu plus loin. Puis à un certain moment, il s'était rendu compte qu'il était devenu l'expert sur le sujet.

Au fil de ses recherches, il avait découvert que certaines personnes souffraient de malaises durant la nuit : terreur nocturne, cauchemars à répétition, sommeil dérangé ou entrecoupé, et incapacité à dormir. La liste était longue. Ces troubles avaient une incidence sur la vie des dormeurs qui devenaient déphasés et même, à la limite de la psychose dans les cas extrêmes. Un de ces troubles du sommeil intéressa le jeune chercheur plus que les autres. Le peu de littérature scientifique sur le sujet répertoriait des cas de dormeurs d'un peu partout dans le monde qui présentaient des symptômes trop similaires pour qu'ils soient dus au hasard : incapacité de bouger au réveil, sentiment d'avoir un poids sur la poitrine qui les empêchent de respirer, mouvement involontaire du corps et, le plus étrange, le sentiment qu'une présence maléfique se trouve dans la chambre.

Chevalier était tombé sur des contes anciens et des légendes issus de peuples disparus, dont les récits relatent les cauchemars de rêveurs aux prises avec des démons et des figures malfaisantes. Dans la Grèce ancienne, ce type de phénomènes s'était précisé, puisqu'on faisait mention d'apparitions cauchemardesques. Dans la nuit, immobilisé par un petit diable qui s'agrippe à sa poitrine, le dormeur ne peut plus respirer. Dans tous les cas, les personnes aux prises avec ce problème affirment qu'une présence malveillante hante la chambre.

La religion a expliqué ces troubles en prétendant que c'était le diable qui malmenait les esprits tourmentés. Les ecclésiastiques ont tenté de guérir les malades à coup d'absolution, d'eau bénite et d'exorcisme. Au Moyen Âge, cette maladie a été associée à la magie noire

pratiquée par les sorcières. Les dormeurs les plus atteints se retrouvaient donc sur le bûcher ou encore, avec la corde au cou. Au seizième siècle, des praticiens en médecine et en psychiatrie, science naissante à l'époque, ont rapporté que ce phénomène constituait une représentation de l'angoisse du dormeur plutôt qu'une possession diabolique. Avec l'arrivée de la psychanalyse, l'apparition du petit diable au réveil a été classée dans le registre des délires psychotiques et, comme c'était fréquent à l'époque, liée à la déviance sexuelle du dormeur. C'est en 1928 que le nom de *paralysie du sommeil* a été donné à cette affliction.

Jacques Chevalier avait quitté son pays natal d'Europe pour venir s'installer dans le Nouveau Monde. Il avait rejoint un professeur spécialisé dans la biologie du sommeil, assez zélé pour le prendre sous son aile. Installé à l'hôpital dans une pièce aux proportions d'une garde-robe, l'apprenti avait tenté de réunir tous les dormeurs du pays qui souffraient de paralysie du sommeil. Après en avoir rapatrié trois, les cas les plus extrêmes en quête d'un traitement, il avait ouvert les portes de sa première clinique des rêves et des cauchemars.

Tous ses dormeurs présentaient les mêmes symptômes : impossibilité de bouger au réveil, un poids écrasant sur la poitrine qui les empêchait de respirer, une présence inconnue et inquiétante dans la chambre. L'un des patients en était rendu à se priver de sommeil pour éviter de vivre cette situation angoissante qui l'attendait chaque matin.

Au début, Chevalier n'était pas pris au sérieux par ses pairs. Associant ses recherches aux nombreux ouvrages de littérature qui avaient vu le jour à l'époque sur l'interprétation des rêves, les autres chercheurs lui reprochaient un manque de rigueur scientifique. Ces livres de psycho-pop avaient nui à la réputation du professeur, qui s'était lié avec les auteurs de certains de ces ouvrages par passion commune.

À travers le Québec, l'information voulant qu'une clinique du sommeil ait vu le jour à Montréal s'était propagée. Puis, au fil des semaines, de plus en plus de gens confrontés à des problèmes de sommeil, d'insomnie ou de terreur nocturne se présentaient désespérément à la porte de l'établissement de Chevalier, du fait que les traitements reçus jusque-là n'avaient pas réussi à soigner leur mal. Aussi, de trois dormeurs, la clinique était passée à une douzaine. Très vite, le placard attribué par l'hôpital est devenu trop petit. Les dirigeants de l'institution se sont vus contraints de fournir un espace plus grand. La clinique est donc déménagée au cinquième étage, au fond du couloir de l'aile J,

où Jacques Chevalier a créé son laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars.

Ses pairs qui l'avaient boudé jusqu'alors ont dû reconnaître que ses recherches étaient nécessaires. Au fil de ses découvertes, soutenues de faits concrets vérifiés et vérifiables, le professeur a fait peu à peu son entrée dans les séminaires scientifiques du pays, lesquels se sont par la suite transformés en congrès sur tout le continent et enfin, partout ailleurs dans le monde. Lorsque la première conférence entièrement basée sur le rêve et le sommeil a eu lieu en France, son pays d'origine, Chevalier s'était dit qu'il avait enfin réussi.

Aujourd'hui assis à son bureau, son antre où il se cachait de ses fans, il travaillait encore très dur pour percer les mystères du songe. Parcourant les résultats sommaires de l'étude en cours, il lisait et relisait un passage, en sachant qu'il y avait quelque chose à saisir sur ces données sorties du début de la recherche. Il avait prévu un éventail de résultats. Mais ce qu'il avait sous les yeux n'était pas du tout ce à quoi il s'attendait. Il lisait et relisait sans vraiment comprendre.

Et puis tout à coup l'illumination tant attendue, celle qui était apparue à des moments clés tout au long de sa carrière, le percuta de plein fouet. Elle le frappa en plein visage, lui vira l'estomac à l'envers, et alla même jusqu'à lui faire perdre le souffle. La découverte tant espérée était là, devant lui. Le pauvre peinait à y croire.

— Nom de Dieu, souffla-t-il, est-ce vraiment possible ?

## CHAPITRE 4

Emmanuel lâcha un juron. Les bras croisés sur la poitrine pour se retenir de perforer un mur avec son poing, il regardait la pièce d'un œil noir. Pendant qu'il attendait dans l'entrée du laboratoire qui faisait office de cafétéria, un policier lui exposait la chaîne des événements qui les avaient menés là.

L'agent n'avait pas pris de notes, mais était clair et concis dans son récit. Pour l'avoir rencontré à quelques reprises sur d'autres scènes de crime, Emmanuel savait que malgré son air de chérubin, ses yeux bleus et ses cheveux bouclés à la couleur du blé, le policier était intelligent et extrêmement efficace.

Vers les trois heures du matin, la quiétude de la nuit avait été interrompue par une stagiaire qui était sortie du laboratoire en criant. Aussitôt, les employés de la clinique du sommeil, sise juste en face, étaient accourus. La jeune femme en panique ne faisait que répéter qu'il y avait *quelqu'un dans le téléviseur* en pointant la porte du laboratoire de recherche, de laquelle elle tentait de s'éloigner.

Les cliniciens étaient entrés, mais n'avaient vu personne dans la pièce ni dans les téléviseurs. Puis ils avaient constaté qu'une porte au fond était ouverte. L'un des employés avait éclairé les lieux et c'est à ce moment-là qu'il avait vu la fille. Elle n'avait pas bougé lorsqu'il avait éclairé la chambre. Au toucher, sa main était glaciale. Il ne trouva pas de pouls. Ses yeux ouverts étaient vides et sans vie, ce qui fait que tous avaient décidé d'appeler la police. Enfin, lorsque la stagiaire du laboratoire, en état de choc, s'était évanouie, on l'avait fait descendre sur un autre étage pour y être soignée.

Emmanuel balaya la cuisine du laboratoire des yeux. L'espace minuscule avait pris des airs de congrès de médecine. Il semblait à l'enquêteur que tous les cliniciens de l'étage s'étaient réunis dans la pièce pour une tasse de café. Dans le lot, on pouvait aisément discerner qui des blouses blanches avait découvert le corps. Immobile, l'air absent, c'était le seul qui ne jacassait pas avec les autres.

Mais ce que fixait Emmanuel d'un air mauvais était le chariot rempli de détergents, de papier de toilette, de torchons et de plumeaux qui se trouvait en face de lui, ainsi que la dame un peu fatiguée qui venait avec. Une femme de ménage qu'on avait laissée travailler et donc, épousseter le laboratoire de recherche.

Du coup, l'inspecteur lâcha un juron. Sa scène de crime était contaminée.

\*\*\*

Les bras croisés, Emmanuel se tenait bien droit sur le pas de la porte de la petite chambre. Le médecin légiste, un vieil homme un peu bedonnant avec de grosses mains, était déjà arrivé. Ses cheveux blancs rebelles avaient franchement besoin d'une bonne coupe. D'immenses sourcils broussailleux trônaient au-dessus de ses yeux d'un bleu éclatant. N'eût été ce regard intelligent et scrutateur qui vous examinait jusqu'à la moelle lorsqu'il levait les yeux sur vous, il aurait eu l'air d'un professeur fou. Assis sur le bout d'une chaise en bois, ses mains recouvertes par des gants en caoutchouc palpaient la victime couchée dans le minuscule lit simple. Sans ses yeux grand ouverts et l'absence qui y régnait, elle aurait eu l'air endormie. En la regardant de près, on pouvait noter que sa peau avait également jauni.

Le médecin légiste se releva, se cala dans la chaise, et soupira bruyamment.

— Verdict? lui demanda Emmanuel, une main sur le visage pour couvrir son nez.

— Asphyxie. Arrêt respiratoire. Puis arrêt cardiaque, répondit le médecin sans lever les yeux.

— Asphyxie due à...? questionna Emmanuel. Est-ce trop tôt pour le savoir?

Le médecin sortit une paire de lunettes de la poche avant de sa chemise. Il en déplia les tiges et essuya les verres avec le revers de sa blouse blanche. Il les plaça ensuite sur le bout de son nez et reprit sa position sur le bout de la chaise.

— Pour commencer, je peux vous dire ce que je ne vois pas, répliqua-t-il en levant son regard bleu et ses sourcils hirsutes vers son interlocuteur, qui hocha de la tête.

Le médecin s'attarda un instant sur le visage meurtri de ce dernier, puis ajouta :

— Vous faites peur à voir, monsieur l'agent.

Malgré le calme dont l'homme faisait preuve, Emmanuel décela dans ses propos un soupçon de remontrance.

— Vous devriez voir l'autre gars ! répondit-il.

Sans sourire, le médecin ramena son attention sur le cadavre, qu'il palpa d'abord au niveau du cou.

— À première vue, les voies respiratoires ne semblent pas obstruées.

Posant à nouveau les yeux sur Emmanuel, le médecin ajouta :

— Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'objet coincé dans l'œsophage. L'autopsie pourra infirmer ou confirmer. Mais selon moi, ce n'est pas ce qui a causé la mort.

Il mit un doigt ganté sous le menton de la jeune fille et releva un peu le visage.

— Pour votre information, monsieur l'enquêteur, aucune lésion au cou. Pas de marques qui indiquent une strangulation quelconque. Aucune ecchymose ou excoriation au niveau de la bouche et du nez qui peuvent laisser penser qu'on a essayé de la suffoquer. Aucun signe de contention des membres ou de traces de lutte, précise-t-il en levant l'une des mains du cadavre. Pas d'ecchymoses ou de lésions sur la face interne des cuisses, sur l'abdomen ou les seins. De prime abord, elle ne semble pas avoir été violée. La paroi thoracique est intacte, pas de côtes fracturées qui pourraient expliquer un problème respiratoire. Et, finit le médecin en glissant la main sous la tête de la défunte et en tâtant un peu, il ne semble pas y avoir de lésions crâniennes non plus.

Emmanuel opina de la tête.

— Nous allons faire une vérification au niveau de la santé de...

L'enquêteur sortit un calepin de son veston en cuir et y lut le nom de la victime. — ...*Laurie Carrier*, pour voir si elle ne souffrait pas d'allergies ou d'un quelconque problème de santé qui pourraient expliquer sa mort.

Au bout d'un moment, il referma son calepin qu'il fourra dans la poche arrière de son jean. Il s'apprêtait à franchir le cadre de la porte lorsque le médecin légiste le stoppa d'un signe de la main.

— Je n'ai pas terminé, jeune homme, l'avisa-t-il sur un ton de reproche. Lorsque son interlocuteur eut repris sa position, bras croisés sur la poitrine, le médecin signifia :

— J'ai trouvé ceci.

Cela dit, il pointa le bras de la victime, un peu plus haut que le coude. L'inspecteur se rapprocha et se pencha au-dessus du lit. Juste à

côté du doigt du docteur, il aperçut un petit boursoufflement de la peau. Une légère coloration bleuâtre et jaune en faisait le tour. Emmanuel se redressa et ressortit son calepin.

— Une injection, continua le médecin, reçue peu de temps avant la mort.

\*\*\*

Lorsque le médecin légiste eut terminé et que le technicien en identité judiciaire eut pris les clichés nécessaires, le corps de Laurie Carrier fut emballé et descendu à la morgue. Une fois seul, Emmanuel enfila des gants en caoutchouc et entreprit de se promener dans le laboratoire de recherche.

Il commença par la petite chambre. À genoux devant le lit à une place, il fouilla les couvertures et se pencha pour regarder sous le lit. Sur une chaise se trouvait un sac à dos qui contenait les vêtements de la victime. Sur la table de chevet, il y avait un livre scolaire, des élastiques, une brosse à cheveux, des bouchons pour les oreilles et un loup pour les yeux. Aucun signe de médicament de prescription, comme une pompe d'asthme, une seringue d'insuline ou un auto-injecteur d'adrénaline pour les allergies graves.

Lorsqu'il leva les yeux, Emmanuel aperçut une caméra fixée au mur, à quelques centimètres du plafond. Celle-ci pointait directement vers le lit et semblait fonctionnelle. Il se positionna dans le cadre de porte, de façon à voir la chambre d'un côté et la salle des ordinateurs de l'autre. Il remua la main en direction de la caméra et vit son mouvement reproduit dans l'un des téléviseurs. En se rapprochant, il constata que le lecteur DVD sous l'écran tournait encore. Il appuya sur le bouton d'arrêt et fit sortir le disque qu'il inséra dans un sac en plastique transparent.

Il parcourut le meuble d'ordinateurs des yeux jusqu'à la chambre de Laurie Carrier. Ledit meuble se terminait avant de toucher au mur. L'inspecteur nota qu'un espace avait été laissé derrière les ordinateurs, où une série de fils et de câbles s'entremêlaient. Tous les appareils du laboratoire semblaient avoir été branchés à cet endroit. Écrites au feutre, des indications permettaient d'identifier chaque branchement. Des inscriptions codées laissèrent Emmanuel perplexe. Après un bref examen, il jugea qu'aucun des fils et des câbles ne semblaient avoir été endommagés. Il retourna au-devant des ordinateurs.

Après s'être planté au milieu de la pièce, il essaya de recréer la scène de la nuit précédente. La jeune stagiaire était assise devant les ordinateurs. En levant les yeux, elle pouvait voir Laurie Carrier dans le téléviseur. L'enquêteur tourna la tête, regarda dans la chambre et vit le lit à une place défait, ainsi que la caméra. De l'autre côté, au bout du couloir, se trouvait la cafétéria. De là où il était, Emmanuel pouvait voir tous les espaces du laboratoire de recherche.

La stagiaire aperçoit l'intrus dans le téléviseur et se sauve dans le couloir, où elle est interceptée par les cliniciens. Cela signifie que la personne dans la chambre, si personne il y avait réellement, avait détecté une issue pour s'échapper sans se faire voir. Autant dans le laboratoire que dans le corridor, les employés de la clinique n'avaient vu personne d'autre que Simone.

Aucune autre porte dans la petite chambre de la victime, sauf celle qui menait à la salle des ordinateurs. Aucune autre issue dans cette dernière pièce, hormis le petit couloir qui conduisait à la cafétéria. L'inspecteur pivota sur lui-même et remarqua qu'une porte à côté de la chambre de Laurie Carrier était fermée. Un carton indiquait : *chambre no. 2*.

— Bingo, murmura Emmanuel en levant le bras vers la poignée.

— Un instant, l'arrêta une voix derrière lui.

Lorsqu'il se retourna, une femme marchait dans sa direction, talonnée de près par le jeune policier. Emmanuel la regarda s'approcher. De grandes jambes, une démarche solide, un corps athlétique. Ses longs cheveux bruns disparaissaient dans son dos. Elle avait un petit nez fin retroussé, de grandes lèvres rouges et dans ses yeux noisette, un éclat d'intelligence.

— C'est elle, dit une petite voix dans la tête de l'inspecteur, qui le surprit lui-même.

Lorsqu'il prit conscience qu'il avait toujours le bras dans les airs et la bouche ouverte, il se mit immédiatement au garde à vous, bomba le torse et releva le menton. Un petit air amusé passa sur le visage de la femme, mais disparut aussitôt pour faire place à un masque professionnel. Elle ne souriait pas, mais Emmanuel pouvait supposer qu'elle devait certainement enflammer une pièce lorsqu'elle le faisait.

— C'est lui ? s'enquit la femme auprès du jeune policier sans lâcher Emmanuel des yeux et en le scannant de la tête aux pieds.

— Je la connais, se dit celui-ci. Pourquoi je connais cette femme ?

La voix de la nouvelle venue était assurée et rauque. Presque comme un murmure. L'instant d'une seconde, une image traversa l'esprit d'Emmanuel : sa mère qui lui souriait en lui caressant les cheveux. Un souvenir qui remontait à sa plus tendre enfance.

— C'est lui, confirma simplement le policier en grattant son crâne recouvert de boucles blondes, l'air désolé de n'avoir pu stopper l'intruse.

— Je dois vous demander de quitter les lieux, annonça cette dernière.

## CHAPITRE 5

L'homme aspira un grand bol d'air, comme s'il perçait la surface d'un lac froid. Il tomba dans le présent sans aucun souvenir du lieu où il se trouvait à peine quelques secondes plus tôt. Son réveil fut brutal, passant de la ouate du sommeil à un coup de pelle au visage. Toutes les sensations convergèrent vers son corps ankylosé qui faisait mal. Son esprit embrouillé par la somnolence et les relents de l'alcool l'empêchait d'aligner des pensées cohérentes.

Lorsqu'il tenta d'ouvrir les yeux, la lumière aveuglante lui brûla la rétine. L'endroit où il était allongé était humide et dur. En tentant de se relever en position assise, ses articulations craquèrent comme des brindilles que l'on piétine. Cela devait faire un moment qu'il était couché à cet endroit, car le froid avait envahi tous ses membres. Se cachant le visage dans les mains, il le frotta vigoureusement pour chasser l'abrutissement du sommeil. Après maints essais, il réussit à ouvrir les yeux.

S'il avait été confortable, il se serait recouché à l'instant pour fuir le présent dans lequel il venait d'atterrir. Il était assis par terre, sur le ciment, au milieu de la rue. En étirant le cou, il découvrit un terre-plein gazonné à quelques centimètres. Il n'aurait suffi que d'un pas ou deux de plus, et il aurait passé la nuit sur l'herbe, abrité par un bosquet. Encore une chance qu'il n'ait pas été percuté par une voiture.

— C'est bien la première fois que tu t'endors dans la rue, mon vieux, se dit-il d'une voix enraillée, la bouche sèche.

— Tu sais ce que ça veut dire ? ajouta-t-il en regardant la cime des arbres qui se dénudaient avec le vent d'automne. C'est le début de la fin.

Lorsqu'il tenta de se lever, le sol se déroba sous lui. Il égratigna ses deux genoux sur l'asphalte, et laissa échapper un cri de douleur. Le paysage se mit à tourbillonner, non sans lui causer un haut-le-cœur. Il ferma les yeux et se concentra sur sa respiration, le front contre le ciment froid. Ses membres avaient la tremblote et ne répondaient pas correctement. Il reconnut là des symptômes qu'il ne connaissait que trop bien.

— J'ai soif, murmura-t-il de sa voix caverneuse, la bouche contre le sol.

Cela devait faire un bon moment qu'il n'avait pas bu. Il décida qu'il allait remédier à la situation très prochainement. Lorsqu'il réussit enfin à se mettre debout, les jambes flageolantes, il étudia les alentours. Le soleil était encore bas dans le ciel. La rue était un cul-de-sac. Le terre-plein à côté duquel il s'était endormi coupait la chaussée en deux. De chaque côté, les duplex formaient deux murailles de briques brunes. Leurs escaliers en béton et leurs rampes en fer forgé descendaient vers le trottoir tels des soldats au garde-à-vous. Des géants aux troncs solides, dégarnis de leurs feuilles, siégeaient devant chaque entrée. Bien qu'il patrouillât les rues de la métropole depuis des années, l'homme ne reconnut pas tout de suite le quartier où il était.

Lorsqu'il passa une main tremblotante dans son épaisse chevelure sèche et grasseuse, ses doigts se coincèrent dans les nœuds. En penchant la tête, il remarqua les vêtements dont son corps était enveloppé. Le ciré brun lui était inconnu. Ce n'était pas son pantalon non plus. Il fouilla dans les poches et en sortit des clés qui ne lui appartenaient pas. En ouvrant la fermeture éclair du manteau, il fut surpris de découvrir qu'il portait une jaquette d'hôpital. Que s'était-il passé ?

Il se tapota le corps avec les mains, tel un policier fouillant un suspect, à la recherche d'une blessure susceptible d'expliquer un possible séjour dans un établissement de soins de santé. Après examen, il ne trouva, serré autour de son poignet gauche, qu'un bracelet en plastique où figurait le nom de l'hôpital. Comment avait-il pu oublier une chose pareille ?

En inspectant la rue à nouveau, un détail attira son attention. Son regard s'arrêta sur un duplex. Une boule se forma tout au fond de sa gorge lorsqu'il reconnut la porte familière devant laquelle il s'était arrêté tous les jours, pendant des mois. C'était lointain, comme dans une autre vie. Voilà des lustres qu'il n'avait pas mis les pieds ici. Et maintenant, dans son délire d'alcoolique, après un séjour à l'hôpital, c'est là qu'il avait atterri.

— Je suis encore plus bas que je ne le croyais, articula-t-il en étouffant un sanglot.

Il baissa les yeux sur le bracelet d'hôpital et le fit glisser sur son poignet. Le nom de l'établissement était écrit noir sur blanc. Le plan du bâtiment qu'il avait étudié des millions de fois à l'époque se matérialisa devant ses yeux. Il se souvenait de lui avoir trouvé des airs de papillon de nuit. L'hôpital, il le savait maintenant, se situait à deux pas de sa position.

Des larmes piquèrent ses yeux. Il renifla et frotta sa manche sous son nez. Une longue coulée brillante se colla au manteau devenu poussiéreux après avoir passé la nuit sur l'asphalte.

L'homme allait tourner le dos au duplex lorsque les rideaux du deuxième étage remuèrent. C'était subtil, comme une caresse. Tous les sens aux aguets, l'ivrogne fixait la fenêtre comme si sa vie en dépendait.

— Té con, se gronda-t-il. Sa famille a dû revendre la maison. C'est quelqu'un d'autre qui l'habite, maintenant.

Des formes, des lignes et des couleurs se dessinèrent devant ses yeux. Son esprit embrouillé connectait les points comme un puzzle pour enfant. Lorsque le tableau fut terminé, ses jambes se transformèrent en pudding.

C'est là qu'il les vit. Les acteurs de son pire cauchemar.

\*\*\*

C'était elle. La femme qui avait fait dévier le cours de sa vie. Il la croyait disparue à jamais, morte par sa faute. Elle venait pourtant d'apparaître à la fenêtre comme un fantôme, avec un homme qui avait pris sa place. Incapable de confronter la réalité qui s'était dévoilée à lui à cet instant, il avait fui. Il s'était défilé comme les coupables qu'il méprisait dans sa vie d'avant.

— C'est impossible, répétait-il comme une prière.

Un cauchemar. Le pire moment de toute sa vie recommençait.

— C'est impossible.

Malgré des années à garder ses distances, à se tenir loin de cet endroit devenu le symbole de ses tourments, il se souvenait de chaque rue, de chaque boulevard, de chaque virage à prendre pour se sortir du labyrinthe. Alors que le quartier résidentiel ensommeillé se transformait en artère animée par les travailleurs du matin, l'homme distinguait à peine les voitures qui le dépassaient de chaque côté.

Le temps d'un clin d'œil, il l'avait vu vivre à nouveau, sourire à nouveau. Elle, dans les bras d'un autre. Elle n'avait pas tourné le regard vers lui comme avant, n'avait pas senti sa présence. L'aurait-elle reconnu? Comment aurait-elle pu? Il avait tellement changé. Il ne restait presque plus rien de celui qu'il avait été jadis. Il était devenu un déchet inutile à la société.

À bout de souffle, il dut arrêter sa course. La sueur avait mouillé ses vêtements. Comme le vent glacial de l'automne le faisait frissonner, il se mit en quête d'un endroit où il pourrait se réfugier et digérer ce qu'il venait de voir. Ses mains recommencèrent à trembler. Il avait terriblement soif.

Un homme en route vers le boulot qui passait à côté de lui le dévisagea. Il lui jeta un rapide coup d'œil en le scannant des pieds à la tête avant d'émettre une mince grimace de dégoût. Une petite foule s'était rassemblée à un arrêt d'autobus non loin de là. Il lorgna les gobelets de café dans les mains des gens, puis se dit :

— Un dépanneur.

Un endroit à la chaleur, où il pourrait se procurer de l'alcool. Il trouverait bien, une fois sur place, la façon de payer son *médicament*. Les gens autour le regardaient à la dérobée et fronçaient les sourcils à la vue de ses vêtements sales. La commissure de leurs lèvres se retournait vers le bas en guise de critique silencieuse de son état physique général. Lorsqu'il passa à côté d'eux, ils détournèrent le regard. *Je ne veux pas te voir, tu n'existes pas*. Voilà le message qu'ils lui lançaient.

— Oui, je suis alcoolique, grommela-t-il. Si seulement ils savaient qui je suis, ils ne se permettraient pas de me juger. Je les ai protégés pendant toute une vie, et c'est comme ça qu'ils me remercient ?

Il avait l'air d'un itinérant qui se parlait tout seul. Un homme de la rue avec un problème de santé mentale.

— C'est p'tête bien ce que je suis devenu, se dit-il en repensant à la scène à laquelle il venait d'assister.

Une enseigne surélevée annonçait une station-service avec supérette. Il percuta un homme qui en sortait avec son journal sous le bras. Il resta de marbre en entendant l'insulte de l'inconnu et balaya les mots à la suite de la longue liste d'injures qu'on lui avait lancées dans sa deuxième vie. Une fois à l'intérieur du commerce, il pivota vers les frigidaires qui ronronnaient tout au fond. Mais du coin de l'œil, il avait aussi aperçu le stand à journaux. Il stoppa à mi-chemin vers la bière et fouilla sa conscience.

Emporté par la curiosité, il fit volte-face vers les caisses avant. L'humidité du sol avait engourdi son corps. Comme si ses mains étaient bourrées de goudron, il déplia ses doigts avec difficulté. Ses tremblements brouillaient les mots du premier exemplaire sur le dessus de la pile. Il chercha la date.

Il la relut plusieurs fois, sans réussir à accepter la réalité dans laquelle la série de chiffres et de lettres le replongeait. Il se fit bousculer par les clients qui quittaient le dépanneur.

— Comment est-ce possible ? murmura-t-il. Je suis en train de rêver.

Au fond de sa bouche, la soif se faisait pressante. Il déposa le journal et trotta vers les frigidaires. Il ouvrit une porte, saisit une languette en plastique, et ferma la porte. Des gestes exécutés des millions de fois au cours des dernières années. Il allait faire ce qu'il faisait toujours depuis le jour où une mauvaise décision avait bousillé sa vie. Il allait se noyer dans l'alcool.

## CHAPITRE 6

Depuis qu'elle était devenue l'adulte dans l'appartement qu'elle partageait avec sa mère, Simone ne s'était plus donné le droit de se *laisser aller*. Elle avait ignoré les invitations aux activités d'initiation universitaire et fuyait les rencontres sociales, les sorties scolaires, les matchs de foot et les fêtes qui s'ensuivaient. Lorsque les étudiants racontaient leur week-end au chalet, leurs sorties de ski ou de plongée sous-marine, elle ne se permettait pas d'imaginer qu'elle aurait un jour des passe-temps de ce genre. Dans une autre vie, peut-être aurait-elle été une fan de saut en parachute, une cavalière équestre, une athlète universitaire ou un papillon social. Mais sa mère et elle avaient à peine de quoi payer le loyer. Ses études et les tâches ménagères prenaient trop de place pour s'autoriser des distractions.

Ironiquement, ses réveils étaient ce qu'il y avait de plus similaire à des sauts en parachute. L'étudiante perdait pied et tombait dans le vide avant d'être expulsée du monde des songes de façon brusque et involontaire. C'était une expérience récurrente dans sa jeune vie d'adulte, surtout durant les périodes de grand stress.

Son corps eut un spasme et elle se réveilla d'un coup. Son cœur battait à un rythme si désordonné, que les pulsations résonnaient jusque dans ses oreilles. Elle émergeait d'un rêve dont elle n'avait aucun souvenir, mais qui laissa derrière un sentiment de frayeur. Puis elle se rendit compte qu'elle se bagarrait avec des couvertures entremêlées.

Les murs de l'endroit où elle avait dormi étaient blancs, le plancher en linoléum. Un rideau bleu faisait le tour de son lit à une place affublée des barreaux en métal. Une odeur de désinfectant planait dans la pièce pour dissimuler un léger relent d'urine. Une machine que Simone ne pouvait voir bipait de façon intermittente.

Elle n'avait aucun souvenir du comment elle s'était retrouvée là. En repoussant les draps du lit, elle constata qu'elle portait toujours ses vêtements de la veille. Elle tira le rideau et les anneaux en métal grincèrent sur la tringle. Voyant que ses chaussures avaient été déposées dans un coin, elle ouvrit la porte du placard en face. À son grand regret, celui-ci était vide. Elle devait absolument retrouver son sac d'école. Elle avait pris du retard dans ses études la nuit dernière.

Un raclement de gorge dans son dos la fit sursauter. Dans le lit voisin, une vieille dame la fixait. Ses yeux ressemblaient à deux

billes noires. Son corps frêle formait à peine un petit monticule sous les draps. Le son intermittent provenait d'une machine qui était reliée à cette dame par une série de tubes. Ses pupilles noires étudièrent Simone un instant, puis disparurent lorsqu'elle se retourna sur le côté en laissant entendre un long soupir et un bruissement de draps.

L'étudiante eut un léger étourdissement. Toutes ses lectures qu'elle n'avait pas encore faites et qui la mettraient bientôt en retard. Tous ses devoirs qu'elle devait faire pour la semaine prochaine. Chaque seconde qui passait était une perte de temps puisqu'elle n'était pas en train d'étudier. Elle se rendit dans la salle de bain pour s'asperger le visage d'eau glacée.

— Ressaisis-toi, se gronda-t-elle en se regardant dans le miroir.

Elle essuya son visage avec du papier brun. Ce faisant, elle nota que le néon froid accentuait les cernes sous ses yeux et qu'elle avait la peau blanche de quelqu'un qui ne sort jamais au soleil.

— Un vampire, se dit-elle en essayant de sourire à son reflet.

Après avoir enfilé ses chaussures, elle sortit dans le couloir, plongé dans la pénombre et le silence. Elle remonta le capuchon de son chandail sur sa tête et croisa les bras sur la poitrine après avoir pris conscience qu'elle était glacée. Son regard se porta sur le seul endroit éclairé, un peu plus loin dans le corridor. Devant le comptoir qui devait être le central des infirmières sur l'étage, elle aperçut quatre femmes vêtues de combinaisons pastel qui discutaient à voix basse et buvaient dans des thermos.

— Du café, pensa Simone, oui, je vais boire du café. Ça va m'aider à me ressaisir.

Normalement, elle se serait éclipsée sans être vue, mais elle devait retrouver son sac à dos. Elle se plaça devant le comptoir, pendant que les infirmières continuaient leur discussion sans lui porter attention. Elle se rapprocha et dit d'une voix rauque :

— Excusez-moi.

Or, les infirmières continuaient de bavasser.

— Excusez-moi, répéta-t-elle un peu plus fort.

L'une des femmes faisait de grands gestes. Lorsqu'elle cessa, les trois autres lâchèrent un rire étouffé. Elles tournèrent carrément le dos à Simone, qui sentit des larmes lui monter aux yeux.

— Je suis fatiguée, enchaîna-t-elle pour justifier cette faiblesse, furieuse contre elle-même d'être aussi émotive.

Elle entendit un nouveau raclement de gorge derrière elle. Une grosse voix d'homme autoritaire lança dans le silence du couloir :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un qui travaille, icitte ?

En jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, Simone fut surprise de découvrir un homme dans la cinquantaine, bedonnant et moustachu, qui portait l'uniforme bleu foncé des policiers de la ville de Montréal. Les pouces confortablement coincés dans la ceinture de son pantalon, il fit un clin d'œil à la jeune femme. Gênée, cette dernière se retourna vers le comptoir.

Une infirmière sortit de derrière un mur, une écritoire à la main. Ses cheveux longs et gris étaient attachés à la nuque en une queue de cheval négligée, alors que des lunettes de lecture retenues par une cordelette pendaient sur le bout de son nez. Avancant d'un pas décidé vers le comptoir, elle émit un long *chut* à voix basse. Aussitôt, ses collègues se turent et se tournèrent dans sa direction. Lorsqu'elle leur fit un geste sec du bras pour leur signifier de débarrasser le plancher, elles se dispersèrent. La femme se retourna ensuite vers le policier, plutôt que vers Simone qui était pourtant plus près du comptoir. Elle planta ses yeux fatigués sur l'homme, avec un regard qui disait qu'elle n'avait pas une minute à perdre.

— Oui ? lâcha-t-elle froidement d'une voix éraillée typique des fumeurs.

Sans un mot, le policier sortit l'un de ses pouces de son ceinturon et pointa Simone du doigt. L'infirmière transféra son regard impatient sur la patiente, puis ses traits sévères s'adoucirent dès qu'elle la reconnut.

— Oui ? répéta-t-elle un peu plus doucement.

— Je... je me sens mieux, répliqua Simone. Je dois y aller, mais je ne trouve pas mes affaires.

L'infirmière leva les mains devant elle, comme pour la stopper. Un maigre sourire qui se voulait bienveillant, mais qui dégagait plutôt de la pitié, était apparu sur ses lèvres.

— Jeune fille, tu viens de vivre un choc traumatique. Ça te prend du repos. Dès qu'un médecin se libérera, il pourra te voir pour s'assurer que tout va bien.

— Mais je me sens bien, assura Simone en fronçant les sourcils. Elle lisait de l'inquiétude sur le visage de l'infirmière, quand le policier qui était demeuré silencieux jusque-là, intervint en disant :

— Vous ne pouvez pas quitter l'hôpital tant que vous n'aurez pas été interrogée.

Réplique qui lui valut un regard noir de la part de l'infirmière. Simone fit volte-face pour le regarder franchement, la bouche ouverte.

— Interrogée ? s'étonna-t-elle.

Son cœur se mit à battre plus rapidement. Toutes ses peurs de petite fille remontèrent à la surface. *Respire*, se dit-elle. *Respire et ne laisse pas voir que tu as peur. Respire et reprend le contrôle.*

— Pou... pourquoi ? réussit-elle à articuler, la bouche sèche, en sentant un nœud dans son ventre.

Le policier fronça les sourcils en signe d'incompréhension. L'infirmière fit le tour du comptoir et se rapprocha tranquillement de Simone avec, dans les yeux, cette lueur d'inquiétude, que la jeune femme ne comprenait pas. Lorsqu'elle s'adressa à cette dernière, sa voix était devenue mielleuse.

— Tu dois rester ici pour être sûre que tu vas bien. C'est pour ton bien. Jusqu'à ce que tu puisses rencontrer un psychiatre.

Simone avait déjà entendu ce discours. C'était comme un ruban collant pour attraper les moustiques. Ça vous attire, mais si vous vous y posez, vous y restez collé jusqu'à la mort. Du miel étendu sur du vinaigre. Comme avec les visiteurs en beaux habits qui voulaient l'éloigner de sa mère *pour son bien*.

— Un psychiatre ? Pourquoi je dois voir un psychiatre ?

Comme s'il prenait vie, le nœud dans son ventre remonta tranquillement, et forma une boule qui alla se loger dans le fond de sa gorge.

— Tu as eu un choc nerveux, jeune fille. Nous devons nous assurer que tu vas bien.

Au fur et à mesure qu'elle parlait, la femme se rapprochait de sa patiente. Le regard planté dans celui de cette dernière semblait y chercher quelque chose.

*Un choc nerveux*, se répéta Simone en boucle. *Un choc nerveux. Un choc nerveux.*

Incapable de parler à cause de la boule au fond de sa gorge, elle se mit à reculer pour agrandir l'espace entre elle et l'infirmière. Lorsque son dos s'accota au comptoir, elle leva les mains devant elle.

— Ce que tu as vécu est difficile, lui expliqua son interlocutrice. C'est normal que tu aies peur. Tu es encore très fragile. Tu dois te reposer en attendant de voir un psychiatre.

Simone éprouva soudain de la difficulté à respirer. Aussitôt, l'infirmière se rapprocha et lui enveloppa les épaules.

— Tout va bien. Tu dois juste te reposer.

Lorsque les mains de la femme se posèrent sur Simone, l'hôpital avait disparu. Des images défilaient devant les yeux de l'étudiante. Elle se voyait entrer dans l'hôpital pour sa nuit de travail au laboratoire. Elle revoyait Laurie assise dans son lit, en train de lire. Elle leva à nouveau les yeux vers le téléviseur, en haut de l'ordinateur.

— Reste avec moi ! Reste avec moi !

La voix de l'infirmière avait monté d'un cran, tandis qu'elle secouait Simone par les épaules. Celle-ci avait les yeux grand ouverts, mais regardait dans le vide.

Puis à nouveau, elle vit l'image de l'intrus dans le téléviseur. Lorsque la forme noire se tourna vers la caméra, il la regarda droit dans les yeux.

## CHAPITRE 7

Emmanuel assena un coup de poing sur le bureau en merisier noir. Il avait envie de hurler des obscénités au visage de l'homme assis devant lui. Les jurons et les insultes défilaient dans sa tête, mais il garda la bouche close et les lèvres serrées. Le meuble imposant le séparait de Jacques Chevalier, le chercheur à la tête du laboratoire sur les rêves et les cauchemars. L'enquêteur était penché au-dessus de son interlocuteur dans une posture qui se voulait intimidante. Chevalier restait pourtant de marbre, et le regardait droit dans les yeux. L'instant d'une seconde, une lueur de haine traversa les prunelles du scientifique. Emmanuel eut tout juste le temps de la saisir au vol.

«Il cache quelque chose», crut-il comprendre.

Toutes ses sirènes d'alerte se déclenchèrent d'un coup.

— Il n'est pas question d'arrêter l'étude en cours, refusa Chevalier d'une voix soutenue. Des sommes importantes provenant de subventions gouvernementales ont déjà été utilisées pour cette étude. Je ne voudrais pas me retrouver au milieu d'un scandale pour avoir fait perdre de l'argent à l'État.

— Entrave au travail d'un enquêteur qui cherche à élucider un meurtre commis sous votre toit, riposta Emmanuel, ça aussi ça peut causer un scandale.

— Nous n'arrêterons pas l'étude en cours, s'entêta Chevalier avec autorité. Je ne vais pas empêcher les avancées de la science pour un simple petit accident.

— Un simple petit accident, vous dites? Une jeune fille est morte dans votre laboratoire et vous appelez ça un simple petit accident?

Emmanuel avait hurlé. Il allait renchérir lorsque la femme, qui s'était tenue en retrait jusque-là, intervint. Elle quitta son poste d'observation au coin de la pièce et se positionna entre les deux hommes.

— Monsieur l'enquêteur, commença-t-elle de sa voix rauque, ce que Docteur Chevalier essaie de vous expliquer, c'est que toutes les données de l'étude seront mises à votre disposition, mais...

— *Presque* toutes les données, rectifia le scientifique, un doigt dans les airs.

S'il avait pu, Emmanuel aurait frappé l'homme à cet instant même. Sans paraître déstabilisée par la remarque de Chevalier, la femme poursuivit.

— Principalement celles qui aideront à faire avancer votre enquête. Cependant, il est impératif que l'étude en cours se poursuive. La stopper complètement aurait des incidences désastreuses sur nos données, qui deviendraient inutilisables. Ça signifierait que tout le travail des gens impliqués depuis le début aura été vain, et que tout le financement utilisé pour cette recherche représenterait de l'argent jeté à la poubelle.

Emmanuel ouvrit la bouche pour riposter, mais la femme leva tranquillement sa main pour le prier d'attendre un peu.

— Nous n'allons pas infecter votre enquête. Au contraire : je vous propose de mettre à votre disposition un des membres de notre équipe. Mais, il est impératif que certaines informations ne soient pas divulguées aux stagiaires du laboratoire. C'est pourquoi je tiens à être présente lors de vos entretiens avec les étudiants qui étaient sur place la nuit dernière.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir autoriser une telle chose, madame...

— Perrier. Karine Perrier.

Dans les oreilles du détective, ce nom sonnait comme un poème. Il aurait juré l'avoir déjà entendu quelque part.

— Madame Perrier, permettez-moi d'insister. Ces étudiants sont des adultes et n'ont nul besoin de chaperons. Et je ne voudrais pas *infecter* mon enquête, pour reprendre l'un de vos termes.

Un sourire pincé apparut sur le visage de la femme, ce qui amena Emmanuel à regretter son commentaire.

— La majorité des élèves participent également à l'étude en tant que sujets. Ils font partie d'un groupe extrêmement important dans toute recherche scientifique : le groupe contrôle.

— Un peu comme ceux qui reçoivent la pilule *placebo* ? s'enquit Emmanuel.

— En quelque sorte, oui. Les étudiants qui travaillent sur le projet connaissent des éléments de base de la recherche, mais les données les plus importantes ne leur sont pas divulguées.

Emmanuel hocha la tête pour indiquer qu'il avait bien saisi. De son côté, Jacques Chevalier, muet jusque-là, se leva de sa chaise pour dire :

— Merci, mademoiselle Perrier.

Puis, se tournant vers l'enquêteur, il ajouta :

— Ce sera tout pour aujourd'hui.

Cela dit, il leva le bras et montra la porte en plantant ses yeux froids dans ceux d'Emmanuel. Celui-ci croisa les bras sur sa poitrine, écarta légèrement les jambes et planta ses talons au sol. Le scientifique soupira bruyamment pour signifier son impatience.

— Monsieur le policier, je vous suggère de revenir lorsque vous aurez les mandats nécessaires pour consulter nos documents. La discussion est terminée !

Emmanuel allait répondre par une insulte lorsque des coups se firent entendre à la porte. Un homme à blouse blanche se tenait dans l'embrassade, la main sur la poignée.

— Pardonnez-moi de vous déranger, Docteur Chevalier, dit le nouveau venu en jetant un bref coup d'œil à Emmanuel.

— Il n'y a pas de problème Joseph, répondit le scientifique avec une voix paternelle, beaucoup plus patiente et compréhensive qu'avec Emmanuel quelques instants plus tôt. Que se passe-t-il ?

L'homme jeta un nouveau coup d'œil vers l'intrus des lieux et expliqua :

— On a une... *situation*.

— Un problème technique ? questionna le chercheur, visiblement content de la diversion. Très bien, je vais faire appeler Antoine.

Jacques Chevalier saisit le combiné de son téléphone sur le coin de son bureau, lorsque l'autre, tout en remplaçant ses lunettes et en jouant avec le col de sa chemise, l'arrêta.

— Non, Docteur Chevalier, ce n'est pas un problème technique.

— Il n'y a pas de souci Joseph, répliqua Chevalier avant de se tourner vers Emmanuel pour lui dire : notre entretien est terminé, monsieur le policier. Je vais devoir vous demander de sortir, car je dois régler cette situation avec mon clinicien.

— Un des patients a disparu, lâcha l'homme à la blouse blanche. Un bref silence s'installa dans la pièce.

— J'ai pensé que... comme la police était déjà là... poursuit l'employé en faisant un geste vers Emmanuel.

— Depuis quand ? l'interrompt Jacques Chevalier.

— Cette nuit.

— Depuis quand, cette nuit ?

— Juste avant.

— Juste avant quoi ?

— L'incident au laboratoire de recherche.

## CHAPITRE 8

L'homme avait placé ses deux mains à plat sur le bar, de chaque côté du verre qu'il avait commandé. Il avait été soulagé lorsque le barman avait omis de lui demander de payer sa consommation à l'avance. Il avait prévu en boire quelques-unes avant qu'on ne se rende compte qu'il n'avait pas d'argent sur lui.

Il avait repéré cet endroit par hasard, alors qu'il errait dans le quartier. Le néon fatigué, les fenêtres opaques et l'intérieur sombre lui avaient indiqué que c'était l'endroit parfait pour se perdre dans l'alcool. L'établissement était presque vide, mis à part quelques loques humaines venues broyer du noir autour d'une bière ou pour jouer aux machines à sous. À cette heure de la journée, il devait s'agir d'habités.

Il avait scotché ses yeux sur le liquide transparent. Bien que tous ses membres réclamassent l'alcool pour engourdir la douleur, une petite voix au fond de son esprit le suppliait de rester sobre.

— Je ne suis pas encore tout à fait mort, constata-t-il.

Comme un film que l'on regarde pour la millionième fois, il fit rejouer les événements qui avaient provoqué la mort de la femme. La première fois qu'il avait posé les yeux sur elle, il était tombé amoureux. La dernière fois qu'il l'avait tenue dans ses bras, elle était sans vie. Le plan de l'hôpital où elle était décédée se dessina dans son esprit. Sur papier, le bâtiment se transformait en un papillon nocturne.

— Un hétérocère, se remémora-t-il, un mince sourire sur les lèvres.

De mémoire, il traça la patte la plus longue de l'insecte, où se cachait le corridor silencieux, oublié par le reste de l'hôpital. C'est là que la jeune femme était morte. Au bout du couloir, dans le dernier local, dans la petite chambre. Un endroit d'où il avait été facile de disparaître, après avoir donné la mort.

Pendant toutes ces années gaspillées dans les bars, à ruminer jusqu'au fond de verres d'alcool, le plan de l'hôpital finissait toujours par refaire surface dans ses pensées. Le dessin du papillon. La patte la plus longue. Il avait l'impression d'avoir omis un détail important. La clé de l'énigme se trouvait cachée dans le couloir du cinquième étage de l'aile J.

Il passa en revue tous les autres personnages qui avaient joué un rôle dans le film. Les bons et les méchants. Il était allé chez elle. Il l'avait embrassée. Ils avaient dépassé les limites permises. Est-ce que ça faisait de lui un des méchants de l'histoire ? Est-ce que le mal était déjà fait à ce moment-là ?

«Je l'aurais gardée juste pour moi», murmura-t-il en fermant les yeux.

La jalousie. La vengeance. La paralysie. La mort. Elles avaient été trois à mourir. Par sa faute. À partir de ce moment-là, sa vie n'avait été que brouillard. Des années passées dans un coma éthylique.

Mais voilà qu'une nouvelle option s'offrait à lui. Il avait peut-être une chance de changer la fin de l'histoire. Une deuxième chance. Il l'avait su dès qu'elle était apparue à la fenêtre. Vivante.

Ce jour-là, assis devant un verre d'alcool transparent, il avait un choix à faire. Il pouvait continuer de s'autodétruire en se noyant dans l'alcool et laisser la culpabilité le dévorer jusqu'à ce qu'il disparaisse à son tour. Ou bien il pouvait regarder le gouffre en face et se lancer sans filet. Réparer ce qu'il avait brisé, au risque d'y perdre la vie.

Être une victime et boire. Ou faire face à l'obscurité, sobre.

«Ça va me tuer de toute façon», songea-t-il en laissant échapper un rire rauque.

Son corps d'ivrogne lui dictait de prendre la première gorgée. Il garda les mains de chaque côté de son verre.

## CHAPITRE 9

— Homicide volontaire, probablement prémédité. Nous avons une injection post mortem identifiée par le médecin légiste. Un témoin affirme avoir aperçu quelqu'un sur les lieux, peu de temps avant la mort. Et comme par hasard, un patient de la clinique d'en face a disparu, à peu près au même moment.

Le patron n'avait pipé mot depuis l'arrivée d'Emmanuel dans son bureau. Son regard s'attardait sur les blessures au visage de l'enquêteur, qui nota un léger froncement des sourcils et une moue réprobatrice.

Jusqu'ici, le parcours d'Emmanuel avait été irréprochable. Il avait toujours fait ce qu'on lui avait demandé et suivi les règles. S'il avait eu une altercation en dehors des heures de bureau, c'était son problème. Il sentit la moutarde lui monter au nez devant la critique silencieuse de son supérieur.

— Qu'est-ce que vous faites dans mon bureau ? tonna ce dernier. Vous avez du pain sur la planche.

— Le directeur du département où se trouve la victime exige un mandat, expliqua Emmanuel. Vous pouvez me croire quand je vous dis que j'ai essayé de le convaincre que ce n'était pas nécessaire.

— Le directeur du département est un homme plein de bon sens, à mon avis, indiqua le patron avant de dévisager brièvement son interlocuteur et d'ajouter : est-ce que je dois m'attendre à recevoir une plainte pour votre comportement, Guimond ?

Emmanuel tiqua. Voilà ce qu'il recevait après toutes ces années de comportement irréprochable. Du mépris et de l'arrogance. Il commençait à en avoir marre de jouer au bon petit soldat.

Après un soupir, l'inspecteur-chef promit :

— Je m'occupe de votre mandat et vous, occupez-vous de monter votre équipe. La famille de la victime doit être prévenue sur-le-champ. Prenez l'enquêteur Mirza avec vous, elle a du doigté pour ce genre de situation. Et lancez un avis de recherche pour le patient disparu.

Emmanuel allait quitter la pièce quand le commandant dit encore :

— Et pas d’embrouilles, Guimond. Je ne veux pas entendre dire que vous avez gaffé.

\*\*\*

Yazel Mirza était une grande femme d’origine libanaise qui avait grandi dans le quartier Côte-Saint-Luc, un milieu multiculturel où se côtoyaient intellectuels et artistes d’un peu partout dans le monde. Sa peau café au lait et son léger accent anglais lorsqu’elle parlait français lui avaient valu le statut d’*immigrée* au sein de la communauté blanche. Née au Québec, elle se faisait souvent traiter comme une étrangère dans son propre pays. Elle avait cependant le don de rentrer facilement en contact avec les gens.

C’était spécifiquement pour ces attributs qu’elle avait été recrutée par le bureau des enquêteurs de la police de Montréal. Mirza était douée pour se faire des amis dans toutes les catégories d’âge, de nationalité, ou de classes sociales. Elle savait mettre les gens à l’aise. C’était peut-être dû à sa taille imposante, elle qui dépassait la plupart de gens d’une tête. Son grand sourire chaleureux vous mettait tout de suite en confiance. Elle aurait pu être en colère contre la vie, mais elle dégageait au contraire un calme olympien et une confiance en béton.

Comme policière, elle avait tranquillement su faire sa place. Les gens dans la rue l’appelaient fréquemment par son prénom, avec ou sans son uniforme. Elle prenait toujours le temps de discuter avec les personnes qui croisaient sa route, ce qui engendrait un effet positif sur l’image de la police, comme le disait souvent le patron. Elle avait été recrutée par le bureau en tant que source inépuisable d’informations qui lui provenaient de ses contacts dans la communauté. Elle suivait actuellement des cours du soir pour devenir négociatrice en cas de crise, un rôle qui lui irait à merveille.

Assise à côté d’Emmanuel sur le divan de la maison familiale des Carrier, Yazel parlait d’une voix douce à monsieur et madame Carrier, qui venaient d’apprendre la mort de leur fille unique.

Les policiers avaient dû s’enregistrer à une guérite de sécurité à l’entrée du quartier. Toutes les habitations de la rue étaient identiques. Les pelouses étaient coupées ras et la couleur du gazon était uniforme sur tout le pâté de maisons. Emmanuel avait remarqué que les voitures garées dans les entrées valaient plus cher que son salaire annuel.

Lorsque sa collègue et lui avaient finalement trouvé la bonne adresse, c'est un monsieur Carrier pressé qui leur avait ouvert la porte, prêt à quitter le domaine familial pour aller faire de l'argent. Il s'était montré brusque avec les enquêteurs et son ton était resté sec, même après l'annonce de la mauvaise nouvelle.

L'intérieur de la maison était aussi spacieux que l'extérieur. Les meubles étaient confortables et luxueux, la décoration tout droit sortie d'un magazine. Madame Carrier portait une robe de jour bleu marine qui s'harmonisait avec le décor. Si la jeune victime était belle de son vivant, nul doute qu'elle le tenait de sa mère. Lorsque cette dernière apprit le décès de sa fille unique, elle s'était mise à pleurer doucement en tamponnant le creux de ses yeux avec application pour ne pas bousiller son maquillage.

Depuis l'arrivée des inspecteurs, monsieur Carrier n'avait jeté qu'un simple coup d'œil à Mirza, et ne l'avait plus regardée ensuite. Lorsqu'il parlait, il s'adressait uniquement à Emmanuel.

— Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer les circonstances de la mort de ma fille ? questionna-t-il, les dents serrées.

— Votre fille Laurie est décédée d'un arrêt respiratoire, qui a ensuite causé un arrêt cardiaque, expliqua doucement l'enquêteur Mirza.

— Un arrêt respiratoire ? Je ne comprends pas, répliqua monsieur Carrier.

— Nous n'en sommes encore qu'au stade préliminaire. Un examen médical est en cours. Nous obtiendrons plus de détails lorsque nous aurons les résultats en main, expliqua calmement Mirza.

— Vous voulez dire que vous ne savez pas ce qui a causé son arrêt respiratoire ? s'étonna monsieur Carrier sur un ton condescendant.

— Nous avons quelques questions à vous poser pour dresser un meilleur portrait de Laurie. Ces questions vont peut-être vous paraître difficiles à entendre en ces circonstances, continua Mirza, mais vos réponses pourraient nous aider à trouver ce qui a causé l'arrêt respiratoire de votre fille.

Monsieur Carrier fit un signe impatient de la main pour la sommer de poursuivre, sans pour autant lui jeter le moindre regard.

— Est-ce que Laurie avait des allergies alimentaires ou des allergies à un médicament quelconque ?

Cette fois, le père se tourna vers sa femme, qui n'avait pas dit un mot depuis le début de l'entretien.

— Laurie était en parfaite santé, répondit-elle.

Comme son mari, elle avait regardé Emmanuel en répondant à la question. Après une légère pause, Yazel Mirza demanda :

— Est-ce qu'elle consommait de la drogue ?

Le couple s'enflamma. De la colère déforma le beau visage de madame Carrier, tandis que monsieur Carrier se leva d'un bond. Surplombant l'agente, qu'il regardait pour la première fois, il aboya :

— Comment osez-vous !

Emmanuel fut impressionné par la maîtrise de sa coéquipière. Assise sur le sofa, celle-ci affichait la même compassion que précédemment. Ces gens-là, malgré leur perte et leur douleur, ne méritaient pas sa gentillesse. L'inspecteur se leva à son tour et se positionna entre sa collègue et le père de Laurie. D'une voix à peine plus haute qu'un murmure, il souffla :

— Nous sommes ici pour élucider la mort de votre fille. Notre boulot consiste à vous poser toutes les questions nécessaires, même celles qui vous déplaisent.

Après avoir dévisagé Emmanuel avec un éclat de douleur dans les yeux, monsieur Carrier reprit sa place sur le divan. L'enquêteur s'installa aux côtés de Mirza, qu'il invita à poursuivre d'un signe de la tête.

— Le médecin légiste qui a procédé à l'évaluation préliminaire du corps de Laurie a trouvé une trace d'injection qui aurait été faite juste avant sa mort.

Mirza prit un moment pour permettre aux parents de digérer l'information, puis enchaîna en disant :

— C'est important. Est-ce que, à votre connaissance, votre fille consommait de la drogue ?

— Non. Laurie n'était pas ce genre de fille, répondit monsieur Carrier.

— Elle est extrêmement studieuse et concentrée sur ses études, ajouta la mère. Elle est toujours dans les premières de classe, même qu'elle est LA première de sa cohorte. Elle n'a pas de temps à perdre à gaspiller son talent et son futur dans des futilités. Contrairement à bien des jeunes de son âge, Laurie est au-dessus de ça.

Emmanuel et Yazel échangèrent un regard. Puisque le rapport du médecin légiste confirmerait si Laurie Carrier avait de la drogue dans le sang, il était inutile de pousser plus à fond le sujet. L'inspecteur prit la parole.

— Nous avons un témoin qui affirme avoir vu quelqu'un dans la chambre de Laurie, tout juste avant sa mort.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? interrogea monsieur Carrier.

— Il est possible que votre fille ait été victime d'un homicide.

— Oh, mon Dieu ! s'écria la mère avant de placer une de ses mains aux ongles parfaitement manucurés sur sa bouche.

Cette fois, elle pleura franchement. Monsieur Carrier se rapprocha et plaça un bras protecteur autour de ses épaules.

— Est-ce que vous savez si Laurie avait des ennemis ? Quelqu'un qui aurait voulu lui faire du mal ?

— Notre chère fille était exemplaire, monsieur le policier, assurait l'homme.

— Elle était parfaite ! sanglota la dame en épongeant ses yeux avec un mouchoir.

Malgré son excès de larmes, son maquillage demeurait immaculé. Son mari se racla la gorge et confessa :

— Elle nous disait souvent que les autres étudiants jalousaient son succès, de même que de l'attention que lui accordaient ses professeurs. Il faut que vous compreniez qu'en raison de son intelligence supérieure, Laurie était déjà une femme adulte. Elle avait des discussions avec ses professeurs parce qu'elle était à leur niveau. C'est sûr que les étudiants moins avancés qu'elle lui enviaient son rapport particulier avec eux.

« Ils ne se prennent vraiment pas pour de la merde, ceux-là », pensa Emmanuel.

— Est-ce qu'il y avait un élève en particulier qui aurait voulu lui faire du tort ? reprit-il à voix haute.

— Pas à ma connaissance.

L'enquêteur se cala dans le fond du divan et sortit un petit carnet de sa poche.

— Que pouvez-vous nous dire sur l'emploi du temps de votre fille dans la journée d'hier ? enchaîna Mirza.

Monsieur Carrier s'enfonça à son tour dans le divan, croisa les jambes et raconta :

— Hier matin, nous avons déjeuné ensemble, elle et moi. On a discuté de ses études et des vacances scolaires qui approchent. Elle était à la recherche d'un stage pour mousser son curriculum vitae. Elle pensait également suivre quelques cours d'été, pour s'avancer un peu. Je lui ai suggéré quelques avenues. Ensuite, je suis parti travailler, comme d'habitude.

— Quel est votre métier, monsieur Carrier ?

— Quel est le rapport avec ma fille ?

Emmanuel lança un regard qui se voulait meurtrier à l'homme, tout en gribouillant une note dans son cahier de vérifier l'emploi du temps de papa Carrier.

— Qu'à fait votre fille après votre départ ? poursuivit Mirza.

— Laurie devait étudier pour un important examen, intervint madame Carrier. Elle a passé la matinée dans sa chambre à réviser ses notes et à lire. Vers midi, nous sommes allées nous entraîner au gym. Elle se mettait en forme pour rejoindre l'équipe de ringuette le semestre prochain. Je crois qu'elle avait un cours en après-midi.

— Est-elle rentrée pour le souper ?

— Oui. Elle a mangé rapidement avec nous, car elle devait se préparer pour son stage à l'hôpital. Mon mari lui a suggéré d'aller la reconduire.

— Comment était-elle lors du repas ?

— Elle était pressée, comme ma femme vient de vous l'expliquer.

— Était-elle comme à l'habitude ? Enjouée, inquiète, anxieuse ?

— Elle était comme à son habitude, répondit monsieur Carrier. Laurie était rarement inquiète ou anxieuse. Elle était une personne déterminée. Nous lui avons appris que les obstacles de la vie sont là pour être surpassés.

« La petite fille parfaite ! » pensa Emmanuel. « Généralement, les gens parfaits ont quelque chose à cacher. Il semble évident que si leur fille avait des embrouilles, ces gens n'étaient pas au courant ».

— Après le souper, elle est donc partie pour son stage? reprit Mirza.

— C'est ce qu'on vient de vous dire, lâcha monsieur Carrier.

## CHAPITRE 10

Cette nuit-là, toutes les chambres de la clinique du sommeil auraient dû être occupées. Dans la rangée de téléviseurs diffusant les images des patients dans leur lit respectif, un seul écran était éteint.

Les mains sur les hanches, le clinicien en chef contemplait le travail de ses employés. Ceux-ci avaient été sélectionnés minutieusement parmi une série de candidats plus que qualifiés. Tous avaient dû passer une batterie de tests psychométriques, psychologiques, en plus de mettre à l'épreuve leurs connaissances mathématiques, scientifiques, biologiques et anthropologiques. Même leurs talents manuels avaient été passés au peigne fin. Ces examens avaient pour but de dissocier les meilleurs du lot. Une fois sa sélection terminée, le responsable avait lui-même formé les candidats retenus. Ses super cliniciens étaient capables de calibrer les ordinateurs, réparer les moniteurs défectueux, changer un globe brisé ou une prise électrique fautive. Il les avait poussés à devenir des entités indépendantes, capables d'évoluer sans supervision.

Mais ce soir-là, pour la première fois depuis le début de sa longue carrière, le chef était déçu. Malgré l'efficacité des hommes et des femmes assis devant lui, il ne parvenait à centrer son attention que sur l'anomalie : le lit vide dans la chambre numéro sept.

Lorsqu'il fut clair que les dormeurs étaient installés pour la nuit, il se retira dans son bureau. Attenant à la clinique, son local était minuscule. Malgré tout, le clinicien en chef aimait beaucoup son espace de travail. Contrairement à beaucoup de ses collègues qui devaient partager un bureau avec un autre professionnel, lui y était seul. Il avait l'habitude de laisser sa porte grande ouverte.

Ce soir-là, après s'être barricadé dans son bureau, il alluma son portable et y inséra l'enregistrement de la nuit précédente, plus précisément celui qui concernait la chambre numéro sept. Dès que les images se mirent à défiler sous ses yeux, il activa le bouton d'avance rapide jusqu'au moment où l'homme se levait au milieu de la nuit. Il nota l'heure de son réveil, qui concordait avec l'information transmise par l'employé de garde.

Le patient était un homme dans la cinquantaine, aux cheveux noirs et à la barbe poivre et sel. Le chef le regarda gesticuler pour se déprendre des électrodes qui le reliaient au système de lecture en-

céphalogramme. Dans l'obscurité, on aurait dit un ours noir en train de se battre pour se défaire d'un filet de chasse. Il était 3 h 05 du matin.

Le clinicien sortit une paire d'écouteurs d'un tiroir et la brancha au portable. Bien que le son fût au maximum, il n'arrivait pas à comprendre les grognements de l'homme. Lorsque l'un des employés entra dans la chambre pour lui venir en aide, il se mit à hurler.

3 h 07. Les mots du patient étaient maintenant compréhensibles, mais ses propos ne faisaient aucun sens, comme s'il était encore plongé dans le monde du rêve. Il s'agitait avec beaucoup d'ardeur et avait réussi à arracher la majorité des électrodes, au prix de quelques touffes de cheveux. Le clinicien alors présent dans la chambre ne parvenait pas à le contenir. Le chef était fier de son employé qui, malgré la situation de crise, avait réussi à garder son calme. Le patient avait ensuite poussé le préposé, avant de disparaître du cadre de la caméra.

3 h 10. Une fois sur pied, le clinicien qui avait été renversé sortit de la pièce au pas de course. Sur l'écran, la petite chambre était dorénavant vide. Le chef entendit des cris, ainsi que des bruits d'objets qui se fracassent sur le sol. Lorsque l'homme trouva la sortie de la clinique, les voix diminuèrent peu à peu, jusqu'à s'éteindre complètement.

3 h 15. Le clinicien en chef stoppa l'enregistrement. Il appuya les deux coudes sur son bureau et entrelaça les doigts. Si l'un de ses employés était rentré à ce moment-là, on l'aurait cru en train de prier. Il resta un moment dans cette position, à réfléchir.

Cette nuit-là, il avait rassemblé tous les employés présents et les avait lui-même interrogés. Comble de malheur, la police s'était déplacée pour un incident au laboratoire des rêves et des cauchemars. Deux événements en une seule nuit. Un drôle de hasard. Or, le clinicien ne croyait pas aux coïncidences.

La moitié de son personnel avait poursuivi le patient fou à travers les couloirs de l'hôpital. Étrangement, l'ours en jaquette avait réussi à disparaître dans un environnement qui lui était inconnu, alors que plus d'un s'était perdu dans les dédales des couloirs qui se terminaient abruptement et ne menaient nulle part. Les employés avaient fouillé l'aile au complet, mais le patient demeurait introuvable.

À une seconde près, l'autre moitié du personnel avait été accaparée par la jeune stagiaire sortie du laboratoire de recherche en panique. La police avait été appelée après la découverte de la défunte.

Le chef déplia ses jambes qui protestèrent à l'aide d'un craquement sonore, et sortit de la pièce en fermant derrière lui. Il descendit au rez-de-chaussée, trouva le minuscule ascenseur réservé aux employés et activa le bouton. À l'arrivée de la boîte métallique, il dut insérer sa carte d'employé dans un lecteur pour se rendre au sous-sol.

Le plancher en béton, les plafonds bas et les lumières glauques rendaient l'étage des employés un peu effrayant. Heureusement, même aux petites heures de la nuit, le sous-sol était rempli d'êtres humains qui arrivaient, partaient ou prenaient une petite pause, ce qui rendait l'endroit un peu moins lugubre. Il y avait un café, des machines distributrices, des casiers, et même un guichet automatique.

Le clinicien en chef tourna le coin et se dirigea vers une porte vitrée. Du couloir, il pouvait déjà voir les hauts comptoirs et les employés perchés comme des oiseaux en cage. C'était le quartier général, là où on devait aller pour y faire faire sa carte d'employé et régler ses problèmes d'erreur de paie. C'était aussi là que se trouvaient les moniteurs des caméras dispersées dans l'hôpital.

## CHAPITRE 11

Simone regardait à travers la fenêtre en pensant à Jeanne. Lorsqu'elle était enfant, sa mère se plaisait à lui raconter sa vie de jeunesse, avant qu'elle ne rencontre son père. Elle aussi avait fréquenté l'université. Elle avait étudié la littérature et fumé de la drogue dans les parcs, comme il était fréquent de le faire à l'époque. C'étaient les années florissantes de l'Expo 67, de la création de l'île Sainte-Hélène et du métro de Montréal.

Jeanne était une femme resplendissante sur les premières photographies en couleurs de l'unique album qu'elle possédait d'elle-même. Elle portait les cheveux longs, et une couronne de fleurs sur la tête. Aussi, elle récitait de la poésie dans les cafés.

C'est à cette époque de sa vie qu'elle avait rencontré le futur père de son enfant. Un coup de foudre ! Tranquillement, elle avait tout quitté pour lui : ses études, sa poésie, ses amies. Puis elle était tombée enceinte de Simone. À cette dernière, elle ne parlait que très rarement de son père, qui à un certain moment, les avait tout simplement abandonnées pour refaire sa vie ailleurs.

La question que Simone se posait souvent était comment la belle jeune femme souriante et intelligente qu'elle voyait sur les photographies était-elle devenue sa mère : une femme seule, déprimée, qui avait perdu tous ses moyens. Une coquille vide. Est-ce qu'elle aussi allait sombrer, une fois adulte ?

— Je suis en danger.

La phrase s'était glissée dans son esprit sans son autorisation. Ses épaules se crispèrent et un nœud se forma dans son ventre.

— Je ne me rendrai peut-être pas à ma *vie d'adulte*, pensa-t-elle.

L'intrus dans le téléviseur l'avait regardé droit dans les yeux. Elle avait oublié ce détail lorsqu'elle s'était sauvée du local.

— Il m'a vue, prit-elle conscience. Je l'ai surpris et il m'a vue.

Du coup, elle se sentit comme les petites souris blanches dans le laboratoire de biologie qu'elle avait visité lors de sa première année au baccalauréat. Prise au piège dans une cage, en attente d'être utilisée pour une expérience scientifique.

Un éclat de rire provenant du corridor la fit sursauter. Assise en indien sur un lit d'hôpital, elle était seule dans la chambre, alors qu'un

policier était posté non loin. Plus jeune que son collègue du matin, l'homme lui avait jeté un bref coup d'œil. Après quoi, il s'était installé au poste des infirmières pour flirter avec celles qui avaient à peu près son âge.

Simone se leva et entrebâilla la porte de la chambre. Le policier jasait avec une infirmière qui rougissait chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. De l'autre côté, le corridor était vide, mis à part quelques pièces d'équipement sur roulettes et des écrans à pitons d'où pendouillaient des fils qui avaient été oubliés là. Tout au bout, une enseignette annonçait la sortie.

Simone retourna dans la chambre et se pencha sous le lit pour y récupérer ses chaussures. Dans la penderie, elle saisit deux oreillers qu'elle fourra sous les couvertures du lit où elle était assise quelques instants plus tôt. Elle ferma les stores, question de plonger la pièce dans la pénombre. Elle rabattit ensuite le capuchon de son chandail sur sa tête et jeta un nouveau coup d'œil à l'extérieur. Sortie de derrière le comptoir, l'infirmière se jouait dans les cheveux et papillonnait des yeux en regardant le jeune policier, qui n'en avait que pour elle. Simone pouvait quitter l'étage sans être vue.

Elle bondit à l'extérieur de la chambre et se colla dos au mur d'en face. De cette position, le policier n'était plus dans son champ de vision ni elle dans le sien. Arrivée devant la dernière porte du fond, elle jeta un dernier coup d'œil derrière elle. Le couloir était vide. Elle poussa la porte et disparut dans l'escalier de secours.

## CHAPITRE 12

Pendant que l'enquêteur Mirza présentait les mandats aux administrateurs de l'hôpital, Emmanuel était resté derrière, dans la salle d'attente. Il étudiait avec intérêt le plan du bâtiment de soins qui recouvrait presque la totalité du mur. L'image donnait l'impression d'une ébauche réalisée à main levée.

De face, l'hôpital prenait des airs de forteresse. Deux de ses ailes formaient une muraille infranchissable derrière le pavillon de l'entrée. À vol d'oiseau, c'était une autre histoire. Sur le dessin, le bloc rectangulaire se divisait en cinq branches distinctes qui s'éloignaient de son corps central.

— Je lui ai toujours trouvé une ressemblance avec un papillon de nuit, lança une voix féminine dans le silence de la salle d'attente, non sans faire sursauter l'enquêteur.

Karine Perrier se tenait droite, à quelques pas de lui, et étudiait le plan de l'hôpital à ses côtés. Elle portait un maquillage discret qui relevait le fauve de ses prunelles. Un chignon lâche retenait ses cheveux, tandis que quelques mèches rebelles glissaient autour de son visage. En la regardant, Emmanuel aurait eu envie de se lover dans le creux de son cou pour humer son parfum.

Il fut à nouveau frappé par un sentiment de déjà-vu. Il y avait quelque chose de familier dans le maintien de cette femme, dans la lueur de ses yeux. Il était difficile pour lui de ne pas la dévisager, mais il réussit tout de même à reporter son attention sur le dessin.

— Un papillon ? Je ne vois pas...

— Un hétérocère. Juste là, indiqua Karine en levant le bras pour tracer des formes à l'aide d'un de ses doigts. Un expert en camouflage le jour et adapté à un environnement nocturne. Le papillon de nuit me fait toujours penser aux gens qui travaillent dans mon département.

L'une des pattes de l'insecte était beaucoup plus longue que les autres, ce que la femme ne manqua pas de relever en pointant ce handicap.

— L'aile J où se trouve le laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars.

Emmanuel sortit son téléphone cellulaire et fit un cliché du plan.

Précédés du gardien de sécurité, les deux enquêteurs s'étaient rendus à l'administration de l'hôpital, dont les locaux se trouvaient au sous-sol. Comme l'ascenseur qui devait les mener à destination était petit et étroit, ils avaient dû patienter une éternité avant que les portes ne s'ouvrent au son d'une cloche fatiguée. Un plafond bas et un relent d'humidité les avaient accueillis au dernier étage sous-terrain, de même que les néons tremblotaient sur leur passage. De l'autre côté de ses portes vitrées, l'administration essayait d'être plus joviale, avec son air conditionné et sa tentative de décor branché. Le tapis beige au sol avait connu de meilleurs jours et les causeuses dans la salle d'attente étaient déformées à force d'avoir été utilisées. Emmanuel s'y était assis pour se remettre aussitôt debout. La causeuse qu'il avait sélectionnée était dure comme de la roche. Lorsqu'il avait vu le plan au mur, l'enquêteur avait fait signe à sa coéquipière de continuer la route sans lui, heureux d'échapper à cette tâche administrative.

Mirza réapparut peu après l'arrivée de la coordonnatrice. À travers un labyrinthe de couloirs et de cages d'escalier de secours, la femme les mena jusqu'au laboratoire de recherche du cinquième étage de l'aile J. En débarrant la porte du local, elle leur expliqua :

— Nous n'avons touché à rien durant votre absence. La chambre où se trouvait Laurie a été fermée à clé à la suite de votre départ. Je m'en suis occupée personnellement. Nous devons cependant continuer l'étude en cours, donc nous allons utiliser les autres chambres et appareils disponibles.

Les deux enquêteurs échangèrent un regard, durant lequel Emmanuel émit un léger mouvement de tête à l'intention de sa coéquipière.

— Madame Perrier, demanda cette dernière, nous aimerions consulter les documents que vous avez en main concernant la nuit dernière. Si nous avons bien compris, vous avez des *enregistrements*.

— Effectivement, confirma Karine Perrier. C'est par ici.

Cela dit, elle leur fit signe de la suivre jusqu'à la salle des ordinateurs juxtant les chambres des dormeurs. Elle alluma un petit téléviseur qui se trouvait à hauteur d'épaule, puis les policiers virent apparaître une image en noir et blanc d'un lit à une place situé dans l'une des chambres adjacentes.

— Vous enregistrez donc un visuel du dormeur? s’informa l’agent Mirza.

— C’est exact. Les stagiaires sont en mesure de produire un son dans la chambre du dormeur pour le réveiller. Par la suite, on lui demande de raconter le rêve qu’il faisait juste avant l’éveil. Nous enregistrons ces échanges verbaux, ce qui nous permet de les transcrire ensuite dans un document, pour analyse.

— Vous enregistrez uniquement les échanges, ou bien la nuit au complet? questionna Emmanuel.

— La nuit complète, répondit Karine Perrier. Ceci devrait vous être utile pour découvrir ce qui s’est passé la nuit où est survenu le décès de Laurie Carrier.

Soudain, un bruit se fit entendre dans la pièce. Quelqu’un venait de frapper dans le mur. S’ensuivit le son d’une ventilation, suivi d’une clochette. Tous les regards se tournèrent vers l’ordinateur d’en face, dont l’écran venait de s’allumer par lui-même.

— Je vous présente Antoine Meilleur, dit la coordonnatrice, le technicien en informatique du laboratoire. J’attendais son arrivée avant de consulter les enregistrements afférents à la dernière nuit de Laurie Carrier.

Il n’y avait personne d’autre dans la pièce. Karine leva la tête et parla un peu plus fort, en direction du mur.

— Antoine, est-ce que tu peux vérifier les connexions pour le lecteur DVD de la chambre numéro un? J’ai aussi un message d’erreur sur l’ordinateur.

Lorsqu’Emmanuel comprit, il se dirigea au bout du meuble d’ordinateurs, pour gagner l’espace qui permettait de passer derrière. Un homme dans la quarantaine, vêtu d’un jean et d’un T-shirt travaillait parmi les autoroutes de fils. Lorsqu’il se retourna et aperçut l’inspecteur dans l’entrée, Antoine sursauta.

— Nerveux? s’enquit Emmanuel.

Le technicien en informatique émit un petit rire embarrassé, se racla la gorge et pointa les fils du doigt.

— C’est mon bureau, tout ça, dit-il. Et je n’ai pas souvent de visite, ici!

Voyant que le visage d’Emmanuel resta de marbre, le sourire du technicien s’évanouit.

— C'est quoi tous ces fils ? questionna l'enquêteur.

— Ils permettent de relier les ordinateurs aux dormeurs et de faire les lectures adéquates des nuits. Ils servent aussi à connecter le système à une source d'électricité assez puissante pour le garder en vie vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Est-ce qu'il arrive parfois que le système flanche ?

— Ça arrive. Mais c'est surtout dû à de petits problèmes techniques, comme des fils qui ne fonctionnent plus et qu'on doit remplacer. Ou à une *powerbar* éteinte par inadvertance. Ou bien à des branchements qui doivent être altérés pour une nouvelle étude... Ce genre de trucs.

Antoine se pencha et ramassa un assemblage de fils qu'il noua autour de son bras pour le ranger dans un coin. Il inspecta ensuite les jonctions derrière l'ordinateur du fond, puis brancha et débrancha une multitude d'embouts de câblage. Ses doigts effectuaient une série de mouvements compliqués, une chorégraphie apprise par cœur et longuement répétée. Il changeait les connexions rapidement, mais avec délicatesse, comme si l'équipement pouvait se briser à tout moment.

— Cet homme sait ce qu'il fait, jugea l'enquêteur.

— C'est bon, Antoine ! s'écria la coordonnatrice de l'autre côté du meuble.

Le technicien fit signe à Emmanuel de sortir de l'espace restreint. Assise devant l'ordinateur qui s'était allumé tout seul, Karine déplaça légèrement sa chaise lorsqu'Antoine se pencha à côté d'elle pour pianoter sur le clavier. Au passage, il effleura le bras de sa consœur sans s'excuser. Cette dernière lui sourit et posa une main amicale sur son épaule.

Leurs gestes avaient quelque chose de familier, nota Emmanuel. Avaient-ils une relation plus que professionnelle ? Il se jura de poser la question à l'un d'entre eux dès qu'il jugerait le moment opportun. Lorsqu'il serait seul avec la coordonnatrice, par exemple.

Le technicien travailla sur le clavier d'ordinateur jusqu'à ce que celui-ci émette un léger bip.

— Voilà ! s'exclama-t-il avant de se reculer.

— Merci, Antoine, répliqua Karine en replaçant sa chaise.

Le technicien s'appuya sur le meuble d'ordinateurs. Une fesse sur le bureau, il pouvait observer l'écran par-dessus l'épaule de sa

collègue. Encore cette familiarité entre eux. Emmanuel s’attendait presque à ce qu’Antoine Meilleur caresse le dos de la femme.

Semblant se souvenir qu’ils n’étaient pas seuls, le technicien se leva pour laisser la place et alla se réfugier derrière les enquêteurs. Là, il croisa les bras, une main sur la bouche. Les policiers se rapprochèrent. Des lignes tremblantes et un curseur se déplaçaient de gauche à droite sur l’écran de l’ordinateur. La coordonnatrice étira le bras et actionna le lecteur DVD. Sur le téléviseur apparut un menu avec plusieurs séquences. La femme se tourna vers les policiers et annonça :

— Docteur Chevalier refuse que vous partiez du laboratoire avec du matériel. Cela dit, je n’ai aucun problème à vous remettre le DVD de la dernière nuit de Laurie Carrier ici, si toutefois vous nous laissez le temps d’en faire une copie. Ce qui se trouve sur cette bande, avant le décès, est important pour l’étude en cours. Est-ce que cela vous convient ?

Mirza se tourna légèrement vers Emmanuel pour le laisser répondre.

— C’est parfait pour nous, acquiesça celui-ci.

— Parfait ! lança la coordonnatrice.

Elle sélectionna la première séquence sur le menu du DVD, et appuya sur marche. Une chambre apparut à l’écran. Karine appuya sur le bouton d’avance rapide, puis, en accéléré, ils virent Laurie Carrier s’installer dans le lit, une série de fils collés au cuir chevelu. Une jeune femme s’agenouilla à ses côtés pour brancher ses électrodes dans une petite boîte grise. Emmanuel s’avança et pointa la jeune femme sur l’écran.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— Caroline, une de nos stagiaires. C’est elle qui a préparé Laurie Carrier. Elle devait s’assurer que les branchements étaient fonctionnels. Lorsque tout était opérationnel, elle a quitté le laboratoire et c’est Simone Colombe qui a pris la relève.

Emmanuel sortit son carnet et nota les informations. La coordonnatrice fit avancer les images, jusqu’à ce que les lumières s’éteignent dans la petite chambre. Ensuite, elle stoppa l’enregistrement.

— Minuit et treize, laissa-t-elle entendre. C’est à peu près l’heure à laquelle Caroline est partie du laboratoire, et que Simone s’est retrouvée seule.

Elle revint au menu principal et fit défiler les séquences. Arrivée à la fin de la liste, elle marqua une pause. Elle fit défiler le menu en sens inverse une fois, pour ensuite repasser les séquences tranquillement, jusqu'à la fin.

— Comme c'est étrange, murmura-t-elle.

Dans son chuchotement, sa voix avait descendu d'un ton, pour atteindre celui des graves. Ceci rappela à Emmanuel une berceuse qu'il n'avait pas entendue depuis qu'il était enfant. Il y avait cette même douceur, chez Karine, que dans la musique.

— Un problème ? reprit-il.

— Le DVD semble s'arrêter trop tôt, expliqua le technicien, toujours derrière eux.

— Comment est-ce possible ? souffla la coordonnatrice.

Elle sélectionna la dernière séquence. La chambre apparut à nouveau, dans la pénombre, cette fois. Les regards étaient aussitôt attirés vers la tache blanche dans l'écran, soit le couvre-lit devenu fluorescent sous l'ampoule violette utilisée pour voir dans le noir. Après avoir laissé rouler une minute, tous virent Laurie Carrier se retourner dans le petit lit, puis la séquence se brisa et de la neige surgit à l'écran.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonna Karine.

Elle retourna au menu principal, sélectionna à nouveau la dernière séquence, et appuya sur le bouton marche. Cette fois, juste avant la fin de la scène, elle appuya sur pause au dernier moment et pointa le coin de l'écran du doigt.

— 2 h 58, murmura Emmanuel en gribouillant l'heure dans son carnet.

— J'étais au laboratoire cette nuit-là, confessa le technicien après s'être raclé la gorge.

Tous se tournèrent vers lui. Les sens d'Emmanuel s'éveillèrent, une alarme retentit dans son esprit. L'agent Mirza devait avoir eu une réaction similaire, car elle fixait Antoine avec un regard aiguisé. Lorsque celui-ci sentit l'attention des policiers sur lui, il leva les mains devant comme pour parer un coup.

— Un instant ! Ce que je veux dire c'est...

— Oui, Antoine, le coupa Karine en croisant les bras sur sa poitrine, qu'est-ce que tu veux dire, au juste ?

— Je suis passé au laboratoire au début de la nuit. Caroline m'avait contacté parce qu'elle éprouvait des problèmes techniques.

— Vers quelle heure, environ ? interroge Emmanuel.

— Je suis arrivé un peu avant vingt-trois heures, et je suis parti à peu près en même temps que Caroline, vers minuit treize. Minuit et demi, tout au plus. Je voulais juste confirmer qu'à mon départ, tous les appareils étaient fonctionnels, incluant le lecteur DVD.

— Et vous n'êtes pas repassé au laboratoire pendant la nuit ? demanda Mirza.

— Non.

— Vous avez des témoins qui pourraient corroborer ce que vous dites ? enchaîna Emmanuel d'un ton cinglant, ce qui lui valut un coup d'œil agacé de la part de la coordonnatrice.

— Oui, répondit Meilleur. Ma femme.

Emmanuel hocha la tête pour signifier qu'il avait compris et déposa une note dans son carnet. Finalement, le technicien avait une femme. Un silence embarrassant s'installa dans la pièce, mais les deux enquêteurs ne firent strictement rien pour détendre l'atmosphère. C'est Karine Perrier qui la première, brisa le silence.

— Avant que vous ne lanciez des accusations sans fondement, je vous suggère de regarder la lecture métrique de la nuit de Laurie Carrier.

Son ton était un peu plus professionnel et avait pris un léger accent glacial.

— L'endormissement et le sommeil de Laurie ne devraient pas vous être d'une grande utilité. Je vous suggère de le visionner moi-même plus tard pour vérifier qu'il n'y a pas d'anomalies dans les lectures de l'encéphalogramme.

Emmanuel et Mirza hochèrent la tête à l'unisson, sans dire un mot. Sur ce, Karine sélectionna un fichier dans l'ordinateur. Une page blanche striée de traits apparut alors à l'écran. À plat au début, les lignes noires formèrent ensuite de petites crêtes semblables à des montagnes escarpées. La coordonnatrice stoppa à une page en particulier, et se cala dans son fauteuil. Emmanuel eut beau regarder l'écran, il ne nota rien de spécial. Les lignes avaient la tremblote, comme tous les autres tableaux qui venaient de défiler sous ses yeux.

— Qu'est-ce qu'on regarde? questionna-t-il en se penchant vers le téléviseur, au même titre que Karine et Antoine.

Une odeur d'agrumes lui chatouilla les narines, un mélange d'orange et de pamplemousse. L'image de sa mère épluchant une orange défila dans sa tête.

— 2 h 58, répondit le technicien.

Emmanuel repéra l'endroit où était indiquée l'heure de la séquence. Il était effectivement écrit 2 h 58 en haut de la page. La coordonnatrice pesa sur une touche et aussitôt, l'écran changea. Il était maintenant 2 h 56. Elle actionna à nouveau la touche, puis l'écran revint à 2 h 58. Un autre clic. 3 h 00. Et elle remit la séquence à 2 h 58.

— Tu vois ce que je vois, Antoine? demanda-t-elle.

— C'est clair comme de l'eau de roche, Karine.

À nouveau, cette familiarité.

— Pourriez-vous traduire, s'il vous plaît? s'impatienta Emmanuel avec un léger ton de reproche.

— Quelque chose a réveillé Laurie Carrier à 2 h 58, indiqua Karine en pointant sur l'écran un sillon ressemblant à un gribouillis.

— Le sujet est réveillé, mais il y a une absence de tonus musculaire au niveau de la jambe et du bras, ajouta le technicien, avant de s'avancer et de se pencher au-dessus de la coordonnatrice pour désigner les lignes presque à plat qu'on pouvait voir au bas de l'écran. Est-ce que ça voudrait dire...

— Je ne me souviens pas d'avoir vu des traces de troubles du sommeil dans le questionnaire préliminaire des stagiaires, laissa entendre la coordonnatrice. C'est pourquoi les étudiants nous servent de groupe placebo.

— Ça se serait déjà vu, par contre, un dormeur qui a un trouble, mais qui l'ignore, signala Antoine. On n'a qu'à penser à l'apnée du sommeil. On pourrait vérifier en comparant les autres nuits de Laurie Carrier au laboratoire. J'imagine que c'est rare qu'un dormeur présente un épisode isolé.

— En français, je vous prie! exigea Emmanuel.

— Selon les lectures à l'écran, expliqua la coordonnatrice, il serait possible que Laurie Carrier ait eu un épisode de paralysie du sommeil. Cela signifie que le dormeur, lors du passage du rêve à l'éveil, se

trouve incapable d'effectuer des mouvements volontaires. La personne est réveillée, mais paralysée. Cet état dure généralement de quelques secondes à quelques minutes.

— Pris au piège dans son corps ? interrogea Mirza.

— Exactement.

— Est-ce qu'elle peut respirer ? enchaîna la policière.

*Excellente question*, se dit Emmanuel. Décidément, sa coéquipière était perspicace.

— Généralement, oui, répondit la coordonnatrice. Mais après la période de paralysie.

*Généralement ?* se questionna Emmanuel.

Karine pianota sur le clavier et fit apparaître tour à tour 2 h 58 et 3 h 00, en attirant l'attention sur une ligne sur l'écran.

— Selon les lectures, la pression artérielle de Laurie est anormale, spécifia-t-elle. On dirait qu'elle fait de l'hypertension.

— Elle a peur, constata le technicien d'un ton assuré.

— C'est peut-être ce qui explique pourquoi elle ne pouvait pas respirer.

La pièce tomba dans le silence. La coordonnatrice, le technicien et les deux enquêteurs regardaient l'écran sans mot dire. Karine fit défiler tranquillement les séquences dans le temps, pendant qu'Emmanuel gardait les yeux sur la ligne afférente à la pression artérielle. Celle-ci semblait se détraquer complètement, au fur et à mesure qu'ils avançaient dans le temps. Puis survint une séquence où toutes les lignes passèrent de montagnes escarpées à la plaine. La ligne du cœur de Laurie Carrier avait fait une dernière montagne russe avant de s'aplanir complètement.

— Qu'est-ce qui vient de se passer ? chercha à savoir Emmanuel.

— Soit Laurie Carrier a été débranchée... débuta la coordonnatrice.

— Elle est morte, termina pour elle le technicien.

\*\*\*

Emmanuel balaya la salle des yeux. Un grand espace blanc rempli de tables en formica et de chaises en plastique. Seules les grandes

fenêtres du fond, d'où l'on pouvait voir quelques arbres, empêchaient l'endroit d'avoir l'air triste.

Par habitude, l'inspecteur se frotta le visage à l'aide de ses deux mains. Ses traits se crispèrent en une grimace et des larmes lui montèrent aux yeux. Une brûlure mordante se fit sentir sur sa lèvre fendue et autour de son nez blessé. En serrant les dents, il lâcha un juron, exaspéré de s'être lui-même infligé de la douleur. Lorsqu'un gobelet de café fumant se matérialisa devant lui, il eut une explosion de joie. Il fut encore plus heureux lorsque la coordonnatrice de recherche prit place directement en face de lui, dans la cafétéria de l'hôpital.

Sous la supervision de l'agent Mirza, le technicien allait faire une copie du DVD contenant les images de la dernière nuit de Laurie Carrier. Ils devaient aussi examiner l'autoroute de fils derrière les ordinateurs, pour trouver les causes possibles de l'arrêt de l'enregistrement durant la nuit.

Emmanuel désirait que sa collègue surveille le technicien. Quelque chose chez lui ne lui revenait pas. Il lui arrivait, à l'occasion, d'avoir ce genre d'intuition. Et il avait rarement tort. Il but une gorgée de café dont le goût s'avéra infect, mais il avait besoin de caféine. En levant son verre, il garda les yeux scotchés sur Karine Perrier, qu'il peinait à quitter du regard. Même dans la manipulation de choses futiles comme un gobelet en styromousse, cette femme faisait preuve d'élégance dans ses mouvements.

*Mais où donc l'ai-je déjà vue?* s'interrogea-t-il en dévisageant les yeux noisette, les longs cils, et la courbe délicate du menton de la femme. *Il me semble que je m'en souviendrais.*

Lorsque Karine leva les yeux sur lui, il y avait cette lueur qui vous donnait l'impression qu'elle avait déjà une longueur d'avance sur vous. Elle afficha un léger sourire qui au grand dam d'Emmanuel, se voulait professionnel.

— Dès l'arrivée des stagiaires, annonça-t-elle, vous serez en mesure d'interroger Caroline. Elle était présente la nuit dernière. Par la suite, si vous le désirez, vous pourrez assister au processus de préparation. Cela vous donnera une idée d'ensemble sur les dernières heures qu'a vécues Laurie Carrier avant de s'endormir dans le laboratoire.

Emmanuel sortit son calepin qu'il posa sur la table, puis demanda :

— Et si vous me faisiez un petit résumé ?

— Très bien. Alors la première étape est la pose des électrodes. Ensuite, nous branchons le dormeur au système. C'est à ce moment que l'expérience commence réellement. Avant qu'il n'aille se coucher, nous faisons passer une série de tests au sujet.

— Quel genre de tests ?

— Ça dépend de l'étude en cours, mais dans un premier temps, il y a généralement des questionnaires psychométriques à remplir. Par la suite, il peut y avoir une session de réalité virtuelle, d'exercice physique, de méditation ou de présentation d'images à caractère émotif.

— Et quel est le but de ces tests ? s'enquit Emmanuel.

— Nous voulons voir l'incidence de ces activités sur les rêves du dormeur.

La coordonnatrice se pencha en avant sur la table, comme si elle s'apprêtait à faire une confidence à son interlocuteur

— Monsieur l'agent...

— Emmanuel... Appelez-moi Emmanuel.

Karine offrit un nouveau sourire professionnel à l'enquêteur, puis reprit.

— Emmanuel, il est impératif que les étudiants et les dormeurs ne soient pas au courant des objectifs de ces études. Est-ce que je me fais bien comprendre ?

— Je vous reçois cinq sur cinq, répondit le détective en fermant son calepin qu'il rangea dans sa veste de cuir.

Joignant ensuite les mains sur la table, il attendit patiemment que la jeune femme reprenne la parole.

— Avez-vous déjà entendu parler du test de la cuillère de Sigmund Freud ?

L'étincelle qui apparut dans ses yeux fit comprendre à Emmanuel que la coordonnatrice était passionnée par son travail. Il haussa un sourcil et répliqua :

— Freud, le célèbre psychanalyste ?

— Freud s'assoyait sur son fauteuil avec une cuillère à la main, expliqua Karine en se mouvant sur sa chaise pour mimer ce qu'elle racontait. Lorsqu'il s'endormait, la cuillère tombait sur le sol et produisait un bruit qui le réveillait. Il écrivait ensuite sur papier les images

qu'il avait vues au moment de s'endormir. Lors de l'endormissement, il y a une période où nous voyons des images semblables à celles qui meublent nos rêves.

— Si vous me demandez mon avis, se permit Emmanuel, ça ressemble plutôt à de la torture.

— Je vous en parle parce que c'est une autre méthode que nous utilisons sur nos dormeurs. Lorsque ceux-ci sont prêts, branchés et couchés dans le lit du laboratoire, nous les réveillons à l'aide d'un son, dès l'endormissement. Et nous leur demandons de nous raconter ce qu'ils ont vu.

L'attention du policier fut piquée par cette nouvelle information.

— Et vous l'avez fait pour Laurie Carrier ? chercha-t-il à savoir.

— Effectivement, confirma Karine. Nous l'avons fait.

— Il n'est pas rare que les victimes connaissent leur agresseur. C'est même le cas dans la majorité des *incidents*, indiqua l'enquêteur. Peut-être que les images rapportées par Laurie Carrier juste avant de s'endormir...

— ... pourraient révéler des informations sur ce qui s'est passé, termina la coordonnatrice. C'est intéressant. Je vais jeter un coup d'œil de mon côté.

— Et par curiosité, enchaîna l'enquêteur Emmanuel après avoir sorti son calepin pour noter la nouvelle information, qu'est-ce que vous faites avec tout ça ? Je veux dire... les images d'endormissement et les rêves de vos dormeurs ?

— Plus tard, les stagiaires transcrivent mot pour mot dans un dossier ce que le dormeur a raconté avant et tout au long de sa nuit. Notre système informatique procède ensuite à une recherche de mots ou de symboles spécifiques, dépendamment des hypothèses de recherche.

— Et il y a interprétation des rêves ?

— Nous devons rester dans le domaine de la science, laissa entendre Karine en affichant une mine contrite. L'interprétation des rêves est subjective et n'est donc pas quantifiable au niveau scientifique. Il n'est pas possible de *prouver* qu'un rêve à telle ou telle signification, ou qu'un symbole veut dire quelque chose en particulier. Du point de vue de la science, nous n'en sommes pas encore à ce niveau.

— Et donc, tous ces gens qui vendent des livres sur l'interprétation des rêves... ?

— Ce n'est pas de notre ressort, répliqua Karine en haussant les épaules. Du moins, pas pour le moment.

— Et après la nuit ? Le dormeur est débranché et c'est tout ?

— Après la nuit, le dormeur doit remplir un log de rêve pendant quatorze jours. Ces logs sont également épluchés pour la recherche de symboles.

— Qu'en est-il de la clinique ?

— La clinique est un centre d'aide. Ils récoltent tout de même des données importantes, mais ce n'est pas leur fonction principale. Leur but est de guérir les patients qui ont un problème de sommeil. C'est d'ailleurs grâce à cette clinique que le laboratoire des rêves et des cauchemars existe aujourd'hui.

— Il y a beaucoup de gens qui souffrent de problème de sommeil ?

— Plus que vous le croyez. Au cours des dernières années, beaucoup de cas d'apnée du sommeil ont été traités.

— Et le trouble qui provoque la paralysie au réveil... Si j'ai bien compris, vous croyez que Laurie Carrier en souffrait peut-être ?

— Il semblerait qu'elle ait vécu un épisode juste avant de... commença Karine avant de laisser sa phrase en suspens et qu'un pli ne se forme sur son front. Étonnamment, beaucoup de gens en *souffrent*, mais ça n'affecte pas leur vie de tous les jours. Donc, ils ne consultent pas.

— Parce que certains consultent ?

— Les cas les plus graves. Ceux qui n'ont plus le choix.

— Parce qu'ils sont paralysés plus longtemps ?

— Certains ont des hallucinations.

— Quel genre d'hallucinations ?

— Beaucoup de patients parlent d'une présence malveillante dans la pièce. Il y a également une lourdeur ressentie au niveau de la cage thoracique. Comme si quelqu'un était assis sur eux et les empêchait de respirer.

— Paralytie, difficulté à respirer et présence dans la pièce. C'est pas commode comme réveil !

— Effectivement. Beaucoup des cas extrêmes refusent de s'endormir.

— Ça me fait un peu penser au film *Les Griffes de la nuit*. Vous avez eu des cas comme ça à la clinique ?

Le visage de la femme s'illumina, puis elle lâcha un bruyant fou rire. Les quelques clients de la cafétéria se retournèrent vers eux, pour voir qui se permettait de perturber le silence. Malgré tout, Karine ne sembla pas s'en formaliser.

De son côté, Emmanuel fut grisé par ce moment d'ivresse chez cette inconnue dont il désirait tout savoir. Ce fou rire, ç'avait été comme une poussée d'adrénaline dans ses veines. Il avait envie de l'entendre tous les jours.

— Comme dans les films d'horreur, en effet, mais sans *Freddy Krueger*. Nous avons des patients qui souffrent d'insomnie, car lorsqu'ils s'endorment, ils ne font que des cauchemars.

Elle consulta sa montre, se leva, effaça son sourire et dit :

— Il est l'heure.

Une fois dans le bureau de Karine, à quelques pas du laboratoire de recherche, Emmanuel étudiait la stagiaire assise devant lui. Une petite blonde gênée d'allure un peu rebelle. Une fille intelligente, décelait-il lorsqu'elle ouvrit la bouche. Elle portait un trop-plein de maquillage noir et un T-shirt savamment déchiré, pour avoir l'air d'une dure à cuire. Elle avait les épaules crispées et tirait nerveusement sur la manche de son chandail. Elle s'appelait Caroline.

— Donc, c'est toi qui as posé les électrodes sur Laurie Carrier, c'est bien ça ?

Il nota un petit changement dans l'attitude de la jeune femme lorsqu'il mentionna le nom de la victime. Caroline replia les épaules vers l'avant et croisa les bras sur la poitrine.

— Oui, se contenta-t-elle de répondre.

— Est-ce que tu es partie tout de suite après ?

— Non, je suis restée plus tard que prévu.

— Ah oui ? Pourquoi ? interrogea Emmanuel.

— J'ai eu des problèmes. J'ai dû changer certains fils des électrodes. Aussi, il y avait des trous de branchement dans la boîte qui ne fonctionnaient plus. Si ça m'a pris autant de temps, c'est qu'il a fallu changer la boîte.

— La boîte ? répéta Emmanuel.

— Oui, la boîte ! s'impacienta Caroline. Celle qui relie les électrodes du dormeur au système informatique.

— Bien. Tu es partie vers quelle heure ?

— À minuit et demi.

— C'est très précis, fit remarquer Emmanuel.

— Je m'en souviens parce que j'ai manqué l'autobus qui devait me conduire à la station de métro à temps pour attraper le dernier train. Il a fallu que je réveille mon père pour lui demander de venir me chercher. Il était pas content. Alors, oui, je m'en souviens.

Emmanuel remua la tête. Malgré sa nervosité, la stagiaire affichait une attitude de défi, comme si elle avait un problème avec l'autorité. L'enquêteur ne put s'empêcher de sourire. Cette petite lui plaisait.

— Tu as croisé l'étudiante Simone Colombe qui devait passer la nuit au labo ?

— Oui, mais comme je vous l'ai dit, j'étais dans les problèmes techniques jusqu'au cou, alors je lui ai pas trop parlé.

— Et à Laurie Carrier, tu lui as parlé ?

— Non, pas vraiment, répondit la jeune femme en affichant une mine dégoûtée.

— Il faut combien de temps pour poser des électrodes sur la tête de quelqu'un ?

— Une heure, peut-être une heure et demie, répondit Caroline en baissant les yeux sur ses mains et en faisant mine d'observer ses ongles recouverts de vernis noir.

— Et en une heure et demie, tu n'as pas parlé à Laurie Carrier ?

L'étudiante fit non de la tête. Elle jouait avec la manche de son chandail, dont l'une des mailles s'était défaite à force de se faire tripoter.

— C'est quand même quelque chose de passer une heure avec une personne et de ne rien lui dire, tu ne penses pas ?

— C'est juste que... répliqua Caroline en se pinçant les lèvres. C'est parce que Laurie Carrier était une *bitch*. Je l'aimais pas.

Cela dit, elle planta ses yeux entourés de crayon noir dans ceux de l'enquêteur. Elle essayait d'avoir l'air brave à la suite de son aveu, mais Emmanuel remarqua une rougeur à la racine de ses cheveux. Bien que surpris par la révélation qu'elle venait de lui faire, il afficha un visage impassible.

— Laurie n'était pas gentille, répéta-t-il en hochant de la tête pour indiquer qu'il acceptait cette réponse. D'accord.

Il repensa aux parents de la victime et jugea que ce n'était guère étonnant.

— Et à ton avis, c'était l'opinion de beaucoup de gens ? reprit-il.

— Quand même. C'était une fille de riche et elle se gênait pas pour le laisser savoir. Elle se promenait le nez en l'air, comme si elle était plus *hot* que tout le monde. Et elle a déjà fait échouer une autre étudiante.

*Quelqu'un qui a un motif*, pensa Emmanuel.

— Ah oui ?

— Oui, une élève avec qui elle devait faire un travail d'équipe. Ça ne s'est pas bien passé. Une seule mauvaise note au bac, ça peut vous empêcher d'être pris au doctorat plus tard. Laurie a blâmé l'autre étudiante, lui a fait la vie dure et s'est arrangé pour lui faire couler des cours.

— C'est possible de faire ça ? s'étonna Emmanuel en fronçant les sourcils.

— Selon certaines rumeurs, Laurie couchait avec des professeurs et elle se gênait pas d'utiliser sa beauté pour obtenir des faveurs. Elle aurait utilisé ses passe-droits pour démolir l'autre étudiante.

— C'est quoi le nom de l'étudiante ? s'enquit Emmanuel en saisissant son crayon.

— C'est pas elle ! s'exclama Caroline d'un ton ferme en faisant non de la tête. C'est pas elle parce qu'elle a abandonné ses études. Elle est devenue dépressive et est entrée dans un centre.

En observant le silence, Emmanuel regarda son interlocutrice, qui avait cessé de malmener les mailles de son chandail.

— C'était une fille vraiment sympathique, qui étudiait en psychologie pour les bonnes raisons. Elle aurait jamais fait ça ! Et puis de toute façon, elle avait pas accès au laboratoire.

— Est-ce que tu connais d'autres personnes qui auraient de bonnes raisons d'en vouloir à Laurie Carrier ? enchaîna l'enquêteur après avoir déposé son crayon sur la table.

— Plein, lança Caroline avant de prendre le temps de réfléchir à la question, puis d'ajouter : mais personne qui aurait été jusqu'à la tuer.

Emmanuel allait poursuivre lorsqu'on cogna à la porte. Celle-ci s'ouvrit avant même qu'il ait eu le temps de dire quoi que ce soit. Un policier en uniforme apparut de l'autre côté.

— Je m'excuse de vous déranger.

Emmanuel se préparait à l'engueuler quand il l'entendit dire :

— On a perdu l'étudiante.

— L'étudiante ? questionna Emmanuel en jetant un coup d'œil à celle qui était assise en face de lui.

— Pas elle. Celle qui était là, la nuit du meurtre. Elle s'est sauvée de sa chambre d'hôpital.

## CHAPITRE 13

Debout sur le trottoir, il faisait la file parmi une vingtaine d'êtres humains hagards aux parures aussi défraîchies que les siennes. Le vent d'automne soufflait, le ciel s'était assombri et un orage s'annonçait. La température avait eu raison de son manteau emprunté. La fine chemise d'hôpital qu'il portait en dessous avait été trempée et le glaçait jusqu'aux os. Il resserra le col du manteau qui ne lui appartenait pas et y enfonça le cou un peu plus pour couvrir son visage. Après quoi, il baissa la tête et sautilla sur place.

Il était près de midi. Il n'aurait plus à attendre trop longtemps, se disait-il. Bientôt, il serait assis à l'intérieur, devant un repas chaud. La file commençait à se faire plus longue derrière lui.

L'immeuble devant lequel il se tenait était vieux, mais tenait bon malgré les années. Une ancienne usine avec des murs en brique et de grandes fenêtres mal isolées qui laissaient percer le froid l'hiver. Il se colla dos au mur. Son corps fatigué aurait bien fait une petite sieste sur le trottoir, mais son esprit était en ébullition.

Il n'avait pas succombé au verre d'alcool qui avait été déposé devant lui. Il avait réfléchi longuement aux personnages entrevus à la fenêtre... La femme de sa vie dans les bras de l'homme qui avait pris sa place. Des apparitions. Il était tombé amoureux fou dès l'instant où ses yeux s'étaient posés sur elle. Il ne le savait pas à l'époque, mais cette femme allait passer dans sa vie comme une étoile filante.

Jeune, il n'avait pas connu sa mère. Seules des miettes de souvenirs lui revenaient de temps en temps. Et voilà que cette femme qui lui rappelait sa mère était apparue dans sa vie. Il n'avait pas compris à l'époque, mais elle avait été là pour le ramener à la vie. Lorsque qu'elle décéda, il avait détruit le seul pont possible menant vers le bonheur.

Il avait passé plusieurs années à contempler le fond des bouteilles avant de s'en rendre compte. Et voilà que la vie lui jouait un tour. Elle était revenue. L'instant d'une seconde, elle était apparue devant ses yeux. Comme si son histoire recommençait.

— On m'a donné une seconde chance. Je ne vais pas tout boussiller.

Un plan s'était forgé dans sa tête. Il avait levé son verre, puis du liquide s'était mis à couler sur sa main et à descendre le long de son bras. Il n'avait pas bu. Dans un bruit sourd, il avait cogné son verre plein sur le bar en formica. Sa manière à lui de dire au revoir. Par la suite, il s'était levé avant de partir sans un regard en arrière.

Il n'y avait qu'un seul endroit où aller pour se procurer un gîte, un repas et des vêtements secs. Il avait fouillé dans sa mémoire pour retrouver l'adresse où il avait jadis mené des hommes dans la même situation que lui : des alcooliques sans adresse, des hommes à la santé mentale instable qui erraient dans les rues de la métropole. L'image d'une vieille bâtisse en brique transformée en refuge s'était alors installée dans son esprit.

Il entendit un dé clic et la double porte vitrée décorée de prospectus sur les dommages causés par la drogue, l'alcool et le jeu s'ouvrit sur une femme sans âge, habillée d'un T-shirt et d'un jean. Coiffée à la garçonne, un sourire las traînait sur ses lèvres. Elle salua quelques habitués au passage, mais sans enthousiasme. Elle effectuait son travail telle une automate. Ouvrir la porte, servir la soupe.

Les hommes entrèrent, puis formèrent une nouvelle file devant les tables de nourriture. Le fumet du repas avait assailli ses narines dès son arrivée dans la grande salle commune. Des hommes et des femmes au tablier blanc s'activaient derrière le comptoir. Certains levèrent la tête à l'arrivée de la foule, tandis que les autres gardaient le regard baissé. On lui mit dans les mains une petite boîte en carton, chaude au toucher. Arrivé au bout de la file, il put se servir un café dans un verre en styromousse.

Il s'installa à une table inoccupée, dans le coin le plus reculé de la grande salle, et s'assit en faisant dos au mur. Instinctivement, il avait choisi une place près de la sortie de secours. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres. *Surveiller ses arrières. Toujours se garder une porte de sortie*, répéta-t-il comme une prière apprise il y a longtemps. Les vieilles habitudes ont du mal à mourir.

Il ouvrit la petite boîte en carton et saisit la fourchette en plastique. Dès sa première bouchée, il dut se retenir de ne pas tout recrachter sur la table. La nourriture était bonne au goût, mais son corps n'en voulait pas. Il eut un haut-le-cœur. Il déposa son ustensile près de la boîte. Ses mains tremblaient. Son corps demandait de l'alcool.

Il scanna la salle du regard. Tous les clients gardaient la tête basse, les yeux sur leur repas, sans chercher à établir de contacts hu-

mains. Il n'y avait aucun son dans la salle, hormis le bruit des ustensiles qui dans la cuisine, se cognaient contre les plats en métal. L'atmosphère quasi religieuse des lieux était respectée par les bénévoles, qui discutaient entre eux à voix basse.

*La déchéance et la honte ne sont pas des choses que l'on veut partager, pensa-t-il.*

Il reporta son attention sur la petite boîte en carton, qu'il manipulait comme s'il devait désactiver une bombe. Plonger la fourchette, stabiliser la nourriture, lever le bras, ouvrir la bouche, mastiquer au moins trente fois avant d'avaler. C'était comme s'il suivait des directives dans un manuel. Il devait ingurgiter et conserver toute la nourriture qu'il allait donner à son corps, du fuel pour son véhicule. Il aurait besoin d'énergie au cours des prochains jours. Il avait un travail à faire.

## CHAPITRE 14

Lorsque Simone arriva sur le campus, le soleil avait déjà commencé sa descente derrière le mont Royal. Elle poussa les lourdes portes vitrées pour sortir de la bouche de métro et fut happée dans le dos par la forte bourrasque provenant des tunnels. Sur Édouard-Montpetit, quelques étudiants se promenaient encore en ce début de soirée. C'est l'une des raisons pour laquelle Simone aimait le campus de Côte-des-Neiges. Peu importe l'heure du jour ou de la nuit, il y avait toujours quelques piétons qui déambulaient dans les rues du quartier. D'ailleurs, l'épicerie de la Côte-Sainte-Catherine, qui se trouvait à deux coins de rue, était ouverte toute la nuit pour accommoder la faune nocturne qui étudiait jusqu'au petit matin ou qui travaillait au CHU Ste-Justine. Depuis son arrivée à l'Université de Montréal, Simone s'était toujours sentie en sécurité dans les rues de son nouveau quartier.

Parcourue d'un frisson, la jeune femme redressa le capuchon de son manteau sur sa tête en levant les yeux vers son imposante résidence étudiante. Avec ses seize étages, *La Tour des Vierges* s'élevait majestueusement devant elle. En béton, cet établissement réservé aux filles avait un petit côté *tour d'ivoire* qui renforçait le sentiment de sécurité qu'éprouvait Simone. Dans sa chambre, tout là-haut, elle se sentait inatteignable.

Mais pas ce soir. Alors qu'elle laissa son esprit glisser vers les événements de la nuit passée, une noirceur l'envahit et la fit frissonner encore plus. Elle hâta le pas, si bien qu'une fois arrivée aux portes de la résidence, elle se déplaçait à la course. Lorsque l'ascenseur annonça son étage, elle jeta un rapide coup d'œil dans le salon commun. Quelques étudiantes s'y étaient regroupées pour papoter. Simone aurait pensé, vu les circonstances, avoir envie d'être entourée pour étudier, mais son instinct la poussa plutôt à s'isoler, comme elle le faisait généralement. Elle fit un détour pour aller zieuter la salle d'étude, malheureusement occupée par trois filles assises devant un écran d'ordinateur portable. Simone pouvait voir le reflet des ondes cathodiques sur leur visage. Elles avaient un air absent tant elles étaient absorbées par ce qui se passait à l'écran. Des zombies, pensa la jeune femme.

Cette dernière tourna le coin et inséra sa clé dans la porte de sa petite chambre. À l'intérieur, elle ramassa une serviette, sa trousse de toilette et des vêtements propres, puis se rendit dans la salle de bain

commune. Après une douche rapide, elle posa un sac à dos sur son lit et y fourra tous les livres de psychologie qui trônaient sur son bureau, en prenant soin de les insérer en ordre d'importance : de *lectures urgentes à travaux à remettre d'ici quelques semaines*. Simone s'obligeait à avoir au moins deux semaines d'avance sur ses cours.

Après avoir enfilé son manteau en vitesse, elle barra la porte derrière elle. Lorsqu'elle passa devant la salle d'étude pour y jeter un dernier coup d'œil, les zombies étaient toujours à leur poste, en train de se faire siphonner le cerveau par la télé.

De retour sur Édouard-Montpetit, Simone emprunta à nouveau une cadence rapide. Comme à son habitude, elle bifurqua sur Willowsdale, une rue résidentielle parallèle à l'artère principale. Elle préférait ce chemin pour ses majestueuses résidences en pierres solides et ses arbres matures. Ce soir-là, ces derniers lui semblaient plutôt repliés sur eux-mêmes. Même qu'ils jetaient des ombres monstrueuses dans la rue. L'étudiante remarqua plein de petits coins sombres où quelqu'un aurait facilement pu se cacher pour lui faire peur. Ou l'attaquer. Elle jeta quelques coups d'œil derrière elle pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie.

Lorsqu'elle déboucha enfin au bout de la rue, sous le lampadaire de l'avenue Louis-Colin, elle se mit à courir, pour ne s'arrêter qu'une fois à l'intérieur de l'édifice de HEC de Montréal. À l'abri derrière la porte vitrée, elle jeta un dernier coup d'œil à la rue avant de pénétrer dans le bâtiment.

L'école de gestion avait les fauteuils les plus confortables, les salles les mieux équipées en technologie et la meilleure nourriture. Le pavillon où Simone assistait à la majorité de ses cours ne réussissait malheureusement pas à rivaliser avec autant de confort. Elle avait fait le tour des bibliothèques et des salles d'étude de l'université et, mis à part la bibliothèque de livres rares et de collections spéciales, l'immeuble de HEC, à deux pas de la *Tour des Vierges*, représentait son endroit préféré sur le campus.

Elle prit l'escalier mécanique et fut soulagée de voir de la lumière dans la cafétéria du deuxième étage. Dès qu'elle y fut, elle se rendit directement aux thermos de café. Une jeune étudiante d'à peu près son âge, les yeux fatigués et les épaules tombantes, apparut derrière la caisse enregistreuse pour lui faire payer son breuvage.

Simone passa ensuite *au salon*, où des fauteuils en cuir brun avaient été regroupés quatre par quatre autour de tables basses. Des

couche-tard y étaient installés et faisaient claquer les touches de leur portable. Simone choisit l'un des espaces libres et déposa tout le contenu de son sac à dos sur la table. Avec le plus gros livre de la pile, elle se cala dans un fauteuil qui dans un bruissement, engloutit son corps frêle. Elle replia les jambes sur le sofa et les bloqua sur l'un des accoudoirs évasés.

Elle ne réussit pourtant pas à se concentrer sur sa lecture. Elle étira le cou pour voir tout au fond du couloir menant aux murs vitrés à l'avant du bâtiment, puis tenta de se rassurer en développant l'hypothèse que si quelqu'un voulait l'attaquer de cet endroit, il devrait d'abord passer devant les portes des salles de bain où il y avait de la lumière. Donc si elle était attentive, elle verrait son assaillant avant que celui-ci ne l'atteigne. De l'autre côté, l'escalier roulant constituait le seul moyen d'accéder à la mezzanine.

Elle ne serait pas prise au piège. Elle pouvait étudier, mais devait quand même rester sur ses gardes.

Elle avait appris dès son plus jeune âge à guetter la venue des policiers et des travailleuses sociales. Elle ne s'était jamais fait surprendre. Du moins, jusqu'à la nuit dernière, lorsqu'elle avait levé les yeux vers le téléviseur de la chambre de Laurie Carrier. Elle n'était pas préparée à ce qu'elle avait vu. Elle avait eu un moment de faiblesse durant lequel elle n'avait pas su faire preuve de vigilance. Elle se croyait en sécurité à l'université et dans le laboratoire de recherches. Or, elle avait failli y passer, elle le savait. Plus jamais elle ne se ferait surprendre. Après un dernier coup d'œil dans la salle, elle baissa les yeux sur son livre de psychologie.

\*\*\*

«L'effort pour rendre l'autre fou.»

Simone se concentra sur cette phrase connue, en la répétant à voix haute.

«L'effort pour rendre l'autre fou.»

Quelque chose dans sa lecture avait provoqué une suite d'idées qui l'avait menée au livre d'Harold Searles. Simone avait dévoré le bouquin du psychiatre et psychanalyste américain, qui y expliquait sa démarche de psychothérapie auprès de sujets atteints de schizophrénie.

«L'effort pour rendre l'autre fou.»

L'étudiante se pencha sur la table pour prendre une gorgée de caféine, et fit la grimace en avalant le liquide devenu froid. Elle était seule, les autres étudiants avaient libéré les lieux depuis déjà un bon moment. Normalement, à cette heure avancée de la nuit, sous l'effet de la fatigue, elle aussi aurait regagné sa chambre. Mais ce soir-là, c'était différent. La dernière fois qu'elle s'était assoupie, elle avait gaffé. Et son cerveau était en ébullition. Elle était tombée sur une information importante, mais ignorait encore laquelle.

«L'effort pour rendre l'autre fou.»

Pourquoi avait-elle cette phrase dans la tête? La dernière fois qu'elle y avait fait allusion, c'était avec Laurie, le soir de sa mort. D'autres phrases prononcées lors de cette nuit fatidique rebondirent à son esprit.

«Dans le fond, je suis contente, ça me permet d'éliminer la compétition».

C'est ce que Laurie avait dit avant de se coucher. Du coup, un souvenir refit surface. Des sensations pour commencer, puis des images. Simone se trouvait au pavillon Marie-Victorin, un bâtiment qu'elle connaissait par cœur. C'était au troisième étage de l'aile D, dans l'une des toilettes rarement utilisées, parce que cachées dans un coin où personne n'allait jamais. À l'occasion, la jeune femme aimait s'y enfermer pour lire ou pour fuir la faune humaine qui affluait dans la cafétéria.

Lorsque les filles étaient entrées, elle avait reconnu la voix prétentive de Laurie, qui avait l'habitude de parler plus fort que les autres pour centrer l'attention sur elle. Dans sa cabine, Simone retenait son souffle en se remémorant les attaques publiques infligées par Laurie et sa meute à ceux qui avaient osé se placer en travers de leur route. Les deux filles n'avaient pas sa remarqué présence, puisque Simone était cachée dans la toilette du fond. Cette dernière se souvenait trop bien de ce que Laurie avait dit ce jour-là.

— Elle m'empêche d'avancer, la conne! Si elle pense que je vais rester là à ne rien faire. Elle fait tout ça parce qu'elle est jalouse de moi. Mais elle sait pas à qui elle a affaire!

Un coup de poing avait été frappé contre la cloison des toilettes. Le bruit métallique inattendu avait résonné dans toute la salle, non sans faire sursauter Simone. L'autre étudiante avait rigolé. Après quoi, Laurie s'était fièrement vantée d'avoir volé le petit copain de celle à qui elle en voulait.

— Il est vraiment mignon. Et sincèrement, je ne sais pas ce qu'il pouvait bien lui trouver, à cette folle.

— C'est vrai qu'il est beau, de répondre la copine.

Lorsque Simone avait osé regarder par la fente de la porte, elle pouvait voir les deux filles se replacer les cheveux devant le grand miroir et examiner leur maquillage.

— Il est correct, avait continué Laurie. C'est juste pour le fun. En attendant mieux, disons. Et ça la fait carrément chier. Elle a juste ce qu'elle mérite. Ça lui apprendra à me mettre des bâtons dans les roues.

Puis les deux filles s'étaient esclaffées avant de sortir. Laurie avait saboté la relation d'une fille, parce que celle-ci se trouvait dans son chemin. Simone avait alors cru que la fille de riche parlait de cette étudiante qu'elle avait intimidée jusqu'à la pousser à la dépression. Mais s'il était question de quelqu'un d'autre ? D'une autre rivale ?

« L'Effort pour rendre l'autre fou » d'Harold Searles. « Y'en a qui sont faciles à rendre fous. On n'a pas besoin d'un livre pour ça. »

Laurie avait dit ça, aussi, la nuit de sa mort. Un détail titillait Simone, mais elle ne parvenait pas à saisir lequel. Elle avait entendu un tas de rumeurs qu'elle n'avait écoutées que d'une oreille distraite parce qu'elle préférait se concentrer sur ses études. Déterminée, elle saisit son sac à dos et quitta le havre de HEC. Elle avait des questions à propos de Laurie, et elle savait où aller chercher les réponses.

## CHAPITRE 15

Emmanuel se débarrassa de ses vêtements à la hâte et les jeta sur son lit défait. Il se doucha rapidement, se prépara un café et s'assit à la table de cuisine, en éparpillant ses notes devant lui. Il lui restait une heure avant de se rendre au poste de police où il devait rejoindre Mirza.

Il se remémora son bref passage à la clinique du sommeil, le soir d'avant. Il avait tenté d'obtenir des informations sur le patient qui s'était évadé presque au même moment où était survenu le décès de Laurie Carrier. La réceptionniste avait fui son regard, absorbée par son écran d'ordinateur. Au lieu d'images de familles heureuses avec deux enfants et un chien, la salle d'attente où il avait patienté était décorée de tableaux glauques qui laissaient une impression de malaise. L'œil était automatiquement attiré vers la grande toile noire au milieu de laquelle était dessiné le petit chaperon rouge, seule couleur qu'on pouvait contempler sur le tableau. À force d'observer celui-ci, on pouvait discerner les contours d'un grand loup à la gueule ouverte derrière le petit personnage, qui semblait vouloir sortir du cadre. Le clinicien à la blouse blanche qui l'avait réchappé du tableau cauchemardesque n'avait pas été loquace.

*Je ne sais pas* était la réponse qu'il pouvait donner aux questions qui lui étaient posées. *Il faut parler au chef*, se plaisait-il également à répéter comme un automate. Et bien sûr, le chef n'était pas disponible.

On avait suggéré à l'inspecteur de prendre rendez-vous, ce qu'il avait fait. Après avoir feuilleté son grand cahier, la réceptionniste repéra une plage horaire libre, mais uniquement trois semaines plus tard. Emmanuel avait failli commettre un meurtre. En temps normal, il aurait gardé son calme, mais depuis les derniers jours, il éprouvait de plus en plus de mal à se contenir.

L'inspecteur avala une gorgée de café et consulta son téléphone cellulaire. Il avait un message. Seul son paternel lui laissait encore des messages sur sa boîte vocale.

Lorsqu'il activa la lecture, il reconnut la voix grave, lente et stoïque du *sergent-adjutant*. Jusqu'à la fin de sa carrière au sein de la police militaire, son paternel n'avait jamais voulu monter en grade. Il préférait travailler sur le terrain plutôt que de s'enfermer dans un bureau.

Un simple rendez-vous pour un café prenait des airs de convocation à un interrogatoire. Emmanuel conserva le message, dans l'intention d'y donner suite plus tard. Il lui arrivait de discuter de ses enquêtes avec son père, qui lui avait appris à tout remettre en question. Tout, sauf son autorité à lui. C'est pourquoi Emmanuel avait posé peu de questions lorsqu'à l'âge de six ans, il vit sa mère disparaître subitement de leur vie. Son père ne lui avait jamais rien dit à ce propos. Il avait continué sa vie comme si de rien n'était, passant ses journées, ses soirées et ses nuits à bosser à la base militaire. Entre deux verres de vin, une tante encore présente dans leur vie à ce moment-là avait expliqué à Emmanuel que sa mère était malade et qu'elle avait dû partir. Et puis, le sujet avait été clos. L'enfant n'avait plus jamais revu celle qui l'avait mis au monde.

À l'occasion, un souvenir d'elle lui remontait à l'esprit, à des moments où il ne s'y attendait pas. C'était surtout des sensations... Ses cheveux soyeux qui lui chatouillaient les joues lorsqu'elle se penchait pour l'embrasser. La berceuse qu'elle lui chantait pour l'aider à s'endormir. La chaleur de son corps lorsque blotti dans ses bras, elle le berçait pendant des heures. Ses éclats de rire qui remplissaient la maison. Enfant, il ne pouvait détacher les yeux de son sourire tant il la trouvait belle. Dans le début de sa vie, elle avait représenté gaieté et douceur. Et puis un jour, elle avait tout simplement disparu, apportant avec elle toute la lumière.

Emmanuel n'avait jamais questionné son paternel. Il avait vécu sa peine tout seul, et avait fini par enfouir ses souvenirs. Pour éviter de souffrir, il s'était composé une vie où il n'avait jamais eu de maman, même si une fois de temps en temps, elle refaisait surface. C'était son énigme à lui, celle qu'il n'avait jamais résolue.

Le sourire de sa mère céda tranquillement la place au visage de la coordonnatrice. Il se revit près d'elle dans le laboratoire de recherche. Les électrodes. Le dormeur qui se couche dans la petite chambre. Les lignes qui sursautent sur l'écran. Son esprit se mit à fouiller, à la recherche de la sortie par où le meurtrier avait bien pu s'enfuir.

\*\*\*

Il était déjà huit heures du matin lorsque l'enquêtrice Mirza réussit à garer son véhicule sur Édouard-Montpetit. À cette heure matinale, presque tous les espaces de stationnement étaient occupés par

les voitures des étudiants qui assistaient à leur premier cours de la journée. Emmanuel termina la bouchée du petit déjeuner que Mirza avait dégoté sur Côte-des-Neiges, dans un petit restaurant indien qui à première vue, semblait fermé. Après s'être absentée quelques instants, sa coéquipière était réapparue avec des plats en styromousse et des gobelets de café. Les boules frites et les pâtisseries salées qu'elle avait achetées sentaient le paradis et goûtaient le ciel. Exactement ce dont Emmanuel avait de besoin, après quelques heures de sommeil.

Il fit descendre la dernière bouchée avec une gorgée de café, essuya le gras de la nourriture sur ses doigts avec une serviette en papier qu'il chiffonna et lança dans la boîte en styromousse, puis sortit de la voiture. Se présentant devant la tour, sa collègue et lui furent accueillis par une dame d'un certain âge à la démarche élégante, au sourire strict, mais avenant, et à la poignée de main ferme. Psychologue de métier, elle était également professeure au Département de psychologie de l'université et avait collaboré avec la police par le passé.

— Je représente aujourd'hui l'université et je suis à votre disposition pour répondre à toutes vos questions. Nous sommes très attristés d'avoir perdu l'une de nos brillantes élèves d'une façon aussi tragique.

Après son discours de bienvenue, elle mena les inspecteurs vers un ascenseur. Elle appuya sur le bouton au mur et ajouta :

— Je serai présente lors de vos rencontres avec nos étudiants, pour leur apporter un soutien émotionnel. C'est la première fois que nous vivons une tragédie de ce genre, à l'université, et je tiens à ce que la situation soit gérée de façon respectueuse.

Emmanuel nota cette dernière précision. Sous ses airs de maîtresse d'école stricte, la psychologue affichait des yeux intelligents et un sourire qui rend à l'aise. L'enquêteur se demandait si elle n'allait pas lui mettre des bâtons dans les roues. Quand la porte de l'ascenseur s'ouvrit, la femme appuya sur le bouton du cinquième étage.

— Je me suis renseignée sur Simone Colombe, suite à l'appel où on m'a prévenue de votre visite de ce matin. J'ai l'habitude de bien connaître les élèves de mon département, surtout ceux de deuxième et de troisième année, dit-elle en se retournant vers les policiers. Le nom de cette étudiante ne m'était pas inconnu, pour l'avoir lu à quelques reprises. Mais je n'étais pas en mesure de lui accoler un visage. Et en fouillant dans les archives scolaires, j'ai eu toute une surprise.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit sur un son de cloche, et la psychologue devança ses visiteurs dans le couloir. Après avoir longé une série de portes fermées, elle stoppa devant l'une d'elles et cogna. Après quelques instants sans réponse, elle tira une clé de sa poche et l'inséra dans la serrure. Elle ouvrit doucement et alluma l'interrupteur. La chambre de Simone Colombe était vide.

— Et si vous nous parliez de cette surprise ? lança Emmanuel.

Toujours dans le cadre de porte, la dame afficha un sourire contrit. Après avoir refermé la porte, elle les guida plus loin vers une pièce remplie de divans et de chaises usés. À l'entrée, une plaque au mur indiquait : *La salle d'études*. À cette heure, les lieux étaient vides. La psychologue s'installa gracieusement dans un fauteuil, tandis que les policiers prirent place en face d'elle. Avec la vague impression d'entrer dans une session de thérapie de couple, Emmanuel se racla la gorge et prit aussitôt la parole.

— C'est important pour nous de parler à Simone Colombe, signifia-t-il. Elle est la seule personne susceptible d'avoir des informations sur le meurtrier.

— Comme je vous le disais plus tôt, répliqua la psychologue, je reconnaissais le nom pour l'avoir lu à quelques reprises dans des rapports de l'université, mais sans plus. Je n'aurais pas pu l'identifier dans un groupe.

Emmanuel sortit son calepin et un crayon de sa veste, tandis que Mirza, immobile à côté de lui, enregistrerait les informations.

— En faisant quelques recherches, reprit tristement la femme, je me suis mise à voir son nom un peu plus fréquemment dans les nombreux rapports de percentile que l'université nous fournit tout au long de l'année pour évaluer les élèves. Je tiens à vous rassurer, ceci est parfaitement légal. Ces listes permettent aux départements d'études supérieures de sélectionner les meilleurs candidats. Au niveau du baccalauréat, nous acceptons près de quatre cents élèves. Les places au doctorat sont cependant limitées. Beaucoup d'étudiants non sélectionnés doivent se rediriger vers d'autres domaines. Cette situation peut être perçue comme un échec chez certains.

— Selon votre expérience, est-ce que ceci peut créer de la discorde entre les étudiants ? interrogea Mirza.

— Dans le passé, ce mode de sélection a créé beaucoup de compétition au sein du corps étudiant, ce qui fait que nous avons été témoins de sabotage entre candidats. Mais ce sont vraiment des cas isolés. Nous avons pris les élèves concernés en charge et avons fait un suivi serré avec eux.

La psychologue secoua la tête et poursuivit en disant :

— Mais de là à passer au meurtre... L'idée me semble inconcevable.

— Et Simone Colombe... Est-ce que c'est le genre d'élève, selon vous, qui serait poussée à se venger ? demanda Emmanuel.

— Sur le plan académique, elle n'aurait aucune raison de s'en prendre à ses collègues. Après examen de tous nos tests de gradation, cette étudiante trône au sommet de la liste.

Il y avait de la surprise dans la voix de la psychologue, qu'Emmanuel saisit au bond.

— Cela semble vous surprendre...

— Effectivement, c'est une très grande surprise ! Si cette demoiselle est première de classe et que son nom figure tout en haut de la liste des quatre cents élèves au baccalauréat de psychologie, la première question qui me vient à l'esprit est : comment se fait-il que je ne la connaisse pas ? Comment se fait-il que je ne sache pas à quoi elle ressemble ?

Devant le regard interrogateur des enquêteurs, la professeure expliqua :

— Dans les dernières années, jamais au grand jamais il nous est arrivé de ne pas connaître les trois meilleurs élèves. Et quand je dis *nous*, je veux dire la direction et les professeurs impliqués dans le Département de psychologie de l'université. Les trois premiers candidats sont généralement des étudiants familiers du corps professoral, parce qu'ils posent des questions et sont impliqués dans les laboratoires de recherche ou comme assistants de cours. Ces personnes sont vite repêchées par les enseignants avides d'étudiants doués pour diminuer leur charge de travail et faire resplendir leur secteur de recherche. Quand je vous dis que le corps professoral se tient au courant du placement des élèves dès la première année d'étude au baccalauréat, vous pouvez me croire.

— Et ce n'est pas le cas avec Simone Colombe ? enchaîna Emmanuel.

— C'est comme si personne ne l'avait vu passer. Elle a les meilleures notes de sa cohorte, elle est impliquée dans plusieurs laboratoires de recherche et elle aide l'assistante d'un assistant dans l'un de ses cours. Malgré tout, personne ne lui a porté attention. Personne n'a saisi qu'elle était douée. Jusqu'ici, Simone Colombe a fait figure de fantôme.

\*\*\*

Installés dans une minuscule cafétéria dont les grandes vitres donnaient sur le centre de sport de l'université, les deux enquêteurs étaient assis en face de trois étudiantes sélectionnées par la psychologue pour être interrogées. Assise en retrait dans un coin, la dame assistait aux entrevues comme témoin silencieux.

Sans surprise, les jeunes femmes possédaient peu d'informations sur Simone. Comme l'avait mentionné la psychologue, la jeune femme semblait être un fantôme. Certes, on la croisait à l'occasion dans la *Tour des vierges* puisqu'elle y résidait durant ses études. Aussi, elle était tranquille et secrète, pour ne pas dire distante, et ne se mêlait pas aux autres étudiantes de l'étage. Les trois filles se mirent d'accord pour dire qu'elle était studieuse.

Leurs langues se délièrent toutefois lorsque les enquêteurs posèrent des questions sur la victime, Laurie Carrier. Emmanuel se remémora ses pratiques de tir au fusil dans le corps cadet. Alignés chacun sur leur espace dessiné au sol, les tireurs faisaient pétarader leur carabine dans le gymnase de pratique. Les coquilles aux oreilles étouffaient à peine le boucan d'enfer que produisaient les élèves moins expérimentés. C'était cacophonique. Un peu comme la cadence du discours des étudiantes assises en face de lui. Il avait l'impression de se faire mitrailler par leurs voix aiguës et excitées.

— Moi, Laurie, depuis qu'elle a fait ce qu'elle a fait à l'autre fille, je l'évitais comme la peste.

— Oui, moi aussi.

— Elle était vraiment pas agréable.

— Toute seule, elle était pas si mal. Mais on pouvait jamais savoir si elle était de bonne humeur.

— Ou si elle allait vous envoyer promener.

— Si elle décidait qu'elle vous aimait pas, vous étiez mieux de pas être dans ses jambes.

— C'est dommage, parce que quand elle décidait d'être gentille, elle pouvait être vraiment sympa.

— Pas avec moi, en tout cas...

— Que voulez-vous dire par : *ce qu'elle a fait à l'autre fille*? interrompit l'enquêtrice Mirza.

Devenues soudainement muettes, les filles se concertèrent du regard, comme s'il s'agissait d'une information confidentielle. Mais maintenant que Laurie était décédée, il était moins risqué, pour elles, d'être victimes d'intimidation. L'une d'elles se lança donc.

— Laurie ne se gênait pas pour tasser les gens qui se trouvaient sur son chemin.

— On a entendu pas mal d'histoires à son sujet. Des trucs du genre : intimider une autre étudiante...

— Ridiculiser une ennemie devant les autres.

— Tout faire pour l'isoler. Partir des rumeurs à son sujet.

— Prétendre qu'elle était idiote. Prévenir les autres de ne pas travailler en équipe avec elle, car sinon, on pouvait être sûre d'avoir de mauvaises notes.

— Et vous n'en avez jamais parlé? s'étonna Emmanuel, pendant que Mirza lui jeta un regard en biais pour lui signifier de se taire.

— Non, répondirent les trois jeunes femmes en baissant les yeux et en affaissant les épaules.

— Si je comprends bien, Laurie se livrait à l'intimidation? enchaîna Mirza de sa voix posée et calme.

À cette question, toutes acquiescèrent à l'unisson.

— *L'autre fille* dont vous parlez, est-ce l'étudiante qui a arrêté ses études parce qu'elle souffrait d'une dépression? interrogea encore Mirza.

Emmanuel avait transmis à sa consœur les informations que lui avait confiées Caroline, la stagiaire du laboratoire de recherche.

— Oui, confirmèrent les trois universitaires.

— Et selon vous, Laurie était responsable de cette dépression ?

— C'est pas mal ce que tout le monde raconte, en tout cas.

— Laurie se serait arrangée pour qu'elle rate des cours.

— C'était une fille hyper tranquille, le genre qu'on remarque pas.

— C'est vrai qu'elle était timide. Trop timide pour se défendre.

— Elle disait jamais un mot quand Laurie l'embêtait.

— C'est possible pour une étudiante d'avoir le pouvoir de faire échouer quelqu'un ? questionna Mirza d'une voix égale.

— Il y a des rumeurs comme quoi Laurie couchait avec des professeurs.

— Il y en a un avec qui c'était évident, en tout cas.

— *Des professeurs ?* ne put s'empêcher de répéter Emmanuel, ce qui valut un autre regard en biais de sa coéquipière.

— C'est des rumeurs. Mais en même temps, ce serait pas étonnant. L'avez-vous vue ? Elle était vraiment belle.

— Elle avait toujours des beaux vêtements.

— Pis ses cheveux ! J'adorais ses cheveux.

— Je l'ai déjà vu parler avec le professeur...

L'étudiante se tut et jeta un bref regard à la psychologue avant de poursuivre.

— Je l'ai déjà vue parler avec un professeur, et elle était vraiment, mais vraiment charmeuse.

— Elle pouvait être sympathique quand elle le voulait.

— Avec les gens qu'elle jugeait importants.

— Ceux qui pouvaient lui apporter quelque chose, genre.

— Ce serait pas étonnant qu'elle ait couché avec des professeurs pour monter les échelons. C'était en plein son genre.

— Mais pour de vrai, l'autre étudiante a abandonné ses études.

— Elle est dans un centre. Je connais quelqu'un qui la connaît personnellement.

Emmanuel tourna le regard vers la psychologue, qui fit un léger signe de la tête pour confirmer les propos des étudiantes.

— Laurie Carrier était vraiment compétitive et elle a tout fait pour tasser les gens qui lui nuisaient. Alors la plupart d'entre nous, on s'organisait pour pas se trouver sur son chemin.

L'enquêteur Mirza se pencha en avant, comme pour créer un climat de confiance avec les jeunes femmes.

— C'est vraiment important, leur signifia-t-elle doucement. Est-ce que vous savez si quelqu'un voulait faire du mal à Laurie? Même si c'est des ragots, même si c'est sans fondement, c'est une information qui pourrait être importante.

Après s'être concertées du regard, les étudiantes firent non de la tête. Après quoi, tout le monde entendit la psychologue se racler la gorge avant de demander aux policiers :

— Si vous le permettez, j'aurais une question à poser à mes étudiantes.

Emmanuel lui fit signe d'aller de l'avant.

— Mesdemoiselles, merci pour votre aide. Ce qu'on vous demande n'est pas facile, et je vous félicite pour votre courage. La question qui me brûle les lèvres depuis le début de cette rencontre est la suivante...

Elle marqua une légère pause durant laquelle elle expira longuement, en laissant retomber ses épaules.

— Est-ce que Laurie Carrier avait des amis ?

Les filles demeurèrent silencieuses pendant un très long moment. Après une nouvelle concertation, elles levèrent tout simplement les épaules pour signifier leur ignorance.

\*\*\*

Plus tard, dans le bureau de la psychologue, les deux policiers avaient tous deux évité de s'asseoir sur le divan vert en face de la table en chêne où l'occupante des lieux consultait un dossier. Sa lecture terminée, elle ferma la fiche et la fit glisser vers ses visiteurs.

— Voici les informations au sujet de mademoiselle Solange Montpetit, la jeune femme qui a interrompu ses études pour aller en centre de thérapie.

L'enquêteur Mirza saisit le dossier, l'ouvrit et le parcourut des yeux.

— C'est donc vrai, ce que les filles disaient ? interrogea Emmanuel.

— Voici ce que nous savons, lança la psychologue. Les notes de Solange se sont mises à descendre vers le milieu de la session. Ceci n'est pas anormal. Les sessions d'hiver sont toujours un peu plus difficiles en raison du manque de lumière, du froid, des tempêtes de neige et tout le tralala.

Elle prit une gorgée à même la tasse qui se trouvait devant elle et poursuivit en disant :

— Contrairement à ses camarades de classe, la situation de mademoiselle Montpetit ne s'est pas améliorée avec l'arrivée du printemps. Un de mes collègues l'a d'ailleurs rencontrée pour en discuter. Dans le dossier, vous trouverez le rapport qu'il a rédigé à la suite de cet entretien. Selon lui, Solange Montpetit souffrait d'épuisement. Durant la période des examens, nous avons reçu un appel de ses parents.

La psychologue se cala dans son fauteuil en lâchant un long soupir, puis ajouta :

— Après toutes ces années à œuvrer en psychologie, on pense qu'avec l'expérience acquise, on en vient à connaître l'être humain. La réalité, c'est que nous ne connaissons rien. Solange Montpetit n'a pas terminé ses études. Elle s'est retrouvée dans un centre pour personnes en crise. Nous ne savions pas qu'elle était victime d'intimidation. Elle n'en a jamais parlé.

— L'intimidation est une bête surnoise qui est difficile à contrôler, laissa entendre Mirza.

— L'homme est un loup pour l'homme, comme disait Hobbes, renchérit Emmanuel.

La psychologue afficha un sourire triste, mais ne répondit pas.

— Est-ce possible de nous fournir les coordonnées de mademoiselle Montpetit, demanda Emmanuel.

— Vous ne pensez quand même pas...

— Il faut fouiller chaque avenue.

La psychologue posa les coudes sur son bureau et répliqua :

— La direction de l'établissement où réside mademoiselle Montpetit ne lui permet pas de sortir sans autorisation. Vous pouvez vérifier par vous-même. Les coordonnées de l'endroit se trouvent dans le rapport.

— Qu'en est-il des rumeurs en lien avec les professeurs, cherchez à savoir l'enquêtrice Mirza. Étiez-vous au courant ?

Cette fois, le regard de la psychologue s'assombrit.

— Non. Mais ce ne sont pas des accusations que je prends à la légère. Si ce que prétendent mes étudiantes est vrai, je serai en mesure d'informer ou de confirmer si Laurie a réussi à altérer les notes de Solange Montpetit. J'arriverai également à identifier le professeur impliqué.

*Et à tomber sur la personne qui avait une bonne raison de se débarrasser de Laurie Carrier*, pensa Emmanuel. Sa coéquipière dut avoir la même pensée que lui, car elle posa la question qu'il avait sur le bout des lèvres.

— Est-ce possible de faire les vérifications maintenant ?

— Je préfère m'en occuper moi-même, fit savoir la psychologue en levant les mains. Personne ne va remarquer ma présence au bureau d'administration de l'université. Si les rumeurs s'avèrent fondées, je vous transmettrai le nom du professeur fautif sur-le-champ.

Après une pause, elle ajouta :

— Sauf si je ne me trompe, l'élément de surprise est un facteur important avant un interrogatoire, pas vrai ?

Les deux enquêteurs acquiescèrent. *Soit cette femme est vraiment accommodante*, se dit Emmanuel, *soit elle cache quelque chose. Ou quelqu'un.*

— Et n'avez-vous pas besoin d'un mandat pour fouiller dans les documents confidentiels de l'université ? questionna la psychologue.

— Seulement si l'institution refuse de coopérer, s'empressa de répondre Mirza.

*Elle ne veut pas qu'on fouille dans ses affaires*, déduisit Emmanuel.

— Devons-nous comprendre que nous aurons besoin d'un mandat pour consulter le dossier de Solange Montpetit ? s'enquit Mirza.

— Ce ne sera pas nécessaire, la rassura la psychologue avec son sourire professionnel. Si faute il y a, les informations adéquates vous seront acheminées. Je m'y engage personnellement.

*C'est ce qu'on verra*, songea Emmanuel.

Sur ce, les enquêteurs se levèrent. Ils allaient quitter le bureau lorsque la psychologue lança, tel un aveu :

— Je ne crois pas que Solange Montpetit a tué Laurie Carrier. Je ne crois pas que la petite soit capable d'une telle chose. Vous le constaterez par vous-même.

## CHAPITRE 16

Le cours de neuropsychologie du professeur Cormier avait lieu le mercredi matin. Dans la classe, la majorité des étudiants somnolaient ou tentaient de rester éveillés à coups de gobelet provenant du café étudiant. Assise au fond de la classe, Simone se souvenait qu'elle avait tout de suite été captivée par la neuropsychologie, l'étude du cerveau humain.

Ce matin-là, le professeur Cormier expliquait en détail les étapes qu'il avait dû suivre dans le cadre d'une étude à laquelle il avait participé lors de son postdoctorat à l'Université de Harvard. Le professeur semblait se complaire à rappeler à tous qu'il avait étudié dans la prestigieuse université américaine.

Cet homme était un génie dans son domaine. À peine âgé d'une trentaine d'années, il avait déjà un département complet à sa charge, jonglait avec une variété d'études scientifiques, sans compter les cours magistraux qu'il donnait à l'université. Simone avait été charmée dès le début par ses propos, toujours sensés et intelligents. Il était passionné par son domaine et transmettait son savoir avec brio.

L'étudiante avait cependant vite désenchanté en voyant l'attroupement de jeunes femmes qui se bouscuaient pour parler au professeur à la fin des cours. Elle-même aurait aimé discuter avec lui au sujet de ses expériences postdoctorales sur le terrain, mais avait été déçue de constater que l'homme était plutôt avide d'attention féminine. Le charme rompu, elle avait décelé chez lui une attitude un peu hautaine et sélective envers les étudiantes à qui il accordait son attention. À son grand désarroi, la jeune femme s'était effacée, malgré sa soif d'en apprendre plus sur le cerveau humain.

Ce jour-là, donc, en regardant le professeur Cormier donner son cours, elle était à nouveau émerveillée par la neuropsychologie. Or, ce n'était pas pour la matière qu'elle s'était rendue en classe, mais bien pour Laurie Carrier. Elle se souvenait très clairement que depuis le début, cette fille faisait partie du groupe qui se réunissait autour du professeur après les cours. Aussi, avait-elle pu remarquer que Cormier n'était pas indifférent à la beauté de l'étudiante. Il y avait même des rumeurs...

Simone repéra la personne qu'elle cherchait dans la première rangée de l'auditorium. Steve Caron était le seul chargé de cours du

professeur Cormier de sexe masculin. Loin d'être aussi attirant que son patron, Steve se rattrapait exceptionnellement en intelligence, en plus d'être un excellent pédagogue. Le jeune homme rondouillet aux vêtements fripés était toujours installé à la bibliothèque de son département, du moins chaque fois que Simone y allait pour étudier.

Pour parfaire ses connaissances en neuropsychologie, c'est vers Steve Caron que Simone s'était tournée. Elle ne s'était jamais déplacée pour assister aux rencontres d'étude organisées par le chargé de cours, mais lui avait envoyé de nombreuses questions par courriel. Chaque fois, l'homme lui avait répondu avec humour, en plus de surpasser ses attentes en la dirigeant vers différentes études du cerveau humain qui ne figuraient pas dans le cursus scolaire. Si Simone connaissait Steve Caron de vue, Steve Caron, lui, n'avait jamais rencontré Simone.

Ce matin-là, Steve annotait une série de feuilles éparpillées devant lui en levant de temps en temps la tête vers le professeur Cormier. Lorsque le cours se termina et que la horde d'étudiantes envahit l'estrade, Simone rattrapa le chargé de cours alors même qu'il passait la porte de la classe.

— M. Caron ! Avez-vous un moment ? J'aurais quelques questions à vous poser.

Lorsqu'il se tourna vers Simone, les yeux de Steve étaient aussi ronds que des pièces de vingt-cinq sous. Il regarda autour de lui dans le corridor où des étudiants se dirigeaient paresseusement vers leur prochain cours, pour s'assurer que c'était bien à lui qu'on s'adressait.

— Oui ?

— Bonjour ! J'aurais quelques questions à vous poser, répéta Simone.

— Si c'est pour le cours de neuropsychologie, le professeur Cormier est actuellement en train de répondre aux questions.

— Oui, je sais, répliqua Simone, mais il y a un attroupement autour de lui. J'ai beaucoup de questions et comme vous êtes le chargé de cours...

Le visage du jeune homme s'éclaira, et un sourire prit naissance sur ses lèvres. Il se remit à marcher en faisant signe à Simone de le suivre.

— Tu peux m'appeler Steve, dit-il d'un ton beaucoup plus enjoué que précédemment. Il n'y a pas de problème ! J'allais justement me chercher un café. Tu te joins à moi ?

Une fois attablés au café étudiant, Simone se tordait les mains devant elle. Lorsque le chargé de cours remarqua ses manies, elle les cacha sous la table.

— Quelque chose te tracasse ? demanda Steve en prenant une gorgée de café.

— Je suis désolée de vous déranger, répliqua Simone en se penchant vers lui, mais ce n'est pas de neuropsychologie que je désire vous parler.

— Ah non ? répondit l'assistant en fronçant les sourcils.

L'étudiante cessa de se frotter les mains sous la table et, après avoir regardé autour pour s'assurer que personne ne les écoutait, elle se lança...

— Non. J'aimerais avoir des informations sur le professeur Cormier.

Les deux épaules du jeune homme tombèrent et son visage se ferma.

— Laisse-moi deviner. Tu veux savoir si le professeur Cormier est célibataire. Sont toutes pareilles ! grommela-t-il derrière sa tasse de café.

— Exactement, s'empressa de confirmer Simone en baissant le ton de sa voix. Mais pas pour les raisons que vous croyez.

Steve Caron avait le regard tourné vers l'entrée du café étudiant, l'air de chercher une façon de mettre un terme à la conversation.

— À cause des rumeurs, précisa la jeune femme en bougeant la tête pour se placer dans le champ de vision de son interlocuteur.

Elle se sentait idiote de déranger cet intellectuel avec de telles balivernes. Lorsqu'elle pensa à la forme qu'elle avait vue dans le téléviseur du laboratoire, elle se força à continuer.

— Selon certaines rumeurs, le professeur Cormier aurait des relations plus que professionnelles avec certaines élèves.

Steve Caron ramena ses yeux sur elle. Il se redressa, accota son dos sur sa chaise, et serra les lèvres.

*Ça y est, se dit Simone, il va m'envoyer promener.*

Elle garda ses fesses collées sur son siège, malgré une envie folle de partir en courant.

— Je sais que vous ne pouvez rien me dire parce que ça pourrait mettre la carrière du professeur Cormier en danger, ajouta-t-elle prudemment.

Steve, qui s'était transformé en statue, affichait une moue sévère.

— Mais souvent, les rumeurs sont basées sur du vrai. Ce que je veux savoir, c'est si le professeur Cormier a eu une relation intime avec une étudiante en particulier. Elle s'appelait Laurie Carrier.

— C'est pas vrai ! lâcha le chargé de cours dans un éclat de voix.

— Chut !

L'étudiante inspecta les alentours pour voir s'il avait attiré l'attention des autres clients de l'endroit.

— Je sais qu'elle flirtait avec le professeur, continua-t-elle à voix basse. Je l'ai vu faire, la session passée. J'étais dans le même cours qu'elle. Je ne m'y connais pas beaucoup, mais je pense que le professeur avait aussi de l'intérêt pour elle.

Steve accota ses coudes sur la table et se pencha vers Simone.

— Laurie Carrier, c'est la jeune fille qu'on a retrouvée morte dans le laboratoire de recherches, non ?

— Oui, confirma Simone, contente d'avoir réussi à piquer la curiosité du jeune homme.

— Elle ressemblait à quoi, cette fille ? Je n'arrive pas à la replacer...

— Elle était vraiment jolie. Riche. Fille à papa. Très, très ambitieuse. Et pas gentille du tout...

— Hum ! grogna Steve en fronçant les sourcils.

Il allait prendre une gorgée de café, lorsque sa tasse s'immobilisa dans les airs.

— Oh ! s'exclama-t-il en agrandissant les yeux.

— Vous vous souvenez d'elle ?

— Le professeur Cormier est dans la merde !

— Il y a autre chose, enchaîna Simone. Avez-vous entendu parler de l'étudiante qui est entrée dans un centre de thérapie à la suite d'un épuisement professionnel ?

— Non, je ne crois pas.

— Les *ragots* disent que c'est Laurie Carrier qui l'aurait poussée jusque-là. On dit aussi qu'elle aurait réussi à lui faire échouer des cours. Ce sont des rumeurs, mais est-il possible que le professeur Cormier ait aidé Laurie? Je veux dire, pour ce qui est de recaler l'étudiante?

— Le professeur Cormier est un homme très sérieux, indiqua Steve après avoir fait un signe négatif de la tête, si on fait abstraction de sa faiblesse pour les étudiantes. Il ne ferait pas une chose pareille. Mais...

— Oui?

La main sur la bouche, Steve était ailleurs. Ses yeux se promenaient sur la largeur de la petite table où ils étaient assis.

— ... Mais il n'est pas impossible qu'il ait participé à son insu, reprit-il après un moment. Le professeur a la mauvaise habitude de faire une confiance aveugle aux étudiants qui l'entourent. Si Laurie Carrier était une fille intelligente, elle a peut-être réussi à accéder à des données qui ne lui étaient pas destinées.

— Comment aurait-elle fait?

— Le système informatique qui est utilisé pour enregistrer les notes des étudiants. Le docteur Cormier y a accès, bien évidemment, tout comme moi. Il faut une adresse courriel et un mot de passe pour se connecter, comme n'importe quel système. Les mots de passe remis par l'université sont complexes. Mais il est possible que cette Laurie Carrier soit tombée sur les informations du professeur Cormier. Par hasard.

— Qu'en est-il des notes de Laurie?

— Que veux-tu dire? questionna Steve en soulevant les sourcils.

— Est-ce qu'elle aurait été en mesure de falsifier ses notes également?

Sans laisser le temps à son interlocuteur de répondre, Simone expliqua:

— J'avais beaucoup de cours avec Laurie, durant la dernière session. Après un moment, elle a cessé de se présenter en classe. Mais je pense qu'elle a quand même réussi à obtenir de bonnes notes.

— Si elle a réussi à modifier les notes d'une autre étudiante, c'est qu'elle pouvait également changer les siennes.

Simone baissa les yeux et fixa son café.

— Je sais à quoi tu penses, lui dit l'assistant.

Cette fois, c'est la jeune femme qui fronça les sourcils.

— Tu veux consulter le relevé de notes de Laurie Carrier ?

Simone opina du chef.

— Mais tu n'as pas le droit de faire ça, la prévint Steve en articulant bien chacune des syllabes qui sortaient de sa bouche. Et moi non plus.

Cela dit, il vida sa tasse de café d'un trait, se leva et lança :

— Allons-y !

\*\*\*

Le minuscule espace de Steve se situait dans l'antichambre du bureau du professeur Cormier. Sur son ordinateur portable, Simone et lui consultèrent les notes obtenues par Laurie Carrier au cours de neuropsychologie. Dès qu'il tomba sur l'information, l'assistant émit un long sifflement.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Simone en regardant par-dessus l'épaule du jeune homme. Elle a une note parfaite !

— 100 % en neuropsychologie ! C'est du jamais vu, dit Steve. Elle devait être sacrément intelligente, cette Laurie Carrier !

— C'est possible d'obtenir une telle note en s'absentant de la moitié des cours ?

— Pas vraiment, non.

Steve fit claquer son ordinateur portable lorsqu'il le referma. Il se leva et fit face à l'étudiante.

— Je serais curieux de voir les notes qu'a eues mademoiselle Carrier dans ses autres cours.

— C'est possible de le savoir ?

— Je pense qu'on peut s'organiser.

Sur ce, le chargé de cours cogna trois fois à la porte du professeur. N'obtenant pas de réponse, il ouvrit la porte. La pièce était

à peine plus grande que son bureau à lui. Des papiers froissés jonchaient le sol, tandis qu'une table ployait sous le poids des livres qui n'avaient pas trouvé de place dans la bibliothèque murale. Le pupitre du professeur était invisible tant il y avait des fichiers, des revues, de la paperasse et des gobelets de café à moitié entamés. Seuls l'écran et le clavier d'ordinateur émergeaient du fouillis.

Voyant que Simone demeurait figée sur le pas de la porte, Steve se tourna vers elle et lui dit d'une voix embarrassée :

— Je ne comprends pas non plus comment il fait pour se retrouver dans ce bordel !

Il déposa sur le sol une série de livres qui encombraient la chaise du professeur et prit place devant l'ordinateur. Simone se positionna juste derrière lui, de façon à voir l'écran. Le jeune homme fit pianoter ses doigts et se promena dans le serveur de l'université. En explorant la pièce du regard, Simone remarqua que les codes d'accès du professeur étaient inscrits sur une feuille de papier collée au mur.

— C'est peu prudent, souleva-t-elle en pointant le document.

— Effectivement, approuva Steve en levant les yeux vers la feuille. Mais ce sont des mots de passe erronés.

— Ah bon ?

— C'est une ruse du professeur, expliqua l'assistant en se calant sur la chaise. Il a écrit des mots de passe erronés, qu'il a mis à la vue de tous. C'est un petit malin qui s'amuse à jouer des tours. C'est son genre d'humour, qui est parfois un peu louche.

— Alors, comment vous connaissez ses mots de passe ?

Steve ouvrit un tiroir caché dans le pupitre du professeur. Une mince plaque en bois qui, une fois repoussée dans le meuble, ressemblait à une décoration. En la tirant vers soi, on découvrait une feuille collée sur la tablette, où figuraient des mots, des lettres et des chiffres. Simone se pencha pour les lire, et vit que le tout était écrit sous forme de codes. C'était du charabia, pour elle.

— C'est crypté, devina-t-elle.

— Oui, valida Steve sans arrêter de taper. Il suffit juste de trouver la clé du code, qui se trouve là !

Cela dit, il pointa la feuille sur le mur, là où se trouvaient les mots de passe erronés du professeur.

— C'est que professeur Cormier se prend pour *Indiana Jones* ! blagua-t-il. Voilà !

Il cessa d'activer ses doigts sur le clavier d'ordinateur et se pencha vers l'écran, bientôt imité par Simone. En silence, les deux parcoururent la page des yeux, jusqu'à ce que la jeune femme s'exclame :

— Nom de Dieu !

L'air sombre, Steve croisa les bras sur la poitrine.

— Comment est-ce possible ? questionna Simone.

Son interlocuteur ne broncha pas.

— Elle a manqué la moitié de ses cours ! Ça ne fait pas de sens ! Elle ne peut pas avoir suivi autant de cours dans une seule session. C'est comme si...

Elle se mit à compter les lignes sur l'écran, puis ajouta :

— C'est comme si elle avait suivi quatorze cours dans la même session. C'est impossible !

— Comment se fait-il que personne n'ait rien vu, grommela Steve.

— Et elle a obtenu une note parfaite dans tous ses cours.

L'assistant appuya sur une touche et une imprimante dissimulée sous le cafouillis s'activa quelque part dans le coin de la pièce.

— C'est quoi le nom de l'étudiante que Laurie aurait fait échouer ?

— Solange Montpetit, il me semble.

Steve continua ses recherches, et après de longs soupirs, ferma le serveur.

— Je ne peux pas te confirmer que le professeur Cormier a eu une relation avec Laurier Carrier. J'ai des doutes, mais le scientifique que je suis ne peut rien confirmer sans preuve. Par contre, je suis presque sûr que c'est à partir de l'ordinateur du professeur que Laurie a réussi à trafiquer ses notes.

Simone entreprit de se ronger les ongles, elle qui avait tant espéré s'être trompée au sujet de Laurie. Si ces informations expliquaient pourquoi cette dernière avait été éliminée, cela signifiait qu'elle-même était peut-être aussi en danger.

Après avoir éteint l'écran d'ordinateur et récupéré les documents imprimés, Steve fit signe à Simone de le suivre. Ils quittèrent le bureau

et montèrent au deuxième étage du pavillon, et se rendirent au centre administratif du département de psychologie. Juste avant de passer les portes vitrées, l'assistant prit l'étudiante à part pour lui dire :

— Je dois y aller seul, mais je vais te tenir au courant des événements. Si je trouve quelque chose qui prouve que les notes de Solange Montpetit ont été manipulées, je te contacte.

Simone hocha la tête et salua timidement le chargé de projet. Elle allait tourner les talons lorsque celui-ci éleva la voix dans le corridor.

— Hé, Simone, je te suggère fortement de préparer un dossier et de nous faire parvenir ta candidature au programme *Honor* pour ta troisième année de baccalauréat.

Surprise, Simone se retourna.

— Tu possèdes le genre d'esprit analytique dont nous avons besoin, termina le jeune homme en lui faisant un clin d'œil. J'attends ton dossier sans faute !

Puis il disparut derrière les portes du bureau d'administration. Le sourire aux lèvres, Simone bouscula une personne qui s'en venait dans le sens contraire. Elle bredouilla des excuses et fonça dans le corridor, tête baissée. La personne qu'elle avait percutée était la psychologue du département. Celle-ci venait tout juste de terminer son entretien avec les policiers au sujet de la mort de Laurie Carrier. Suivant Simone du regard jusqu'à ce qu'elle disparaisse au coin du corridor, la femme contempla quelques instants l'idée de courir après elle.

— Mademoiselle Colombe, murmura-t-elle. On se rencontre enfin.

Elle décida finalement de remettre à plus tard sa discussion avec la candidate fantôme qui dans le plus parfait des silences, obtenait les meilleurs résultats de sa cohorte. La tête remplie de questions à la suite de sa rencontre avec les enquêteurs de police, elle franchit les portes du bureau administratif, à la recherche de réponses.

## CHAPITRE 17

Emmanuel se présenta seul dans le long couloir d'entrée de l'hôpital. Passant une main humide dans ses cheveux, il se remémora la voix rauque de la coordonnatrice lorsqu'ils s'étaient parlé au téléphone. Il avait pris soin de se doucher et d'enfiler des vêtements propres. Durant leur entretien, Karine Perrier lui avait donné rendez-vous au laboratoire.

L'idée qu'il allait la voir et passer du temps avec elle eut pour effet de le ragaillardir. Le fait qu'à l'université il n'avait pas eu la chance d'interroger les professeurs de la victime l'avait mis sur les dents. Il y avait peut-être, au sein des enseignants masculins de Laurie Carrier, un suspect potentiel.

— Avec un motif, murmura-t-il, les dents serrées.

C'est dans cet état d'irritation qu'il avait passé l'après-midi au poste de police, à faire le point sur les premiers développements de l'enquête. D'abord, l'agent qui était responsable de surveiller Simone Colombe avait eu droit à un bon exemple de son caractère explosif. L'homme, après avoir cherché partout dans l'hôpital, n'avait pas réussi à retrouver leur unique témoin.

Ensuite, le patient qui s'était sauvé de la clinique demeurait introuvable lui aussi. L'individu ne semblait pas fiché dans le système. L'un des collègues d'Emmanuel avait poussé la recherche jusque dans les archives des personnes disparues, mais sans succès. La clinique n'avait pas rappelé non plus. Ainsi, l'inspecteur était toujours en attente d'un tête-à-tête avec le chef clinicien. C'est pourquoi Emmanuel s'était promis de conserver son air de bœuf pour aller déranger les employés de la clinique, question de leur mettre un peu plus de pression.

L'agente Mirza s'était proposée pour retrouver l'étudiante Solange Montpetit, qui s'était exilée dans un centre de thérapie. Dès qu'elle l'aurait localisée, Emmanuel ferait équipe avec sa consœur pour interroger la jeune femme.

L'enquêteur avait reçu les images prises par les techniciens de la scène de crime. Il avait étalé les photographies devant lui sur son bureau. En les regardant tour à tour, il avait ressenti comme un malaise, ce qui l'avait mis encore plus en colère.

Le plan de l'hôpital, celui qui ressemblait à un insecte, s'était insinué dans son esprit. Il avait sorti son cellulaire et examiné ledit plan encore une fois. La résolution de l'image sur son téléphone était médiocre, mais il avait réussi à localiser toutes les portes de sortie de l'institution.

— La porte de sortie, s'était-il répété. Par où a-t-il réussi à s'enfuir ?

De mémoire, il avait marché dans le seul corridor du cinquième étage de l'aile J, qui cette nuit-là, avait été envahi par les cliniciens, alertés par la stagiaire Simone Colombe. Y avait-il une porte de sortie de secours au bout du couloir ? Même en consultant le plan sur son téléphone, qui n'était qu'en deux dimensions, il n'avait pu le confirmer. Voilà ce qui l'avait dérangé en examinant les photographies étalées sur son bureau. Son premier coup de fil avait été pour la coordonnatrice.

Au bout du couloir de l'entrée de l'hôpital, Emmanuel aperçut cette dernière, alors qu'elle discutait avec le gardien de sécurité. Lorsqu'elle vit le policier, son visage se ferma, pour n'afficher qu'un sourire professionnel retenu. Lorsqu'elle tendit la main vers lui, Emmanuel se retint de tirer sur son bras, d'envelopper sa taille et de la blottir contre son torse. Il avait l'envie irrésistible de mettre le nez dans ses cheveux pour humer son parfum. Sur cette pensée, une étrange sensation de déjà-vu s'imposa à lui.

Au cinquième étage, devant la porte du laboratoire, Karine sortit un trousseau de clés. Au lieu de pénétrer dans la pièce, Emmanuel se planta au milieu du couloir. L'entrée de la clinique se trouvait sur le mur opposé, un peu plus haut dans le corridor. Tout au bout, il y avait une porte en métal au-dessus de laquelle un panneau en néon rouge indiquait la sortie. Derrière eux, il y avait une porte juste à côté de celle du laboratoire.

*Quatre issues*, pensa l'enquêteur.

Il joga jusqu'à la porte de sortie, au bout du corridor. Il enclencha la barre poussoir, qui émit un grincement métallique. Une fois dans la cage de l'escalier, Emmanuel leva la tête, dans l'espoir de trouver une caméra de surveillance. Se penchant sur la rambarde en acier pour inspecter les étages du bas, il n'en repéra aucune.

En revenant aux côtés de Karine Perrier, il pointa la serrure de la porte du laboratoire de recherche et demanda :

— Est-elle toujours barrée ?

— Oui.

— Et il y a beaucoup de gens qui ont la clé ?

— Tous nos stagiaires en possèdent une, ainsi que le professeur Chevalier, Antoine Meilleur et moi-même. Nous avons également une clé d'urgence à la clinique d'en face.

En entrant dans la petite cuisine, Emmanuel nota tout de suite le désordre sur le comptoir : compresses et tampons souillés, gants en nitrile froissés et cure-oreilles imbibés d'une pâte bleu verdâtre. Des murmures provenant de la pièce des ordinateurs se faisaient entendre.

— Ce sont des stagiaires, expliqua la coordonnatrice. Ils simulent une nuit au laboratoire.

Emmanuel tiqua. Sa contrariété dut paraître sur son visage, car Karine se raidit et croisa les bras sur sa poitrine. Ils avaient laissé entrer des personnes sur une scène de crime. Cela signifiait : de nouvelles empreintes digitales, de nouveaux morceaux de peau, d'autres cheveux et des traces de souliers là où il y avait peut-être des indices sur l'identité du coupable.

*Est-ce qu'ils essaient de saboter mon enquête, ou quoi ?* se questionna le policier en se remémorant son échange houleux avec le professeur Chevalier.

Une porte à côté de la table de la cuisine indiquait la salle des toilettes. En ouvrant, Emmanuel vit un lavabo, une douche et une cuvette. La douche constituait une planque intéressante, mais c'est plutôt la porte sur le mur opposé qui attira l'attention de l'enquêteur. Elle permettait d'accéder à la pièce voisine. Le policier tourna la poignée, qui n'offrit aucune résistance.

Plongé dans la pénombre, l'espace était la réplique parfaite du laboratoire de recherche : cuisine, porte menant au couloir, une salle d'ordinateurs tout au fond et deux chambres. Emmanuel sortit son portable et passa un appel.

— Est-ce que la pièce à côté du laboratoire a été inspectée ? demanda-t-il à la personne au bout du fil.

Obtenant une réponse négative, il donna l'ordre d'envoyer quelqu'un sur-le-champ. Il mit fin à l'appel et, après avoir enroulé sa main dans le bas de son chandail, referma la porte.

— Barrez cette porte, s'il vous plaît, ordonna-t-il un peu brusquement à Karine.

De retour dans le couloir, il se posta devant la porte voisine du laboratoire de recherche et testa la poignée. Verrouillée. Une petite fenêtre permettait de distinguer les ombres à l'intérieur de la pièce.

— Bingo ! lança-t-il à voix basse. J'ai trouvé où tu t'es caché.

En pivotant pour revenir au laboratoire, il se buta presque à la coordonnatrice, qui se tenait derrière lui. Il se dit qu'elle devait être une excellente assistante... Présente, au service de, toujours prête.

— À part vous, qui a accès aux clés pour déverrouiller ce local ? lui demanda-t-il.

— Cet espace est très peu utilisé. Un autre professeur de l'université y vient à l'occasion pour faire des études, mais c'est très rare. Alors, à part le docteur Chevalier, Antoine Meilleur et moi, il est possible que la femme de ménage ait une clé. Et bien sûr, il y a la direction de l'hôpital qui a une copie de toutes les clés.

— Cette salle doit rester inaccessible jusqu'à l'arrivée d'un technicien. Vous croyez que c'est possible ?

— À cette heure, il n'y a pas de problème, indiqua Karine en regardant sa montre. La femme de ménage ne passe qu'à huit heures du matin.

— Parfait !

— Vous croyez que c'est par là que le meurtrier s'est enfui ? se montra curieuse de savoir la coordonnatrice.

— Pour le moment, c'est ma meilleure option. Le meurtrier passe par la salle de bain et se poste devant la porte, expliqua Emmanuel en cognant sur la petite fenêtre. Si la pièce est dans la pénombre, il est possible de voir s'il y a quelqu'un dans le couloir sans être vu de l'extérieur.

— Et lorsque les gens de la clinique qui ont été alertés par la stagiaire se sont précipités dans le laboratoire, l'intrus a pu tout simplement sortir dans le couloir et disparaître, termina Karine Perrier.

*Elle l'appelle « l'intrus », souleva Emmanuel. Ça signifie qu'elle croit que le coupable ne fait pas partie de l'équipe.*

Il se promit de lui demander plus tard de lui expliquer son raisonnement.

Il retourna dans les locaux du laboratoire pour poursuivre ses recherches. À la salle des ordinateurs, deux étudiants étaient assis.

En entendant du bruit, ils se retournèrent et dévisagèrent l'enquêteur. Lorsque Karine apparut derrière lui, elle les salua silencieusement et leur fit signe de continuer.

Les deux petits téléviseurs étant allumés, Emmanuel pouvait voir les dormeurs.

— Dans la chambre où se trouvait Laurie, dit-il, il n'y avait pas de porte secondaire ni de fenêtre. Qu'en est-il de l'autre chambre ?

— Cette chambre-là est identique, sauf qu'elle comporte une fenêtre qui donne sur l'avant de l'hôpital, répondit Karine en pointant le mur entièrement vitré qui se trouvait derrière eux.

En étirant le cou, Emmanuel jugea qu'il serait quasi impossible de ne pas se briser un os ou deux en sautant du cinquième étage. Le plus plausible était que le criminel ait monté sur le toit. Le seul hic, c'est que les fenêtres ne s'ouvraient pas. Le policier inspecta la grande vitre incrustée dans le mur. Seules les deux petites fenêtres du dessous pouvaient se glisser pour laisser entrer l'air frais, mais elles étaient trop petites pour laisser passer un adulte. De plus, il n'y avait aucun appui extérieur où s'accrocher.

— La fenêtre est la même dans la chambre ? questionna l'inspecteur à voix basse.

— Oui.

— Pas de porte secondaire ?

— Pas de porte secondaire, confirma la coordonnatrice.

Un faible son de cloche retentit de l'intérieur de l'une des chambres.

— Pouvez-vous me décrire ce que vous avez vu avant d'entendre le timbre sonore ? interrogea l'un des étudiants assis devant les ordinateurs en parlant à travers un micro placé devant lui.

Pour toute réponse, un grommèlement en provenance de l'intérieur des chambres lui parvint. Du coin de l'œil, accrochée au mur, Emmanuel aperçut une planchette à pince contenant des feuilles blanches où l'on avait gribouillé des informations. En s'en approchant, il distingua des noms inscrits à l'aide d'un crayon à bille, suivis de dates. Il parcourut la liste des yeux. À la date où Laurie Carrier avait été assassinée, un seul nom était noté : Antoine Meilleur. Selon le document, cette nuit-là, le technicien avait été présent de vingt-deux heures trente à une heure.

*Ça corrobore avec ce qu'a dit le moineau, pensa Emmanuel.*

Dans la majorité des cas, c'était le nom du technicien qui se trouvait sur le registre, à des dates différentes. Le nom de la coordonnatrice y figurait également à quelques reprises, dans une écriture stylée et parfaite. Parfois, la femme y était en même temps que le technicien.

Emmanuel se demandait s'il n'y avait pas une histoire entre Karine Perrier et Antoine Meilleur. Il y avait cette familiarité entre eux. Peut-être était-ce de l'amitié entre collègues. Peut-être était-ce plus. Il détestait cette deuxième éventualité. Il fut tiré de ses pensées par un second timbre sonore.

L'étudiant qui n'avait pas encore parlé avait déplacé le microphone devant lui. Il posa la même question que son collègue avait posée quelques instants plus tôt. Le son de cloche avait réveillé quelque chose dans l'esprit d'Emmanuel. Ses pensées défilaient dans sa tête à grande vitesse, pendant que ses yeux se rivèrent sur la porte de la chambre numéro deux. Dans son souvenir, lors de son inspection interrompue le premier matin après le meurtre, la porte de cette chambre était fermée. Comme en ce moment.

— Y avait-il un autre dormeur, la nuit du... ?

L'enquêteur jeta un coup d'œil aux deux étudiants assis devant les ordinateurs. Jeunes et insouciantes.

— Y avait-il un dormeur, dans la chambre numéro deux, cette nuit-là ? demanda-t-il à Karine Perrier.

Sans un mot, cette dernière quitta l'espace des ordinateurs. Elle marchait si vite, qu'Emmanuel dut presque courir pour la suivre. Elle sortit du laboratoire pour se rendre dans la pièce qui lui servait de bureau. Elle allait refermer sur le policier, lorsque celui-ci la rattrapa. Sans s'excuser, elle disparut derrière la porte. Après quoi, Emmanuel la découvrit penchée sur un classeur haut. Elle farfouillait dans un tiroir en faisant flipper rapidement les fichiers d'une main agile. Lorsqu'elle trouva ce qu'elle cherchait, elle retira la fiche, ouvrit le document et le parcourut des yeux.

— Eh merde, laissa-t-elle échapper.

\*\*\*

Des fenêtres du cinquième étage, on apercevait les dernières lueurs du soleil qui se retirait derrière la cime des arbres. L'équipe

de techniciens de la police scientifique était arrivée sur les lieux et entamait un examen approfondi de la salle adjacente au laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars.

Emmanuel était assis dans le bureau de la coordonnatrice en face d'un jeune homme à l'allure athlétique et décontracté. Ses épaules larges étaient couvertes d'un chandail à l'effigie d'une équipe de basketball américaine. Il buvait du thé vert dans une tasse transparente et portait un bracelet fait de billes en bois poli. De mémoire, l'inspecteur savait que les adeptes de yoga, de méditation et de bouddhisme portaient généralement ce type d'ornement. Originaire de l'Ontario, le stagiaire se débrouillait sacrement bien dans la langue française. Répondant au nom de Samuel Davis, il était le dormeur numéro deux.

— J'étais dans l'autre chambre, cette nuit-là. Il y a eu un problème de *conductance* avec mes électrodes de tête, expliqua-t-il en faisant un geste circulaire autour de son crâne, et Caroline a dû en replacer quelques-unes. Il a fallu du temps avant que tout soit prêt. Je me suis couché tard. Et je suis quelqu'un qui dort profondément.

— As-tu eu connaissance qu'il s'est passé quelque chose durant la nuit ? le questionna Emmanuel.

— Au début, non. Quand je me suis réveillé au laboratoire, le lendemain matin, je me suis rendu compte que j'avais passé tout droit. Normalement, Simone aurait dû me réveiller en période REM. Pardon... en période de rêves. Comme elle devait me réveiller, je n'ai pas mis d'alarme. Mais lorsque je suis sorti de la chambre, il n'y avait plus personne. J'étais en retard pour mon premier cours et j'avais toutes les électrodes sur la tête. Alors, je m'en suis défait tout seul, j'ai pris une douche et je suis parti. Ce n'est que plus tard que j'ai entendu parler de Laurie Carrier.

Emmanuel avait déposé son calepin sur le bureau devant lui. Le crayon sur la page, il demanda :

— Vers quelle heure as-tu quitté le laboratoire ?

L'étudiant afficha un léger sourire embarrassé qui traça deux fossettes sur ses joues lisses et imberbes.

— Je pense qu'il était onze heures. J'ai vraiment passé tout droit !

Le policier gribouilla l'information à la suite du nom de l'étudiant. Si ce qu'il affirmait était vrai, cela signifiait qu'il avait dormi paisiblement pendant qu'un meurtre se produisait juste à côté, et ce,

malgré la commotion produite par la stagiaire Simone Colombe, l'arrivée des cliniciens et le passage de la femme de ménage. Emmanuel ragea intérieurement en se souvenant que lui-même s'était trouvé à deux pas du jeune au bois dormant tôt le matin, quelques heures après la mort de Laurie Carrier.

— Je suis le seul stagiaire du laboratoire qui étudie à McGill, poursuivit Sam. Tous les autres sont de l'Université de Montréal. J'avais plusieurs cours, cette journée-là, et voilà que j'étais en retard pour le premier. À la fin de la journée, j'avais un groupe d'étude, une pratique, et on est sorti prendre un verre après. C'est un gars qui savait que j'étais impliqué dans le laboratoire qui m'a appris la mort de Laurie Carrier. Il est venu me voir pour savoir si c'était vrai. Comme je n'avais aucune idée de ce dont il parlait, j'ai communiqué avec les gens du laboratoire et c'est là qu'ils m'ont expliqué l'histoire.

Le jeune homme souffla sur sa tasse et prit une gorgée de thé vert. Les sourcils froncés, il fixait le bureau en fouillant dans sa mémoire.

— C'est à ce moment-là que je me suis mis à réfléchir à ce qui s'était passé au laboratoire, ajouta-t-il. Personne ne m'a réveillé comme prévu lorsque j'étais en période de rêves. Mais j'ai un vague souvenir de m'être réveillé quand même durant la nuit. *Briefly, I think*. Je me souviens avoir raconté l'un de mes rêves à voix haute. Il paraît que je parle dans mon sommeil.

— Et tu n'as rien entendu de toute la nuit ? interrogea Emmanuel.

— C'est possible que j'aie entendu du bruit. C'est peut-être à ce moment-là que je me suis réveillé. Mais je pense bien m'être rendormi tout de suite après avoir raconté mon rêve à la caméra. Je peux dormir dans n'importe quelle condition.

— Et ton rêve, tu t'en souviens ?

— Ça, oui. C'est le but de passer la nuit au laboratoire : raconter nos rêves.

Emmanuel pensa aux deux étudiants qui avaient actionné une cloche pour réveiller les faux dormeurs.

— Mais si je comprends bien, reprit-il, personne ne t'a réveillé ni demandé de raconter ton rêve. Alors, pourquoi l'as-tu fait ?

— C'est que ça fait un mois que je me conditionne à raconter mes rêves lorsque je me réveille la nuit, avoua Sam avec un sourire gêné.

Ses mains se mirent en mouvement pour suivre le fil de ses explications. Une lueur apparut dans son regard, ce qui fit comprendre à son interlocuteur qu'il était emballé par le sujet.

— J'ai programmé une alarme sur mon *cell*. Lorsqu'il sonne la nuit et que ça me réveille, je raconte mes rêves à voix haute. Et je m'enregistre. La nuit dernière, lorsque j'ai entendu du bruit et que ça m'a réveillé, j'ai raconté mon rêve comme je me suis conditionné à le faire chaque nuit.

— Je comprends, répliqua Emmanuel en hochant la tête.

— Je ne fais que répéter ce que d'autres font, expliqua Sam Davis en se calant dans sa chaise. C'est une méthode utilisée par les scientifiques pour vérifier s'il est possible d'améliorer notre mémoire nocturne.

Puis, les yeux dans le vide, il décrivit son rêve :

— Je me souviens d'une forme, un triangle. Suspendu dans l'espace, dans le vide, il scintille. Les côtés se mettent en mouvement pour former deux lianes. Dans mon rêve, l'endroit m'est inconnu, mais ça ressemble beaucoup à ce que j'ai vu au Costa Rica quand j'y suis allé. Il fait chaud, humide, les rayons du soleil percent à peine à travers la végétation. Les deux lianes continuent à se transformer. De molles et pendantes, elles se durcissent et se remplissent. Un relief émerge de leur peau vert forêt. Lorsque la métamorphose est terminée, je vois deux serpents. De gros serpents, comme on en trouve dans la jungle. Je devrais avoir peur, mais je sais qu'ils ne me veulent pas de mal. Sous les rayons du soleil, leurs écailles scintillent lorsqu'ils se tortillent. Je suis comme hypnotisé. L'un d'entre eux vient se placer à mes pieds et entreprend de s'enrouler autour de moi. Encore une fois, étrangement, je n'ai pas peur. Je le regarde se glisser langoureusement autour de mon corps. Après, je suis assis dans une salle de classe à McGill. Le professeur à l'avant nous explique que les serpents ne se battent jamais entre eux, mais qu'il arrive que les plus intelligents mangent ceux qui sont moins habiles. Sur l'écran géant derrière lui, je vois le serpent qui se tortille tranquillement pour former un immense cercle. Tout son corps modèle un mandala, où se mélangent formes et couleurs. J'ignore comment, mais je sais qu'il a englouti le serpent qui

s'est enroulé autour de mon corps un peu plus tôt. Et là, j'ai peur. Je sais qu'il est dangereux et que je dois me tenir loin.

Le jeune homme sortit de sa rêverie et passa les mains dans ses cheveux. Il eut comme un frisson qui fit trembler tout son être. Il prit une gorgée de thé vert et dit encore :

— Excusez-moi, monsieur l'agent. Je ne crois pas que mon rêve soit pertinent pour votre enquête.

Emmanuel se racla la gorge, captivé par ce qu'il venait d'entendre.

— Donc, si je comprends bien, tu t'es réveillé durant la nuit, tu as raconté le rêve dont tu viens de me parler, et tu t'es rendormi... C'est bien ça ?

— C'est exact.

— Et si je voulais consulter l'enregistrement en question, je pourrais ?

— Si le lecteur DVD a enregistré ma nuit, oui.

Après un court silence, Sam Davis ajouta :

— Et il vous serait possible de déterminer l'heure où je me suis réveillé, et l'heure à laquelle je me suis rendormi. Ainsi, vous seriez en mesure de déterminer si ça concorde avec le moment où Simone Colombe est allée chercher de l'aide à la clinique.

L'Ontarien se redressa sur sa chaise et palpa son bracelet, pendant que l'enquêteur attendait qu'il reprenne la parole.

— Je suis le suspect parfait, déduisit-il après un moment. J'étais sur place, j'étais à côté, j'avais accès à la chambre et je connaissais Laurie. Je n'aurais eu qu'à me recoucher après le ... après le meurtre.

Emmanuel garda le silence, sans sourciller.

— J'aurais facilement pu me glisser dans la chambre de Laurie, continua Sam, surtout si Simone Colombe était à la salle de bain ou en train d'étudier. Mais sur l'ordinateur, ça se verrait sur les lectures de l'encéphalogramme. Il y aurait une coupure au moment où je me serais débranché.

Le policier pinça les lèvres. Il aimait bien ce jeune homme, mais la situation dans laquelle il se trouvait pouvait effectivement le mettre dans l'embarras.

— Il ne vous reste qu'à comparer le DVD où je raconte mon rêve avec les lectures sur l'ordinateur. En espérant que mon rêve a été enregistré. Si les deux concordent, ça prouve que je ne suis pas le meurtrier de Laurie.

Emmanuel allait effectivement devoir vérifier.

— Vous avez dit que vous connaissiez Laurie Carrier ?

Sam Davis faisait tourner sa tasse de thé dans ses mains en la regardant bouger.

— Nous étions tous les deux stagiaires au laboratoire, répondit-il en jetant un rapide coup d'œil au policier avant de préciser : nous nous sommes fréquentés, aussi, pendant quelque temps.

— Ah oui ?

— Rien de sérieux. On s'est rencontré ici, au labo, parce qu'on étudiait dans des universités différentes. Au début, elle ne me parlait pas, et c'était O.K. Puis, tout à coup, elle a comme eu un intérêt. Elle était vraiment sympa. Je me suis dit que je l'avais mal jugée au début. Et on s'est mis à se fréquenter pour le fun.

Sam but une gorgée de thé avant de poursuivre.

— Finalement, ça s'est éteint comme ça s'est allumé. Elle a perdu intérêt et est redevenue la fille froide que j'avais connue au début. Je me suis rendu compte qu'elle n'était pas vraiment sympathique, en fin de compte.

— Et à ton avis, y'a-t-il quelqu'un qui aurait eu une raison de lui en vouloir ?

— Assez pour tuer ? lança Sam. Non.

L'entretien terminé, Emmanuel allait faire signe au jeune homme qu'il pouvait partir quand celui-ci spécifia :

— Mais elle en a beaucoup fait chier, du monde. Alors, tout est possible.

\*\*\*

Emmanuel était perché sur un tabouret, les coudes appuyés sur le comptoir d'un petit bar sombre. Il tripotait son cellulaire tout en regardant à moitié la partie de soccer muette à la télévision, juste au-dessus du barman.

Les techniciens de la criminelle n'avaient pas terminé la fouille du local adjacent au laboratoire de recherche. Au lieu de patienter sur place, Karine avait invité l'inspecteur à prendre un verre. L'invitation avait surpris Emmanuel, considérant les échanges glaciaux qu'ils avaient eus tout au long de la soirée. Pour le convaincre, la coordonnatrice lui avait expliqué qu'elle désirait parler en terrain neutre, et qu'ils seraient moins dérangés dans un bar qu'à l'hôpital. Refuser cette opportunité de passer du temps avec cette belle femme n'avait même pas traversé l'esprit du policier.

Il s'était rendu seul au bar. La bière qu'il avait commandée était presque terminée lorsque la coordonnatrice passa la porte. Elle s'installa sur le tabouret à côté de lui et commanda une eau pétillante.

— Je dois retourner au travail tout à l'heure, annonça-t-elle. Comment s'est déroulée votre entrevue ?

— C'est un garçon très intelligent, laissa entendre Emmanuel. Vous, vous en pensez quoi de ce Sam Davis ?

— Samuel est le seul étudiant anglophone qui nous vient de l'Université McGill. Je ne sais même pas comment il a entendu parler de notre programme, puisque nous sommes affiliés à l'Université de Montréal. Mais en même temps, ça ne me surprend pas. Vous l'avez sûrement constaté... Il a une certaine profondeur que l'on retrouve rarement chez les gens de son groupe d'âge. Je n'ai pas vu son curriculum vitae, mais je sais que le professeur Chevalier était impressionné. Il est très efficace, dans son travail, et pousse même un peu plus loin en faisant ses propres apprentissages sur le rêve, pour sa curiosité personnelle. Ce qui fait de lui un super stagiaire qui va probablement se voir offrir une place au doctorat.

L'eau pétillante qu'avait commandée Karine arriva et, après avoir gratifié le barman d'un sourire, elle prit une gorgée à la paille.

— Ceci est très académique comme réponse, indiqua Emmanuel. Qu'en pense Karine Perrier ?

La coordonnatrice émit un petit sourire gêné qui lui allait à merveille, puis dit :

— C'est rafraîchissant de travailler avec quelqu'un qui sait se montrer aussi calme et humble, tout en étant très performant.

— Il y a longtemps que vous travaillez pour le laboratoire ?

— Je vous renvoie la question : est-ce que c'est l'enquêteur qui demande, ou bien l'homme derrière le policier ?

— Dans mon métier, c'est difficile de différencier les deux, fit savoir Emmanuel en levant le doigt vers le barman pour commander une autre bière.

— Je comprends, reprit Karine en faisant tourner son tabouret de façon à être face au bar. C'est la même chose pour moi.

— Ah bon ?

— Il faut dire que je suis une personne un peu extrême. Lorsque je décide de m'investir dans quelque chose, je me lance corps et âme. Je ne connais pas la demi-mesure. Dans certains domaines, c'est bien vu, tandis que dans d'autres, ça peut être désastreux.

Karine marqua une pause pour boire une gorgée d'eau. Emmanuel la trouvait élégante jusque dans sa façon de tenir une paille.

— Lorsque j'ai été engagée au laboratoire, j'y ai investi tout mon temps. Puisqu'il est possible d'y rester la nuit, je me suis vite mise à faire des horaires doubles. Il m'est arrivé fréquemment de dormir sur place pour être en mesure de recommencer à travailler plus rapidement le lendemain. Ce n'est pas le luxe, mais il est presque possible de vivre dans le laboratoire.

— La cuisine, la douche, les lits.

— Exactement. Beaucoup de gens pensent que c'est malsain de passer autant de temps dans son lieu de travail et plusieurs se sont permis de me le dire. Je crois que lorsqu'on est réellement passionné, on ne compte pas les heures qu'on y met. Je n'ai jamais eu à me forcer à travailler. Je me suis plutôt fait imposer de retourner à la maison pour me *reposer*, termina la coordonnatrice en accentuant le dernier mot avec ses doigts.

— Moi, c'est bien vu dans mon métier de ne pas avoir de vie à l'extérieur du boulot, renchérit l'enquêteur. Et ce n'est pas le travail qui manque.

— Pour ma part, comme je travaille dans un hôpital, je ne suis pas la seule qui bosse jusqu'à des heures impossibles.

Le regard de Karine se figea sur le visage de son interlocuteur à qui elle demanda :

— Monsieur l'agent, qu'est-il arrivé à votre visage ?

À cette question, Emmanuel, qui buvait sa bière au goulot, s'étouffa. Il se mit à tousser frénétiquement, le poing devant la bouche. La coordonnatrice lâcha un rire franc lorsqu'elle le vit se dépêtrer avec de la bière sur le menton. Elle étira le bras pour attraper une serviette en papier de l'autre côté du comptoir et la tendit avec de l'amusement dans les yeux.

— Content de voir que je vous amuse, lança Emmanuel en saisissant la serviette.

Karine attendit qu'il ait terminé de s'essuyer le visage avant de le questionner à nouveau.

— Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir enquêteur ?

Emmanuel leva la bouteille, prit une gorgée, se racla la gorge et répondit :

— Mon père était lui-même enquêteur dans l'armée canadienne. Il a été un excellent professeur. Sans lui, je ne serais pas là où je suis aujourd'hui. Du moins, pas sans ses enseignements.

— Fils de militaire, hein ? Vous avez toujours vécu sur les bases ?

— Oui et non. Mon père enquêtait à l'interne, sur ses collègues de l'armée, alors il lui arrivait à l'occasion de louer une maison à l'extérieur de la base. Surtout lorsqu'il menait des enquêtes plus corsées. Mais je dois avouer que j'aimais bien l'ambiance des quartiers sur les bases militaires. C'était un genre de communauté. Une communauté à la dure, mais une communauté tout de même, expliqua Emmanuel en baissant les yeux sur sa bouteille. À cause de son travail, mon père était froid et distant, mais j'ai beaucoup appris de lui.

— Et votre mère ?

Le policier entreprit de déchirer l'étiquette sur sa bouteille. La plupart du temps, il évitait les conversations sur la famille, en particulier sur la sienne, pour ne pas être obligé de répondre à cette question.

— Je n'ai pas connu ma mère, confessa-t-il en évitant le regard de la coordonnatrice. J'étais vraiment jeune lorsqu'elle est partie.

— Avez-vous gardé des souvenirs d'elle ? s'enquit doucement Karine.

Emmanuel était soulagé de constater qu'il n'y avait pas de jugement ou de pitié dans la voix de la femme.

— Il arrive parfois que quelques souvenirs ressurgissent. Comme des photographies qui remontent à la surface à des moments où je m’y attends le moins. Je les appelle *photographies*, parce que je ne sais pas si ce sont de réels souvenirs, ou bien des scènes figées sur les images que mes tantes me montraient lorsque j’étais enfant.

Il prit une gorgée de bière et continua.

— Mes tantes m’ont dit que ma mère était malade et qu’elle avait dû partir. C’est la seule information que j’ai obtenue. Je ne sais même pas si elle est vivante ou non.

Karine n’insista pas et respecta le silence qui s’installait entre eux.

— Wow ! s’exclama Emmanuel après un moment, comme s’il venait tout à coup de se réveiller. Vous êtes incroyable ! Je suis là à déballer toute ma vie devant vous, et sans retenue. Vous avez déjà pensé à travailler dans la police ? Vous seriez excellente pour soutirer des aveux !

— Que voulez-vous, monsieur l’agent, répliqua la coordonnatrice en levant les épaules, je suis une naturelle.

— Vous seriez féroce dans une salle d’interrogatoire.

— Vous savez, vous pourriez demander à vos rêves.

Surpris, Emmanuel éclata de rire.

— Vous vous moquez de moi, enchaîna Karine sans être vexée, mais je suis sérieuse. Je crois que vous avez des souvenirs de votre mère enfouis profondément dans votre inconscient. Grâce à l’hypnose, vous pourriez les faire ressurgir. L’autre façon qu’a notre inconscient de nous parler, c’est à travers nos rêves. Ça vous permettrait peut-être d’obtenir des réponses à vos questions.

Devant le regard dubitatif de son interlocuteur, elle ajouta :

— C’est mon métier. Vous savez, je crois sincèrement au pouvoir des rêves. Je peux vous recommander une spécialiste de l’analyse des rêves, si vous le désirez.

— Ce n’est pas très scientifique, tout ça...

— Effectivement, la scientifique en moi est en désaccord avec ce genre de fausse science. Mais quelques fois, dans la vie, il faut laisser de la place à un peu de magie.

Karine avait murmuré le dernier mot de sa voix rauque, tout en se rapprochant de l'épaule d'Emmanuel, comme si elle voulait lui dire un secret. Le policier nota la naissance d'une lueur espiègle dans son regard, qu'il trouva incroyablement attirante. Il s'en fallut de peu pour qu'il saisisse ce beau visage afin de lui planter un baiser sur la bouche. Mais avec beaucoup de difficulté, le professionnel en lui refit surface. Se redressant, il posa la prochaine question qui, il le savait, tuerait l'ambiance qui venait de naître entre Karine et lui.

— Quelle était votre opinion sur Laurie Carrier ?

La lueur d'amusement dans le regard de Karine disparut. Elle se retourna face au bar et s'éloigna de l'inspecteur. Les deux coudes sur le comptoir, elle joignit les mains en prière et répondit d'une voix neutre :

— J'ai tout de suite su que cette fille constituerait un problème.

L'enquêteur ne s'attendait pas à cet aveu, mais plutôt à une description professionnelle de la stagiaire, comme la coordonnatrice l'avait fait plus tôt avec Sam Davis.

— Je fais partie du comité d'embauche des stagiaires, mais c'est le professeur Chevalier qui décide quels étudiants seront sélectionnés pour le stage. Sur papier, Laurie Carrier était parfaite : performance au baccalauréat extraordinaire, un parcours exemplaire. En personne, elle s'est avérée froide et hautaine. Mais, lorsque je l'ai vue en présence du professeur Chevalier, j'ai tout de suite compris son petit jeu.

Karine fit pivoter son tabouret vers Emmanuel et ajouta :

— Cette fille en avait après les gens de pouvoir. Les hommes, surtout. C'était une jeune femme qui utilisait son *sex appeal* pour gravir les échelons.

L'enquêteur se positionna face à elle, quand elle dit encore :

— Monsieur l'agent, je ne veux pas vous dire comment exercer votre métier, mais il y avait beaucoup d'hommes dans la vie de Laurie Carrier. Des hommes de pouvoir et des hommes mariés à qui elle aurait pu faire beaucoup de tort en dévoilant leurs secrets.

*Voilà « l'intrus » dont elle parlait tout à l'heure*, pensa Emmanuel. L'homme qui avait intérêt à se débarrasser de Laurie Carrier.

## CHAPITRE 18

Simone déambulait rapidement dans les corridors de l'hôpital. Elle ne faisait pas partie de l'équipe qui allait passer la nuit au laboratoire, mais avait décidé d'aller y jeter un coup d'œil quand même. De se retrouver sur les lieux allait peut-être déclencher un souvenir ou faire ressortir un élément important que dans la panique, elle avait oublié. La perspective de se retrouver dans le local d'ordinateurs lui donnait des sueurs froides, mais elle avait eu une idée un peu farfelue qui l'aiderait peut-être à trouver des réponses. Ainsi, la curiosité était en train de prendre le dessus sur la peur.

Lorsque l'ascenseur arriva enfin au cinquième étage et que les portes s'ouvrirent, l'étudiante sentit son cœur battre plus fort. Une fois dans le corridor, elle fit taire la petite voix qui lui ordonnait de rebrousser chemin.

Concentrée à maîtriser son anxiété, elle ne remarqua pas tout de suite la présence des policiers. Lorsqu'elle passa à côté d'eux, ils lui jetèrent un bref regard. Le visage en feu, elle baissa les yeux au sol et fixa ses souliers. *Un pas à la fois*, se dit-elle. Elle nota que les agents étaient postés devant la porte du laboratoire adjacent à celui des rêves et cauchemars. *Étrange*, pensa-t-elle. *Ce local est toujours vide*.

Arrivée devant la porte du laboratoire de recherche, elle sortit sa clé. Dans la cuisine, elle se servit une tasse de café et joggia presque jusqu'à la salle du fond pour saluer ses collègues. Les deux ordinateurs étaient allumés, et les deux caméras filmaient les dormeurs. Les stagiaires levèrent la tête pour saluer la nouvelle venue, puis replongèrent le nez dans leurs livres d'étude.

Simone déposa son sac et sa tasse de café sur un bureau un peu plus loin, et ouvrit le tiroir du gros classeur latéral gris, placé entre la cuisine et la salle des ordinateurs. Celui-ci contenait tous les enregistrements des dormeurs qui avaient participé aux recherches du laboratoire depuis le début. Dans le tiroir du bas se trouvaient les plus anciens, réalisés sur des cassettes audio, alors que dans le deuxième, il y avait les *VHS*. La jeune femme sélectionna le tiroir le plus haut, là où les DVD étaient empilés. La direction du laboratoire entendait effectuer le virement technologique et transformer les enregistrements en *mp3* au cours des années à venir.

— Heureusement, marmonna Simone. On commence à manquer d'espace.

Elle farfouilla dans le tiroir, à la recherche du DVD de Laurie Carrier, enregistré la nuit du meurtre. Après quelques minutes, la stagiaire se tourna vers les étudiants qui passaient la nuit au laboratoire.

— Hey ! Vous savez où se trouvent les DVD des dernières nuits ?

L'un des garçons, Maxime, pointa derrière lui sans même lever les yeux de son livre de psychologie. Simone saisit les disques sur l'étagère et les consulta tous. Lorsqu'elle atteignit le dernier de la pile sans trouver ce qu'elle cherchait, Maxime prit la parole.

— Si c'est le DVD de Laurie que tu cherches, il n'est pas là.

Sa voix avait percé le silence qui régnait dans le laboratoire. Les deux jeunes hommes avaient lâché leur bouquin.

— On a déjà cherché, reprit Maxime en balayant le laboratoire de la main. Et on a rien trouvé.

— La police a dû garder la copie comme pièce à conviction, supposa Jérôme, l'autre stagiaire.

— S'il y en avait eu une copie dans le labo, on l'aurait écoutée, c'est sûr. J'avais hâte d'arriver, ce soir, juste pour ça. Ils t'ont interrogé, toi aussi ? demanda Maxime à Simone.

— Oui, oui, c'est fait, mentit la jeune femme en baissant les yeux sur les DVD qu'elle avait encore dans les mains.

Elle fit mine de les consulter en lisant les noms et les dates inscrits sur les boîtiers, qu'elle oublia aussitôt.

— Moi, j'ai eu droit à une femme policière. Elle était vraiment sympathique, dit Jérôme.

— Moi, c'était avec un mec et il était pas très cool. J'avais vraiment l'impression d'être coupable de quelque chose quand il me parlait. Je la connaissais même pas, Laurie ! laissa entendre Maxime, dont le visage s'illumina tout à coup. Hey, mais j'y pense, lança-t-il à l'endroit de Simone, mais tu étais ici, toi, cette nuit-là, non ?

Comme il avait dit cela en haussant la voix, Simone jeta un regard apeuré vers la cuisine. Elle fut soulagée de constater que la porte des toilettes était fermée, car elle savait que celle-ci communiquait avec le local où s'activaient les policiers. Ramenant son attention sur les deux garçons, elle vit que ceux-ci attendaient patiemment.

— Oui, j'étais là, confirma-t-elle à voix basse. Mais je n'ai rien vu.

— Ils ne savent toujours pas c'est qui, précisa Maxime. C'est quand même incroyable. Un meurtre. Ici. Au labo.

— Ça pourrait être n'importe qui, enchaîna Jérôme. Elle était belle, la Carrier, mais elle était vraiment pas sympathique. Tous les gens que je connais m'ont dit qu'elle était *bitch*.

— Mais de là à la tuer...

Les trois étudiants se turent. Après un moment, les deux jeunes hommes se remirent à la lecture, tandis que Simone déposa les DVD sur le bureau où se trouvaient ses choses. Elle prit une gorgée de son café refroidi et alluma l'ordinateur devant elle. Puisqu'elle s'était déplacée, aussi bien accumuler des heures de stage.

Tous les rêves racontés par les dormeurs devaient être transcrits mot par mot par les stagiaires. La coordonnatrice avait préparé un dossier de suivis qui permettait aux étudiants de savoir quelles nuits avaient déjà été complétées, et celles qui restaient à faire.

En parcourant la liste, Simone chercha le nom de Laurie Carrier. Comme tous les autres stagiaires, Laurie avait passé plusieurs nuits au laboratoire à titre de cobaye. La plupart de ses verbatim étaient déjà faits, sauf celui de sa dernière nuit, soit celle où le meurtre était survenu. Poussée par la curiosité, Simone décida de consulter les rêves déjà transcrits de la jeune femme.

Son avant-dernier passage au laboratoire remontait à déjà quelques semaines. Le dossier contenait les trois rêves qu'elle avait faits, ainsi que des images captées lors de l'endormissement. Simone se souvenait de l'expérience d'être réveillée par le son de la cloche au moment de s'assoupir. Étonnée de constater que, dès l'endormissement, son cerveau fabriquait déjà des images oniriques, elle se remémora une image de sa mère. Non pas comme elle la voyait généralement, c'est-à-dire endormie par la médication sur l'ottoman dans le salon, mais bien réveillée et souriante. Simone se demandait si c'était un souvenir, ou tout simplement une image fabriquée par son inconscient.

Laurie avait été réveillée huit fois par le son de la cloche. Parcourant la liste des images décrites par la jeune femme en lecture rapide, Simone lut surtout des références à ses études universitaires, ce qui provoquait, chez elle, stress, anxiété et sentiment de compétition, expériences que la stagiaire vivait elle-même en tant qu'étudiante au

baccalauréat. Le réveil qui l'intéressa le plus était celui où Laurie parlait d'une présence qui la dérangeait et qui se trouvait dans l'autre pièce. Elle décrivait une forme noire, mais humaine, qui ne devait pas être là. Cette présence grandissait et prenait de plus en plus de place. Laurie mettait l'accent sur les mots *dans l'autre pièce*, qu'elle avait répétés à maintes reprises.

*Dans l'autre pièce*, pensa Simone. *Qu'est-ce que ça veut bien pouvoir dire ?*

Elle saisit la souris et se promena à travers les différents fichiers. C'est ainsi qu'elle tomba sur la liste des personnes présentes dans le laboratoire lorsque Laurie s'y trouvait. Il y avait Caroline et Sam Davis, stagiaires de garde pour la nuit, ainsi que Maxime, l'autre dormeur. Aussi, le technicien s'était déplacé pour des problèmes de branchement survenus en début de nuit.

— Dans l'autre pièce, murmura à nouveau Simone.

Caroline, Sam, Maxime et le technicien Antoine. Ils étaient *dans l'autre pièce* pendant que Laurie se réveillait au son de la cloche. L'un d'eux dérangeait la jeune femme.

Simone sortit son agenda de son sac à dos et y nota les quatre noms. Elle sentait qu'elle était sur une piste, mais ignorait encore laquelle. Qui donc pouvait bien en vouloir à Laurie parmi ces quatre personnes ? Et pour quelle raison ?

L'étudiante entreprit ensuite de faire la lecture des rêves de Laurie. Creux et empreints du nombrilisme de leur créatrice, elle n'y trouva aucune réponse à ses questions. Il était clair que Laurie Carrier n'aimait que Laurie Carrier. Simone fut tout de même impressionnée par tant de transparence dans les rêves de sa consœur.

Elle ferma les documents et se laissa choir dans sa chaise. Elle prit sa tasse de café et se força à la finir. Alors qu'elle faisait la grimace, son coude heurta la pile de DVD sur le bureau. En les replaçant en une tour bien droite, celui sur le dessus attira son attention. Il renfermait les enregistrements de Samuel Davis.

— Les rêves de Sam seront sûrement plus rigolos que ceux de Laurie, se dit-elle en saisissant le DVD.

Lorsqu'elle lut la date inscrite sur le coffret, son cœur fit un bond.

— Non, murmura-t-elle, ça s'peut pas !

L'enregistrement avait été réalisé la nuit où Laurie était morte. Simone inséra le disque dans le lecteur de l'ordinateur et mis les écouteurs.

teurs. Sam apparut à l'écran. C'était au tout début de la nuit, alors qu'il s'installait pour dormir. La tête pleine d'électrodes, le jeune homme fit un grand salut à la caméra. Il exécuta ensuite quelques *steppettes*, jusqu'à ce que Caroline lui fasse signe de se coucher. Le sourire au visage, Simone actionna la touche et fit avancer le DVD.

Malheureusement, comme Simone n'avait pas réveillé le jeune homme durant la nuit, elle ne savait pas s'il y avait des rêves à transcrire. Elle fit avancer le disque jusqu'à la fermeture des lumières quand soudain, un mouvement à la caméra attira son attention. Elle revint en arrière et regarda le DVD.

Elle vit trois personnes à l'écran : Sam, couché dans le lit avec ses électrodes, Caroline sur le pas de la porte, et le technicien Antoine. Simone savait que ce soir-là, la boîte de branchement avait donné du fil à retordre à Caroline, qui avait appelé le technicien à la rescousse. Voilà comment Simone les avait trouvés, ce soir-là, à son arrivée au laboratoire. D'ailleurs, si cette dernière cherchait un peu, elle se verrait probablement franchir le seuil de la porte, au moment où elle était allée saluer le dormeur.

Sam, Caroline et le technicien. Il ne manquait que Maxime dans la liste des personnes qui avaient *dérangé* Laurie. Sam, Caroline et Antoine. Était-il possible que l'un d'entre eux ait causé de la mort de Laurie ?

Simone ouvrit une page blanche sur l'ordinateur. Les écouteurs sur les oreilles, elle chercha les rêves de Sam Davis. Sous ses airs de beau garçon athlétique, ce jeune homme possédait une intelligence émotive et intellectuelle hors du commun. La jeune femme l'avait tout de suite perçu.

Samuel avait toujours une longueur d'avance sur les autres. C'est pourquoi Simone ne fut guère étonnée de l'entendre raconter son premier rêve à la caméra, même si personne ne l'avait réveillé comme cela aurait dû être le cas. Un rêve profond, détaillé, complexe et rempli de couleurs, à l'image du jeune homme. À la fin, par contre, Sam Davis disait étouffer.

Simone fit avancer le DVD jusqu'au deuxième rêve. Cette fois, Sam flottait. Tout autour de lui se mouvait au ralenti, comme suspendu dans l'espace. L'étudiant était serein, jusqu'à ce qu'il se sente tirer vers le bas. Il prit alors conscience qu'il était dans l'eau, que quelqu'un s'était accroché à ses pieds et l'entraînait vers le fond.

Simone transcrivait le rêve du dormeur avec frénésie. Ses doigts claquaient sur le clavier d'ordinateur, comme si elle composait elle-même le récit. Sam s'était cependant assoupi au milieu d'une phrase. Simone ne connaîtrait jamais la fin de l'histoire. Finalement, elle repéra le troisième et dernier rêve, qu'elle transcrivit avec le même engouement. Plus elle écrivait, plus elle ressentait l'angoisse de son camarade.

Dans cet autre rêve, Sam Davis était un triangle dont les côtés se transformèrent en lianes au milieu d'une jungle. Ces dernières se divisèrent pour ensuite se métamorphoser en deux serpents. L'un s'enroula autour de Sam, ce qui rendit l'autre jaloux. À la toute fin, le reptile que Sam appelait le *serpent lumineux* tua l'autre.

*Ce n'est qu'un rêve*, se dit Simone pour se calmer.

L'Ontarien avait l'habitude de parler lentement. De sa voix grave, il racontait pourtant son rêve dans un débit rapide, avec une voix qui atteignait des tons plus aigus qu'à son habitude. Visiblement, il était troublé.

À l'aide du menu du DVD, Simone retourna au début du troisième rêve. Elle resta longuement à fixer l'heure où Sam Davis avait commencé à le raconter. Au même moment, elle se sauvait en courant et en criant que quelqu'un s'était introduit dans la chambre de Laurie Carrier. La forme noire dans le téléviseur l'avait regardée droit dans les yeux.

La jeune femme enregistra le document où elle avait transcrit les rêves de Sam et jeta un bref coup d'œil aux deux stagiaires, le nez toujours plongé dans leurs livres. Elle déplaça la souris et cliqua sur la touche *imprimer*.

Elle imprima les trois rêves de Sam, se leva le plus tranquillement possible pour aller récupérer les papiers, plia les feuilles en deux et les inséra dans son sac à dos.

Les rêves des dormeurs ne devaient en aucun cas sortir du laboratoire, mais elle avait besoin de ceux-ci pour obtenir des réponses. Elle salua ses deux confrères et quitta le laboratoire au pas de course.

## CHAPITRE 19

C'était comme si on l'avait branché sur le deux cents volts. À chaque mouvement qu'il effectuait dans son lit de fortune, son corps répondait avec une décharge électrique qui lui sciait les reins. La douleur lui coupait le souffle. Lorsqu'il testa une dernière position pour obtenir un semblant de confort, les ressorts du vieux lit émirent un grincement métallique. Il n'eut pas à ouvrir les yeux pour se souvenir qu'il était dans le dortoir vieillot du refuge. Le sifflement du vent pénétrant entre les lattes mal isolées des murs et le mugissement intermittent de ses co-chambreurs l'avaient accompagné tout au long de la nuit.

Malgré tout, il avait l'impression d'avoir dormi pendant des mois, d'un sommeil que rien n'avait pu déranger. Au sortir d'un rêve qu'il ne désirait pas abandonner tout de suite, il se laissa doucement glisser vers la réalité. Même avec les courbatures qui se faisaient de plus en plus oppressantes, il ne voulait pas affronter le monde extérieur. Pas tout de suite.

Dans les résidus de son rêve qui s'estompait peu à peu, il la revoyait telle qu'elle était avant. Elle était là, devant lui, puissante et belle. Elle lui souriait. Il l'avait pour lui tout seul. Il prenait le temps de la regarder, de sentir son parfum, de baiser sa peau, de sentir sa chaleur, son corps musclé collé sur lui. Elle lui avait dit : « Je veux rester ici pour toujours ».

Ça l'avait rendu heureux.

Son visage s'était effacé de sa mémoire au fil du temps et des bouteilles qu'il descendait les unes après les autres. Elle était devenue une sensation qui se mélangeait peu à peu avec les souvenirs qu'il avait de sa mère.

Puis, il se souvint. Les deux personnages aperçus à la fenêtre, devant cette porte qu'il ne connaissait que trop bien. Il l'avait vue et elle était vivante. Sa peau n'était pas bleuie, pas plus que son corps n'était froid et sans souffle, comme la dernière fois qu'il l'avait serrée dans ses bras. Elle était vivante. Souriante et amoureuse. Amoureuse de lui.

Saisissant au vol l'étincelle d'espoir qui le traversa, il ouvrit les yeux. Avec le gémissement du lit, son corps émit une longue plainte qui le laissa haletant. Il enfila le T-shirt qu'on lui avait remis le jour

précédent alors que la jaquette d'hôpital qui sentait la sueur avait été jetée à la poubelle.

Après une douche rapide dans la salle de bain commune, il se rase pour la première fois depuis longtemps, avec le rasoir en plastique qu'on lui avait donné. Lorsqu'il se débarrassa de la barbe hirsute qui lui donnait l'air d'un clochard, un tas noir se forma sur le sol.

— J'ai mué comme un animal, se dit-il.

Celui qui le dévisageait dans le miroir n'avait plus rien du jeune homme fonceur et arrogant qu'il était jadis. Des crevasses aux mille chemins se dessinaient de ses yeux jusqu'aux oreilles, tels des lits de rivière pour les larmes qu'il avait laissé couler au fil du temps. Sa bouche était devenue une ligne droite. De la couleur du papier brûlé, sa peau était aride comme le roc qui s'effrite au toucher. Ses paupières tombantes laissaient présager qu'un jour, elles finiraient par engloutir ses yeux et l'entraîner à jamais dans la noirceur.

— Le passage du temps s'est installé sur ton visage, mon vieux !

Ses yeux avaient cependant retrouvé leur éclat de jadis. Ils étaient le reflet de son esprit qui ce matin-là, avait repris du service.

— Je dois commencer par le début, dit-il tout haut.

Un souvenir lui revint en mémoire. Sa mère déplaçait une grande carte en carton devant lui, sur laquelle était dessiné un chemin entrecoupé d'échelles et de serpents. En sortant les pions feutrés du sac, elle lui avait expliqué le jeu. Les échelles permettaient d'avancer plus vite, tandis que les serpents vous forçaient à revenir en arrière. C'était devenu son jeu préféré, avant qu'il ne l'oublie dans un placard, à la suite du départ de sa mère.

En suivant le plus long serpent jusqu'à la case de départ, il venait de faire un grand saut dans le passé. Il voyait là une chance de revenir dans le jeu plus fort. S'il réussissait à trouver l'information qu'il cherchait, la grande échelle, il pourrait gagner la partie. Il lui suffisait de modifier les erreurs qu'il avait commises antérieurement.

\*\*\*

Pendant des heures, il avait épluché ses souvenirs. Le décor, les personnages, les sensations et les odeurs avaient refait surface. Il avait tracé une ligne sur le papier. Tels des pions sur un plateau de jeu, il avait placé tous les acteurs du drame de jadis.

Il avait trouvé quelques pistes susceptibles de lui permettre de changer le cours de l'histoire et de lui donner une fin meilleure. Du moins l'espérait-il. Ce n'était peut-être pas la première fois qu'il essayait. Il avait probablement déjà joué cette partie dans le passé.

Après le déjeuner, il était sorti dans la rue avec les autres. Pour la première fois depuis longtemps, il marchait la tête haute. Il faisait doux, ce jour-là. Une mince bruine humidifiait son visage. En temps normal, il aurait grogné contre la température, mais aujourd'hui, il était en mission.

Il tourna le coin et traversa la rue sans regarder. Une voiture freina brusquement et se mit à jouer du klaxon. Sans lui jeter un regard, il accéléra le pas.

Il repensa à tous ces jours et toutes ces nuits qu'il avait perdus, à s'envoyer verre après verre pour engourdir sa souffrance. Une loque humaine, voilà ce qu'il était devenu. Malgré que l'alcool le tuât à petit feu, tout son corps ne demandait qu'une chose : boire à s'en brûler la gorge. La moitié de sa vie, il l'avait passée à se détruire. Et maintenant, son propre corps se mettait de la partie.

Il était prêt. Prêt à changer le cours de sa vie, avant qu'il ne soit trop tard. Se tenir debout. Réparer les torts. Jamais il n'avait été aussi certain que maintenant.

Il leva un verre imaginaire bien haut, et porta un toast à son reflet dans les vitrines des boutiques encore fermées à cette heure matinale.

— C'est aujourd'hui que ça se termine, mon vieux, lança-t-il à son reflet. Je m'en viens, ma chérie !

## CHAPITRE 20

— C'est un homme fragilisé émotionnellement par un manque flagrant de sommeil sur une longue période de sa vie. Ce problème d'insomnie, qui a été détecté très tard chez le patient, a grugé une grande partie de ses réserves en énergie, ce qui a causé une fracture émotionnelle à un moment où l'accumulation du stress a finalement éclaté. Le sentiment de culpabilité additionné à l'anxiété vécue au quotidien a entraîné une cassure de la réalité.

Emmanuel lâcha un long soupir, ce qui eut pour effet d'interrompre son interlocuteur.

— En français, s'il vous plaît ?

— Pardonnez-moi monsieur l'agent, répliqua le chef clinicien en émettant un petit rire nerveux, je ne suis pas habitué d'être interrogé par la police. Je suis un peu nerveux.

Il se repositionna sur sa chaise et continua.

— L'accumulation de manque de sommeil pendant toutes ces années a créé une fragilité émotionnelle chez cet homme. Il a perdu la notion de ce qui est vrai, et de ce qui est un rêve. Pour lui, les images oniriques présentées durant le court laps de temps où il sommeille sont devenues sa réalité. C'est la raison pour laquelle il s'est retrouvé dans notre clinique.

— Et c'est causé par un manque de sommeil ?

— À la base, oui. C'est ce qui a provoqué ou exacerbé son anxiété. Et comme il n'a jamais été traité, il a appris à vivre de cette façon. Mais ça n'a pas dû être facile pour le pauvre diable. Lorsqu'il est arrivé à la clinique, il faisait peur à voir. Il nous a été référé par un autre hôpital qui ne savait plus quoi faire avec lui. Il était devenu violent avec le personnel.

— C'est-à-dire ? s'enquit Emmanuel.

— Il n'était pas rare qu'il se réveille en criant, en plein milieu de la nuit. Et comme c'est un homme assez costaud, le personnel n'était pas outillé pour le contenir.

— Donc, on vous l'a amené, comprit Emmanuel.

— Effectivement. Nous en étions à chercher la cause de son insomnie, en procédant par élimination. Nous avons déjà fait quelques tests qui se sont avérés concluants, mais malheureusement, il s'est sauvé avant que nous ayons pu poursuivre les traitements.

— Connaissez-vous son identité ?

— Hélas, non. C'est un ivrogne qu'on a enregistré de force à l'hôpital. Les policiers qui l'ont amené ont dit que le gaillard n'était pas fiché. Personne n'est venu le réclamer non plus.

Emmanuel nota ces informations dans son calepin.

— Vu sa corpulence, nous croyons qu'il travaillait physiquement par le passé. Cela doit faire une vingtaine d'années qu'il souffre d'insomnie et il semble considérer que le manque de sommeil est normal. Il est probable que ses comportements violents résultent de son sevrage. C'était l'une des choses que nous désirions tester lors de son séjour ici : vérifier si l'absence d'alcool avait un effet bénéfique sur son sommeil. Est-ce que le patient dormait mal à cause de l'alcool, ou bien était-ce une façon, pour lui, de s'endormir plus facilement ?

— Boire pour dormir ?

— C'est une possibilité. Un genre d'automédication, si vous voulez, soupira le chef clinicien. À la suite de l'évaluation initiale, nous avons tenté de lui soutirer des informations et croyez-moi, l'exercice a été laborieux ! Nous avons dû recourir à un psychiatre. J'ai même pensé utiliser l'hypnose, advenant le cas où les premiers spécialistes n'obtiendraient pas de résultats.

— Pour quelle raison ? questionna Emmanuel.

— Le discours du patient était incompréhensible. Nous n'avons pu en sortir aucun fragment qui était vérifiable. Il disait des choses décousues et s'exprimait en paraboles.

— Que disait-il ?

— J'ai écouté les enregistrements de ses séances avec le psychiatre, répondit le clinicien en levant les yeux au ciel pour mieux se remémorer les propos de l'ivrogne. Il répétait toujours les mêmes phrases relativement à une personne décédée. Il marmonnait constamment des dates et parlait beaucoup du passé. Le psychiatre affirme que le bonhomme a vécu un événement traumatique où il serait resté coincé, comme s'il était pris dans une boucle.

— Était-il encore violent lors des derniers jours de son séjour ici ?

— Il donnait l'impression de s'être calmé, mais...

— Oui ?

— J'ai regardé la vidéo où on le voit... je n'aime pas dire *s'échapper*, car il n'était pas prisonnier... mais bref, lorsqu'il s'est sauvé de la clinique... et il était en furie. Mes cliniciens n'ont pas été en mesure de le maîtriser.

— Est-ce que l'heure à laquelle il s'est sauvé apparaît sur la vidéo ?

— Entre trois heures et trois heures et quart du matin. Le DVD est disponible, si vous en avez de besoin.

— Effectivement, j'en aurai besoin.

— Si ce n'est pas trop demandé, j'aimerais bien que nous soyons avisés lorsque vous découvrirez son identité.

— Je vais voir ce que je peux faire, laissa entendre Emmanuel. Une raison spéciale à cette demande ?

— C'est que...

Voyant que son interlocuteur hésitait à répondre, Emmanuel leva les yeux de son calepin.

— Cette information est confidentielle, finit par dire l'homme, et n'a rien à voir avec votre enquête. Au cours de nos recherches, nous avons découvert une anomalie lors des prises de sang.

Il se pinça les lèvres, comme pour empêcher les mots qu'il avait en tête de sortir de sa bouche.

— Est-ce que j'ai votre parole, monsieur l'enquêteur, que ce que je vais vous dire ne quittera pas le secret professionnel ?

Emmanuel hocha de la tête.

— Lorsque vous le trouverez, sachez que cet homme a besoin de soins. Nous avons découvert qu'il souffre d'un cancer.

\*\*\*

Passé au poste pour cueillir l'enquêtrice Mirza, Emmanuel avait emprunté une voiture balisée pour se rendre à Sainte-Julie, sur

la Rive-Sud. Mirza avait déjà téléphoné là-bas pour prévenir qu'ils passeraient. Le chauffeur gara la voiture dans un cul-de-sac en forme de cercle, devant une maison en briques dont le garage était ouvert. Le terrain avant était bien entretenu, tandis que les arbrisseaux et les cèdres déjà emballés pour l'hiver. Une voiture de type utilitaire attendait dans l'allée asphaltée qui montait jusqu'à la maison.

Les enquêteurs se rendirent à la porte et sonnèrent. Une dame dans la cinquantaine leur répondit. Légèrement maquillée, elle était vêtue d'un molleton chaud et d'un jean souillé de terre autour des genoux.

*Pour travailler sur le terrain*, devina Emmanuel.

La femme leur fit signe d'entrer dans le vestibule étroit, et les mena ensuite à la table de la cuisine qui avait déjà été débarrassée du repas du soir. Sur le comptoir, Emmanuel remarqua un pain aux bananes emballé dans du cellophane et une cafetière éteinte. Leur hôtesse n'allait pas leur offrir de collation.

— Je croyais que la police ne nous prenait pas au sérieux, dit cette dernière sans autre préambule. J'ai été un peu surprise de votre appel.

— Comment va-t-elle ? s'enquit Mirza de sa voix douce.

— Ça a été très dur au début, soupira la dame en haussant les épaules. Elle a été placée dans un centre de soins pendant un mois complet. Mais maintenant, elle est revenue à la maison. Ils lui ont trouvé un petit boulot. Ça la fait sortir de la maison pour socialiser. Ma fille a développé ce que les médecins appellent une phobie sociale à la suite d'un trauma, .

— Madame Montpetit, j'ai consulté le dossier de votre fille Solange. Juste pour que nous soyons certains de bien comprendre la situation : est-ce un épuisement provoqué par du surmenage relativement à ses études universitaires qui a causé la dépression de votre fille ?

— Ma fille a été victime d'intimidation ! lança la femme, dont les traits de visage s'étaient durcis. Elle faisait vingt ans de plus que son âge. Ma Solange était capable d'endurer tout le stress que lui imposaient ses études. C'était une fille joyeuse qui aimait ce qu'elle faisait. Elle était douée, en plus ! C'est cette fille qui a abusé d'elle. Et l'université n'a même pas levé le petit doigt pour l'en empêcher !

— Nous désirons comprendre ce qui s'est passé, madame Montpetit, insista Mirza.

— Comprendre ? s'emporta la dame. Voilà des mois que j'appelle la police pour que justice soit faite. J'ai rempli tous vos documents et tous vos formulaires ! Tout juste si je ne suis pas devenue folle tellement la bureaucratie est encrassée dans votre système. Vous n'avez jamais rien fait pour nous aider et maintenant, vous essayez de me faire croire que vous voulez comprendre ?

Cette fois, ce fut au tour d'Emmanuel de prendre la parole. Sur un ton qui se voulait cassant, il répliqua :

— Madame, soit vous coopérez et nous interrogeons votre fille calmement, soit nous l'emmenons au poste sans votre consentement. Et sachez que nous sommes en mesure de le faire, puisque votre fille est majeure. C'est votre choix.

— C'est hors de question ! refusa la mère en se levant de table et en passant une main sur son visage pour essuyer les larmes qui avaient commencé à couler. Savez-vous ce que c'est que de perdre un être cher qui est toujours vivant ? J'ai vu ma fille, une personne enjouée, sombrer dans la noirceur sans que je ne puisse rien faire. Elle avait un bel avenir devant elle. Et maintenant, je ne sais même pas si elle sera encore là demain.

Les derniers mots avaient peiné à sortir tant la voix de madame Montpetit était brisée par le chagrin. Dans un souffle, elle réussit à ajouter :

— La personne qui se trouve dans le corps de ma fille n'est plus mon enfant. Ma petite Solange n'existe plus.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, comme pour se réchauffer, puis se retourna pour regarder par la grande fenêtre de la cuisine, faisant ainsi dos aux policiers. Après un moment de silence, l'enquêtrice Mirza relança la discussion.

— Votre fille est à son travail en ce moment ?

— Oui, confirma madame Montpetit sans se retourner.

— Et elle y passe la plupart de ses journées ?

— Oui.

— Et le reste du temps ? Le matin, le soir et la nuit... Que fait-elle ?

Madame Montpetit se déplaça jusqu'au comptoir de la cuisine pour y prendre un mouchoir, et reprit sa place à la table. Des rigoles de mascara s'étaient formées sous ses yeux.

— Elle est ici, avec moi.

— Est-elle en mesure de sortir seule de la maison ?

— De son propre chef, ma Solange ne sort jamais. Comme je vous l'ai dit plus tôt, elle a peur des gens et préfère généralement se terrer ici.

Mirza tourna la tête vers Emmanuel, question de lui passer le flambeau.

— La jeune femme responsable de l'état de votre fille a été retrouvée morte, il y a de ça quelques nuits.

L'inspecteur attendit de voir la réaction de la mère, qui gardait les yeux baissés et tripotait son mouchoir. À la nouvelle, elle n'afficha aucune réaction.

— Êtes-vous en mesure de confirmer que votre fille a passé toutes les dernières nuits à la maison, avec vous ?

— Solange a dormi ici tous les soirs de la dernière semaine. Elle est incapable de faire du mal à qui que ce soit, même à la vipère qui a ruiné sa vie. Solange est une personne douce et sans malice.

Madame Montpetit avait perdu toute trace de l'explosion de colère qui s'était déclenchée quelques instants plus tôt.

*Elle s'est résignée à la situation*, pensa Emmanuel.

— Nous autorisez-vous à aller interroger Solange à son travail ? demanda-t-il.

— J'ai déjà appelé là-bas. Ils vous attendent.

Sur le chemin du retour, les deux enquêteurs laissèrent le silence s'installer dans l'habitacle de la voiture. Leur visite au centre où Solange Montpetit travaillait leur avait laissé un arrière-goût amer. À première vue, la jeune femme semblait brisée, comme l'avait décrit sa mère. Maigrichonne, habillée de vêtements trop grands, les cheveux gras, elle était incapable de regarder les gens dans les yeux.

Suite à cet entretien, Yazel Mirza avait raconté un souvenir à Emmanuel. Un voisin avait capturé un raton laveur qui faisait du grabuge dans le quartier. L'animal sauvage s'était retrouvé pris au piège dans une cage en métal à peine plus grande que lui. Au lieu de montrer les dents et se débattre, la bête s'était tapie au fond de sa prison, le plus

loin possible de ses ravisseurs. La petite Yazel avait harcelé son voisin pour qu'il libère le raton dans la forêt le plus rapidement possible. Elle avait lu, dans les pupilles noires de l'animal, que celui-ci entendait se laisser mourir. Elle avait perçu un regard similaire chez Solange Montpetit.

Emmanuel, lui, avait eu une tout autre impression. À son avis, la jeune femme faisait du théâtre. Son expérience lui dictait que les gens qui fuient le regard des autres ont des choses à cacher.

À ce sujet, une dispute avait failli exploser entre les deux enquêteurs, qui s'étaient murés dans le silence. Mirza avait pris le volant et filait sur l'autoroute, presque vide à cette heure. Emmanuel avait remarqué que les jointures de sa collègue, crispées sur le volant à leur départ de Sainte-Julie, reprenaient leur forme décontractée au fur et à mesure qu'ils approchaient de Montréal.

À la sortie du tunnel Louis-Hippolyte-La Fontaine, le téléphone d'Emmanuel sonna.

— Enquêteur Guimond, répondit-il.

Il écouta son interlocuteur, sans l'interrompre. Affalé dans le fond de son siège depuis qu'il avait pris place dans la voiture, il se redressa en fouillant dans les poches de sa veste. Il en sortit son calepin, repéra une page blanche, et le posa sur sa cuisse. Après quoi, il fouilla dans la boîte à gants, le cellulaire toujours à l'oreille. Voyant cela, Mirza tendit le bras pour lui remettre un stylo. Le saisissant au vol, l'inspecteur coucha sur le papier les informations qui lui étaient transmises.

— Hum, hum, grogna-t-il pour faire savoir à l'appelant qu'il était toujours à l'écoute.

— Vous en êtes sûre ?

Lorsque la personne lui eut répondu, il la remercia et raccrocha. Il allait serrer le stylo dans sa veste, lorsque Mirza tendit à nouveau la main. Une fois le crayon rangé dans ses affaires, elle remit ses deux mains sur le volant sans mot dire. La regardant de biais, Emmanuel fut impressionné par sa retenue. Elle ne lui demandait pas qui avait appelé ou s'il avait reçu de nouvelles informations. Il se porta donc volontaire pour briser le silence et parler le premier.

— Notre amie la psychologue était partie à la pêche. Il semble que Laurie Carrier ait réussi à falsifier ses notes.

Cette fois, il tourna complètement la tête vers sa collègue pour voir sa réaction. Celle-ci regardait droit devant, les yeux rivés sur la route, les deux mains sur le volant. Comme un enfant qui prépare un mauvais coup, Emmanuel jubilait intérieurement.

— Elle nous a mis un poisson au frais. On doit interroger un professeur universitaire.

## CHAPITRE 21

Assise seule dans le petit hall d'entrée, Simone n'avait pas de rendez-vous, mais espérait tout de même pouvoir rencontrer la personne qui travaillait là. Depuis son arrivée, elle avait changé mille fois de position sur sa chaise et s'arrachait la peau autour des ongles. Elle ouvrait ses livres d'étude pour les refermer aussitôt tellement elle peinait à absorber leur contenu.

Plusieurs fois, elle avait failli prendre la porte et s'enfuir en courant. Une petite voix lui disait qu'elle n'avait rien à faire là, qu'elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas, qu'elle perdait son temps et qu'elle se ferait punir pour avoir fouiné. Mais la curiosité l'emportant toujours sur la peur, elle restait clouée sur la chaise dans la salle d'attente, avide de savoir si le rêve de Sam Davis était important.

La formatrice de son stage sur les rêves et les cauchemars leur avait fréquemment parlé de madame Jacqueline, qui avait jadis travaillé aux côtés du professeur Chevalier. Cette femme s'était avérée un pilier lors de la construction du laboratoire de recherche, et avait apporté un énorme soutien au chercheur lors de ses débuts, au moment où il en avait eu le plus besoin. La rumeur laissait entendre qu'ils avaient déjà formé un couple.

Lorsqu'ils avaient eu un différend sur la direction à donner au centre de recherche, madame Jacqueline s'était retirée de son propre chef, étant donné que le professeur était le créateur des lieux. Elle avait par la suite fondé son propre empire, avant de devenir une référence en analyse de rêves. Ses livres, dans lesquels elle expliquait les techniques pour se souvenir des scénarios nocturnes et en interpréter la signification, s'étaient vendus en millions d'exemplaires. Même si ses méthodes ne se basaient pas sur la science, elle avait réussi à garder contact avec le monde scientifique, au grand dam du professeur Chevalier. À présent, les deux s'évitaient comme la peste.

Simone n'avait jamais rencontré madame Jacqueline, mais elle avait tout de suite pensé à elle pour l'analyse du rêve de Sam Davis. Elle allait peut-être même glisser les images de Laurie dans la conversation, si c'était possible. Elle ignorait ce qui l'attendait. Qui sait si elle ne se verrait pas chassée sauvagement de la petite salle d'attente ?

Madame Jacqueline apparut dans le soleil matinal. Élégamment vêtue, elle faisait des gestes lents de l'habituee qui répète sa routine

chaque matin : retirer son manteau, l'accrocher délicatement à la patère de l'entrée, retirer ses bottes et déposer les pieds dans des escarpins dispendieux. Parfaitement coiffée et maquillée, les ongles peints de couleurs pastel, la femme portait une chemise évasée et une jupe cintrée. Le tout lui allait à merveille, jugea Simone.

Le poing au ventre, cette dernière se fit toute petite sur sa chaise. Avant que la maîtresse des lieux ne se dirige vers la porte menant à son bureau, elle déposa enfin les yeux sur la visiteuse.

— Vous venez ? l'invita-t-elle avec un grand sourire.  
Simone se remit à respirer.

\*\*\*

Madame Jacqueline était tout ce dont l'étudiante rêvait d'une mère. Les airs durs et froids que la dame se donnait dans ses conférences n'avaient rien à voir avec la femme qui se trouvait devant elle. Elle promenait un regard lumineux sur Simone, comme si elle était curieuse de la découvrir. Elle l'avait priée de s'asseoir dans un fauteuil confortable, lui avait versé un café et avait même partagé avec elle les croissants qu'elle s'était achetés pour son petit déjeuner.

En aucun temps, Simone ne sentit qu'elle dérangeait. Même que son hôtesse avait refusé l'argent qu'elle souhaitait lui remettre pour ses services, après qu'elle eut mentionné qu'elle était étudiante. Aussi, elle avait pris la peine de se renseigner sur son parcours scolaire, en plus de lui donner quelques conseils. Lorsque la jeune femme avait précisé qu'elle était stagiaire au laboratoire des rêves, madame Jacqueline s'était montrée ravie. Elle avait alors parlé de l'époque où elle-même y avait travaillé, années qu'elle semblait avoir franchement aimées. Il n'y avait pas une once d'aigreur dans sa voix lorsqu'elle parlait du laboratoire. Enfin, elle s'était fait un plaisir de dédicacer à l'attention de Simone son tout dernier livre sur la symbolique des rêves, fraîchement sorti des presses.

L'étudiante avait déposé le trésor sur ses genoux et passé la main sur la couverture lisse de l'ouvrage. Voilà longtemps qu'on ne lui avait pas offert de cadeau. Un nœud dans le ventre, elle déplia le papier qui contenait le rêve de Sam Davis et les images de Laurie.

— Tu sais, Simone, les rêves, même les plus effrayants, sont généralement des messages de notre inconscient. Quand tu connais et comprends une série de symboles, il t'est beaucoup plus facile d'ana-

lyser tes rêves. Comme ce sont tes rêves, tu es la personne la mieux placée pour les déchiffrer. Moi, je ne suis là que pour te donner un coup de main. Tu verras, les messages sont généralement très simples, même lorsque les symboles sont un peu terrifiants. Mais je suis là à déblatérer... Vas-y, raconte-moi!

L'étincelle dans les yeux de la dame donna du courage à l'étudiante.

— J'ai fait ce premier rêve au laboratoire. J'ai vu ces images lors de mon endormissement. Vous savez, lorsqu'on vous réveille plusieurs fois, au début de la nuit?

— Effectivement que je m'en souviens. C'est de la torture! s'exclama madame Jacqueline dans un éclat de rire.

— Oui, c'est vrai, approuva Simone en souriant. Mais voilà, durant l'un de mes éveils, je sentais une présence qui me dérangeait, dans l'autre salle. Une forme noire, invisible, mais humaine, qui n'était pas censée se trouver là. La forme a grossi et a pris de plus en plus de place.

— Et pourquoi cette présence te dérangeait?

— Je sentais que c'était une menace.

— Hum, laissa entendre madame Jacqueline en croisant les bras sur sa poitrine et en posant un doigt sur ses lèvres, qu'elle tapota légèrement.

— Pour avoir moi aussi étudié à la Faculté de psychologie, reprit-elle, je sais que tu vis beaucoup de stress en ce moment. Et je sais également qu'il y a beaucoup de compétition à l'université, peu importe le programme. Il y en a toujours eu. Dans mon temps, peu de femmes étaient sélectionnées pour effectuer des études supérieures.

Madame Jacqueline changea de position et entrelaça les doigts sur son genou.

— Les femmes qui se rendaient jusqu'au niveau universitaire étaient rares. Alors lorsque venait la période de sélection pour le doctorat ou la maîtrise, nous devions nous démarquer et travailler d'arrache-pied. La plupart des hommes n'aimaient pas se faire déclasser par le sexe opposé. Beaucoup croyaient encore que la gent féminine n'avait pas sa place dans les universités. Bref, la compétition était là, mais elle était d'un autre ordre.

La dame prit une gorgée d'eau. Une trace de rouge à lèvres s'estampa sur le buvant du verre.

— Ce que je comprends de ton rêve, poursuivit-elle, c'est que tu sens de la compétition. Peut-être avec quelqu'un en particulier, que tu vois comme une menace. Tout est dans le fait que toi, Simone, tu crois que cette personne est dangereuse, que cette menace soit réelle ou non. Dans le monde du rêve, tout est exacerbé. Le rêve explique une situation dans ta vie par l'entremise de symboles grandioses. Une erreur dans un examen se transforme en tornade qui détruit tout, une chicane avec tes parents en meurtre sanglant... Tout dépend du degré de tes émotions par rapport à la situation ; si tu as vécu pleinement ces émotions ou si tu les as refoulées. Dans ce cas-ci, es-tu en mesure de déterminer le degré de danger ?

Simone consulta à nouveau la feuille devant elle. Laurie n'avait pas mentionné cette information dans ses images.

— Je ne me souviens pas.

— Allons, ce n'est pas grave, dit madame Jacqueline. Ce sentiment d'être en compétition avec quelqu'un... est-ce que ça te rappelle quelque chose ?

Simone hochait de la tête un peu trop vite. Elle avait répondu pour elle-même, sans réfléchir à ce que pouvait vivre Laurie Carrier.

— J'ai fait un autre rêve, que j'ai pris le temps d'écrire plus en détail. C'est un rêve que j'ai fait la nuit.

Quand madame Jacqueline l'invita à poursuivre à l'aide d'un signe de la main, Simone lui fit la lecture du rêve de Sam Davis. Elle parla du triangle, de la jungle, des lianes qui se transformaient en serpent, et du cannibalisme dont le serpent le plus faible avait fait l'objet. Lorsqu'elle eut terminé, son interlocutrice affichait un air très sérieux. Elle regardait Simone franchement, comme si elle essayait de lire à travers elle. Un pli s'était formé sur son front auparavant lisse.

— J'y vois un triangle amoureux et de la jalousie envers l'un des personnages. Le plus fort réussit à se défaire du plus faible. Au début, tu es le triangle. Tu es centrée, tu es complète. Par la suite, tu te retrouves dans ce triangle amoureux, et c'est la bataille entre deux personnages. C'est encore de la compétition. As-tu fait ce rêve avant ou après tes images d'endormissement ?

— Après.

— Hum... as-tu l'impression que quelqu'un te veut du tort? Est-ce que cette personne aurait pu être présente dans le laboratoire, lors de ton endormissement? Est-ce qu'elle est liée à ton stage? Ou à tes études?

Simone avait eu le même raisonnement lors de la lecture des images de Laurie. Ce soir-là, quand cette dernière avait mentionné que quelqu'un la dérangeait, la stagiaire Caroline, leur collègue Samuel Davis et le technicien Antoine étaient présents. Même chose durant la nuit de son décès. Était-il possible que Laurie Carrier ait eu une relation avec l'un d'entre eux? Et qu'il ou elle lui aurait causé du tort? Mais pourquoi?

Pour ce qui est du rêve de Sam, Simone ne s'était pas attendue à ce genre d'explications de la part de madame Jacqueline. Elle avait espéré à tort y trouver des indices, enregistrés dans le subconscient de l'anglophone qui dormait paisiblement à côté du lieu du crime. C'était tiré par les cheveux de croire que le rêve de Sam allait élucider le meurtre de Laurie. L'étudiante se tapa mentalement sur la tête pour s'être accrochée à cette idée. Elle en était là dans ses pensées lorsque madame Jacqueline se racla la gorge pour retrouver son attention.

— C'est correct, Simone, si le fait d'en parler te rend mal à l'aise. Les rêves révèlent parfois des parties de nos vies les plus intimes.

— Je ne me souviens plus très bien. Mais c'est possible.

Un petit sourire apparut sur les lèvres de madame Jacqueline, qui savait que sa vis-à-vis lui mentait.

— Eh bien, je peux te dire que les symboles sont très forts dans ton rêve. Une liane, c'est sauvage, mais en même temps très solide. Le serpent, lui, est un symbole d'énergie vitale. C'est pourquoi on l'associe souvent à la médecine, science qui s'occupe de notre santé. Ce reptile a la particularité de changer de peau, de se transformer. L'un des serpents s'attache à toi. Un peu comme la liane qui est liée à l'arbre, c'est une image d'amour. L'autre serpent, le plus fort, a beaucoup de pouvoir. Il prend le dessus sur celui qui s'est collé à toi. Il peut être dangereux et te causer du tort. À mon avis, il représente une personne toxique dans ta vie, qui a décidé de t'avalier.

La dame posa un regard enveloppant sur Simone, qui y décela un soupçon de pitié, comme si elle était devenue une victime à sauver. Il s'agissait du même regard que les travailleuses sociales posaient sur

elle lorsqu'elles venaient dans la maison de son enfance. Elle allait se lever pour quitter la pièce, lorsque madame Jacqueline lui posa cette dernière question :

— Comment ça se passe au laboratoire des rêves et des cauchemars ?

Simone comprit qu'elle n'était pas au courant du décès Laurie Carrier. Elle hésita une seconde de trop, ce qui eut pour effet d'aiguiser la curiosité de madame Jacqueline.

— Il s'est passé quelque chose et tu hésites à m'en parler. Sache que rien ne peut me choquer, et que ce que tu me diras restera entre nous. Comme une psychologue, je suis liée par le secret professionnel.

L'étudiante se mura dans le silence. Devait-elle divulguer ce qui s'était passé ?

— Qu'est-il arrivé ? répéta la dame.

— Rien, mentit promptement Simone d'une petite voix, tout juste avant de se mettre à rougir, sachant trop bien que sa réponse avait l'air d'un mensonge.

— Jeune femme, je ne suis pas dupe. Il se passe quelque chose. Et crois-moi, si ce n'est pas toi qui me le dis, je vais le découvrir de toute façon.

— Une étudiante est morte... de mon stage... décédée pendant la nuit... une nuit de sommeil... c'est un meurtre, finit par avouer un peu gauchement Simone.

Serrant les lèvres, cette dernière regretta aussitôt d'avoir lâché le morceau. Elle n'avait pas l'autorité requise pour annoncer cette nouvelle. Elle pressentait qu'elle venait de commettre une bévue.

— Oh mon Dieu ! s'exclama madame Jacqueline. C'est pire que ce que je croyais !

Comme si elle jouait un rôle dramatique sur une scène, elle se leva debout et, d'un grand geste théâtral, s'écria :

— Le salaud !

## CHAPITRE 22

Emmanuel était assis sur une chaise en plastique, un gobelet de café fumant dans la main. Il laissa échapper une série de bâillements, ce qui eut comme résultat de faire tomber des gouttelettes de café sur son jean propre. Il lâcha un juron en se relevant et épongea le café avec une serviette en papier. Il but une gorgée et se brûla la langue. Après quelques nouveaux blasphèmes, il déposa le gobelet par terre, et se frotta le visage avec les deux mains. Il appuya ensuite la tête sur le mur en brique, et allongea les jambes. Même dans cette position, la chaise était inconfortable.

L'enquêteur n'avait pas besoin de beaucoup d'heures de sommeil pour être fonctionnel. Quatre heures au lit et il était à nouveau debout. Il lui arrivait de ne pas dormir du tout lorsqu'il travaillait sur une enquête complexe. Un roupillon de quinze minutes dans la voiture suffisait à le revigorer.

La nuit précédente, il avait rêvé de la coordonnatrice. Il ne se souvenait pas des détails, hormis que le visage de la femme avait pris la forme de celui de sa mère. Il s'était alors levé dans l'obscurité pour aller chercher la seule photographie qu'il possédait de cette dernière. À la plage, elle tenait un poupon qui devait être lui, collé sur son corps. Ses longs cheveux ondulaient au vent. Les yeux brillants, elle regardait la personne qui prenait le cliché en souriant. Emmanuel était resté assis dans le noir des heures durant à regarder l'image de cette femme qu'il n'avait pas eu la chance de connaître. Il avait pensé à Karine Perrier, non sans s'étonner devant la ressemblance entre les deux femmes.

Sa courte nuit avait été saccadée, interrompue à plusieurs reprises par une alternance d'images et de souvenirs. Son cerveau l'avait bombardé. Il n'avait pas pris la peine d'écrire ses rêves et ne se souvenait que de vagues scènes qui déjà, s'effaçaient de son esprit.

Réveillé au petit matin par le bip de son téléphone cellulaire qui lui annonçait que les résultats de l'autopsie de Laurie Carrier étaient disponibles, il s'était levé du lit avec un mal de tête carabiné. Depuis son réveil où il s'était cogné le petit orteil, il s'était buté à une série de petits malheurs : toasts brûlées, coupures alors qu'il se rasait, manque d'eau chaude durant la douche, savon dans les yeux, réservoir de gaz à sec dans la voiture, station-service la plus proche fermée pour rénovation, accident sur la route et café fumant renversé sur ses jeans.

Déterminé, il avait réussi à se rendre à la morgue et à présent, il attendait patiemment sur la chaise en plastique inconfortable. Un technicien en blouse blanche le fit sursauter. L'enquêteur était dans la lune. Il se remémora toutefois l'image qu'il avait dans la tête juste avant l'arrivée de l'intrus : sa mère tout sourire, penchée sur lui, tandis que ses cheveux qui lui chatouillaient les joues.

En suivant le technicien, il eut un pincement au cœur. Il aurait aimé pouvoir dire qu'il s'ennuyait de sa mère. Mais pour lui, cette femme était une inconnue.

Le technicien le guida à travers des corridors qu'Emmanuel ne connaissait que trop bien. Une fois à destination, l'homme à la blouse blanche pointa une porte et continua son chemin. L'inspecteur pénétra dans la chambre froide où l'attendait le médecin légiste, penché au-dessus d'un cadavre. Le policier reconnut le docteur qui s'était déplacé au laboratoire de recherche pour procéder à l'analyse préliminaire du corps de Laurie Carrier. Les cheveux blancs hirsutes, les lunettes au bout du nez, le regard bleu acier qui semblait lire en vous jusqu'au plus profond de votre âme, le légiste jeta un bref coup d'œil à Emmanuel lorsque celui-ci se positionna au garde-à-vous dans le coin de la salle. En ramenant les yeux sur le cadavre, un vieil homme tout bleui, le médecin dit :

— Alors, monsieur l'enquêteur, est-ce qu'on a trouvé le coupable ?

— Bon matin à vous également, docteur.

— Si vous me laissez un petit moment avec mon ami ici présent, enchaîna le médecin en parlant du corps, je serai à vous dans quelques instants.

— C'est vous le patron ! lança Emmanuel qui se rendit compte qu'il avait oublié son gobelet de café à côté de la chaise inconfortable. Il aurait bien pris une gorgée du liquide chaud pour se réchauffer dans cette salle maintenue à une température glaciale. Comme si son hôte lisait dans ses pensées, il lui dit :

— Il y a du café.

Il pointa les étagères du fond, où trônait une cafetière. Emmanuel farfouilla joyeusement dans les différentes capsules et choisit le café le plus fort. L'arôme du chaud liquide fit une faible compétition aux odeurs qui envahissaient la pièce. Lorsque l'enquêteur but une première gorgée, il se sentit renaître.

— Vous me devez deux dollars, lui lança le médecin derrière lui.

— Ce café les vaut amplement, répliqua Emmanuel en glissant des pièces de monnaie sur le plateau des capsules.

— Qui est votre ami ? enchaîna-t-il en se rapprochant de la table.

— Lui ? répondit le médecin. Ce n'est pas de vos oignons.

Il leva ses yeux acier vers l'inspecteur pour lui faire un clin d'œil et ajouta :

— La personne qui vous intéresse a déjà quitté la salle et est en route vers sa famille.

Le vieil homme claudiqua jusqu'au bureau, où il saisit une fiche qu'il entreprit de lire. Ses yeux suivaient son gros doigt qui soulignait les mots sur le papier. Une fois de temps en temps, il grognait, comme s'il lisait le document pour la première fois, alors qu'il l'avait lui-même écrit. Connaissant suffisamment le vieil homme qu'il avait eu à rencontrer dans le cadre de différentes enquêtes, Emmanuel savait qu'il ne fallait pas le brusquer. Après quelques minutes durant lesquelles l'inspecteur dégusta son café fort, le médecin referma la fiche d'un coup sec, et la glissa sous son bras.

— En Amazonie... débuta-t-il.

— Et c'est parti, murmura Emmanuel en soupirant.

— ... Des tribus aborigènes utilisaient des substances extraites des lianes de la jungle, notamment le *Chondodendron tomentosum* et le *Strychnos toxifera*, qu'ils appliquaient sur le bout de leurs flèches de chasse. Ensuite, ils se servaient d'une sarbacane pour propulser leur arme de jet enduite de poison sur leur proie, animale ou humaine. Vous savez ce qu'est une sarbacane, monsieur l'enquêteur ?

— Un petit tube creux ?

— Exactement. La substance extraite de la liane avait comme propriété de paralyser les muscles de la cible. C'est également un poison. Mais comme celui-ci n'était pas ingéré par l'animal, sa chair demeurerait comestible.

— Intéressant, dit Emmanuel en prenant une autre gorgée de café.

— Plus tard, le monde de la science s'est emparé de ces substances disponibles dans la nature et les a modifiées en laboratoire pour créer des anesthésiants capables de provoquer un relâchement musculaire. On les appelle *curares* et ils sont fréquemment utilisés de pair avec un sédatif.

— D'accord...

— Lorsqu'un curare est administré, il est impératif de mettre le patient sous assistance respiratoire, indiqua le médecin avec un doigt dans les airs, puisque les poumons sont au nombre des organes qui paralysent lorsqu'un patient est sous l'effet d'un tel médicament.

Le policier, qui s'apprêtait à boire une dernière gorgée de café, suspendit sa tasse dans les airs, tandis que le médecin poursuivit.

— Effectivement. Vous avez compris que quelqu'un a administré un curare à la jeune Laurie Carrier, alors qu'elle n'était pas sous assistance respiratoire. La petite est morte asphyxiée.

Il soupira et dit encore :

— Et il est fort probable qu'elle ait été consciente dans ses derniers moments. Disons qu'elle était comme... prisonnière de son corps.

Le vieil homme croisa les bras sur sa poitrine et s'appuya sur l'une des tables en acier inoxydable. La main sur la bouche, il se perdit dans ses pensées pendant quelques secondes. Puis, enlevant ses lunettes, il essuya ses yeux du bout des doigts.

— La paralysie du sommeil, murmura Emmanuel.

— Pardon ? questionna le médecin.

— Ça me rappelle un trouble du sommeil qu'on nomme la paralysie du sommeil. Vous connaissez, docteur ?

Le légiste hochait plusieurs fois la tête avant de répondre :

— Oui. C'est un trouble dans la transition de l'état du sommeil à l'éveil. La personne est réveillée, consciente, mais incapable de bouger pendant un laps de temps qui varie de quelques secondes à quelques minutes. Ça ressemble en effet à ce qu'a vécu la victime durant ses derniers moments.

— Notre unique témoin affirme avoir vu quelqu'un dans la pièce. C'est comme si on avait provoqué une paralysie du sommeil chez Laurie Carrier.

— Savez-vous si la petite en souffrait avant sa mort? s'enquit le docteur.

— Très bonne question! Je vais me renseigner.

— C'est pourquoi on me paie! s'exclama le médecin, en boitillant jusqu'à la table de dissection.

Des néons se mirent à ciller, donnant soudainement à l'endroit un aspect très glauque. Du moins, pour Emmanuel. Comme la pièce ne comportait aucune fenêtre, le pauvre était sur le point de manquer d'air.

— La question que je me pose chaque fois, monsieur l'enquêteur, c'est: pourquoi?

— Et qui? renchérit Emmanuel après avoir lâché un grand soupir. Qui a accès à ce genre de médicaments dans un hôpital?

— Excellente question, répliqua le légiste, à nouveau penché sur le cadavre.

Il repositionna ses lunettes sur le bout de son nez, puis suggéra:

— Si j'étais vous, j'irais voir à la clinique du sommeil de l'hôpital. C'est par là que transigent les médicaments utilisés dans le département. Généralement, ils ont un registre où tout est noté quant à la distribution des médicaments. Ça pourrait vous être fort utile.

\*\*\*

Emmanuel revenait tout juste de l'université où il avait interrogé le professeur Cormier dans le bureau de la psychologue. Cette dernière avait tendu un guet-apens à l'enseignant, en omettant de lui dire que d'autres personnes seraient présentes à leur rendez-vous. Pour l'occasion, Emmanuel était accompagné de Yazel Mirza. L'un et l'autre avaient à nouveau évité de s'asseoir sur le divan de consultation, pour plutôt prendre place de chaque côté du bureau en chêne. Emmanuel avait préféré rester debout. Il avait été convenu que la psychologue commencerait l'entrevue, et que les enquêteurs seraient libres de prendre la parole à tout moment. La dame avait aussi convié deux collègues, soit le directeur du département de psychologie et une personne affectée au service des ressources humaines. Arrivés sur les lieux tout juste avant le professeur, ceux-ci n'avaient eu d'autre choix que de prendre place côte à côte sur le divan vert.

Dans la trentaine, le professeur Cormier était grand et mince. Les traits droits et symétriques, le visage sans imperfections, il pénétra dans le bureau avec nonchalance. Il bifurqua tout de suite vers le divan pour serrer la main de son directeur de département et salua la préposée aux ressources humaines d'un rapide hochement de tête. Après quoi, il posa son postérieur sur l'unique chaise libre en face du bureau, avant de prononcer le prénom de la psychologue en guise de salutation. Celle-ci lui répondit par un sourire retenu et entama l'entretien. Le professeur ne chercha pas à savoir qui étaient les deux autres personnes dans la salle, de même qu'il ne sourcilla pas lorsqu'on lui expliqua qu'ils étaient de la police. Son attitude générale était décontractée, comme s'il buvait un verre avec des collègues.

*Soit il n'a pas perçu la tension dans la salle, soit il s'en fout, jugea Emmanuel. Il n'a même pas l'air surpris de nous voir. Il devait s'y attendre.*

Avant le rendez-vous, les enquêteurs avaient appris que Cormier avait atteint la position de professeur tôt dans sa carrière, parce qu'il était un surdoué dans son domaine. C'est l'université qui l'avait approché pour acquérir ses services. Il était célibataire et n'avait aucun enfant.

Au grand dam d'Emmanuel, qui s'attendait à un échange orageux, l'entretien s'était déroulé avec civisme. Le professeur était resté cool lorsqu'on avait insinué qu'il entretenait des relations intimes avec ses étudiantes, et en apprenant que des notes avaient été falsifiées à partir de son département. Il avait écouté les accusations sans broncher, comme un bon élève de classe. Lorsqu'il avait enfin pris la parole, ses propos étaient lents et réfléchis. Même qu'Emmanuel y avait décelé un soupçon de condescendance.

Cormier avait d'abord conseillé à la psychologue de ne pas croire toutes les rumeurs qui circulaient à son sujet. Pour la falsification de notes, il avait jugé possible qu'un élève féru en informatique ait pu réussir à pénétrer dans le système. À aucun moment il ne s'était défendu pour proclamer son innocence.

Lorsque Mirza avait mentionné le nom de Laurie Carrier et expliqué la façon dont celle-ci était morte, Cormier n'avait guère plus changé d'attitude. Il s'était plutôt contenté de dire qu'il avait entendu parler du drame. Durant l'interrogatoire mené par les inspecteurs, il avait confirmé que la victime avait été son étudiante et qu'elle avait participé à ses laboratoires de recherche, mais sans plus. Enfin, il avait

nié avoir eu des relations autres que professionnelles avec la jeune femme.

Les policiers avaient quitté les lieux au moment où le directeur expliquait les sanctions qui seraient prises à l'encontre du professeur. Avant de sortir, Emmanuel avait jeté un dernier coup d'œil à ce dernier. Malgré les accusations, l'individu donnait l'impression d'être un flâneur qui attendait la fin d'une réunion ennuyeuse. Pourtant, s'il avait été dans sa situation, Emmanuel, lui, aurait explosé. C'est pourquoi il avait été surpris de sa retenue, alors même que sa réputation et sa carrière étaient en jeu.

Les deux enquêteurs étaient d'accord : l'homme paraissait aussi innocent qu'il prétendait l'être. Emmanuel était toutefois déçu : un professeur qui avait des relations avec ses étudiantes aurait fait un excellent coupable. Par contre, il n'excluait pas encore tout à fait Cormier de la liste des suspects et le rangea dans un coin de sa mémoire. Pour le moment, sa collègue et lui n'avaient rien qui reliait cet homme au laboratoire, mis à part qu'il avait travaillé avec la victime.

Suite à l'interrogatoire, Emmanuel s'était aussitôt mis en route pour l'hôpital. En sortant de l'ascenseur du cinquième étage, il se dirigea vers le bureau de la coordonnatrice, en espérant la croiser. C'est elle qui l'aperçut en premier, de l'autre bout du couloir. Elle arrivait de l'aile voisine, un café dans les mains.

— Si j'avais su que vous étiez là, j'aurais apporté une seconde tasse, lança-t-elle.

Arrivée à la hauteur du détective, vu la mine sérieuse de ce dernier, elle effaça le sourire qui jusque-là, traînait sur son visage.

— Vous avez des développements, devina-t-elle.

— J'aurais plutôt des questions, signifia Emmanuel. Je prévoyais aller à la clinique, mais j'ai peur de ne pas être en mesure d'obtenir des réponses claires.

— Vous ne me surprenez pas. C'est comme la mafia, là-bas, dit la coordonnatrice en affichant un mince sourire.

Puis elle fit signe à son interlocuteur d'entrer dans son bureau.

— Il y a peut-être des questions auxquelles je peux répondre avant que vous n'alliez interroger les cliniciens.

Elle ferma quelques dossiers qui jonchaient le bureau et s'assied sur son fauteuil. En mettant les deux mains sur sa tasse de café, comme pour les réchauffer, son regard intelligent se posa sur Emmanuel.

*Pourquoi une belle femme comme elle se terre-t-elle dans le fond d'un département lugubre d'hôpital?* se demanda celui-ci.

Il glissa la main dans son veston et en sortit un cliché qu'il déposa sur le bureau devant lui. Karine Perrier baissa les yeux et saisit l'image par l'un des côtés pour mieux la regarder.

— Beau bonhomme, lâcha-t-elle avec un sourire moqueur à l'attention d'Emmanuel. Qui est-ce ?

— Vous ne le connaissez pas ?

— Non. Jamais vu. Et je n'oublie jamais un visage.

— Ce n'est donc pas un habitué du laboratoire ou de la clinique des rêves et cauchemars ?

— Si cet homme a visité mon département, il l'a fait pendant que j'étais absente.

Karine leva les yeux du cliché pour regarder le policier en face.

— Et je suis rarement absente, précisa-t-elle.

— Je vous présente le professeur Cormier. Il enseigne la neuropsychologie à l'université et il y a des rumeurs voulant qu'il fréquente certaines de ses étudiantes. Laurie Carrier était au nombre des élèves qui travaillaient dans son département de recherche.

— Un suspect ? interrogea Karine en arquant un sourcil.

— Tout porte à croire qu'il est innocent. Si vous ne l'avez jamais vu ici, ça signifie qu'il n'avait pas accès au laboratoire de recherche où Laurie a vécu ses derniers moments.

Après un dernier coup d'œil au professeur Cormier, Karine poussa la photographie en direction de l'enquêteur, qui lui, sortit son calepin pour ensuite insérer l'image entre deux feuilles. Il feuilleta rapidement le livret, puis s'arrêta sur la page qu'il cherchait.

— Est-ce que c'est possible, pour la clinique, de se procurer un médicament paralysant, de type curare ?

Ce fut comme s'il venait de gifler la coordonnatrice, qui surprise, se recula sur son siège. Le visage crispé, elle fixa le policier, tandis qu'un pli déformait son front.

— Est-ce que quelqu'un a administré un médicament paralysant à Laurie Carrier ?

Pour toute réponse, Emmanuel hocha la tête.

— Sans aide respiratoire ?

Nouveau hochement de tête de l'enquêteur. La main de la coordonnatrice se scotcha en travers de sa bouche. Dans un souffle, elle lâcha :

— Nom de Dieu !

Elle dut prendre un instant pour digérer la nouvelle et retrouver son aplomb. Puis elle expliqua :

— Il nous est possible, à la clinique, de nous procurer ce genre de médicament. Le professeur Chevalier en a sélectionné un en particulier, qui nous permet de recréer le traumatisme de paralysie du sommeil chez un patient. Il a effectué une recherche, sur le sujet, il y a quelques années.

— Donc, il est possible que la clinique ait ce genre de médicament en sa possession ? voulut s'assurer Emmanuel.

— Je ne suis pas sûre à cent pour cent. Lorsque le professeur a mentionné vouloir recréer l'étude, je m'y suis opposée.

— Pour quelle raison ?

— À cause du médicament. Il est très puissant et pourrait être dangereux s'il est utilisé de façon inadéquate. Son administration à un sujet requiert la présence d'un anesthésiste et d'une aide respiratoire. J'ai avisé le professeur Chevalier que nous n'étions pas prêts pour ce genre d'expérimentation. J'ai cru à tort qu'il avait écouté mes conseils.

— Doit-on signer un registre pour se procurer ce médicament à la clinique ? questionna Emmanuel.

— Si le professeur Chevalier a commandé le médicament, oui.

— En ce cas, je veux consulter le registre, ordonna Emmanuel en se levant.

## CHAPITRE 23

L'homme attendait non loin de l'hôpital. En courant, il avait effectué les quelques kilomètres qui le séparaient de l'institution de santé pour se réchauffer. Il faisait gris, l'humidité s'était logée dans ses articulations, et une pluie glaciale s'était mise à tomber dru. Une fois sur place, il avait fait plusieurs fois le tour, histoire de trouver le meilleur endroit pour observer la porte principale sans être vu. Collé à un buisson dépourvu de feuilles qu'il pouvait traverser rapidement s'il devait fuir, il voyait l'entrée, une partie du stationnement, ainsi que la longue allée qui menait au boulevard.

Ses mains enfouies dans les poches de son manteau n'avaient pas empêché ses doigts de geler. Crispé des épaules jusqu'aux oreilles, il tentait tant bien que mal de protéger son visage du vent et de la pluie, tout en sautillant d'un pied à l'autre pour se garder au chaud. Un combat intérieur contre lui-même avait lieu. Cette partie de lui qui était faible lui dictait d'abandonner son poste pour aller se réchauffer dans un bar, à coups d'alcool fort. Pour mieux ignorer cette petite voix mesquine, il ressuscitait dans sa tête les moments clés du drame qui avaient mené à la mort de la femme de sa vie. Si ses calculs étaient justes, la chaîne des événements qui devaient se produire aujourd'hui lui permettrait de s'insérer dans le jeu.

Il était pourtant sûr d'être au bon moment. Ils allaient apparaître d'un instant à l'autre et ensuite, il serait en mesure de les suivre. Ou de déterminer avec certitude la prochaine étape. Il y avait une marge d'erreur de quelques heures par rapport à leur arrivée. Or, au fur et à mesure que le temps passait, la probabilité de les voir se manifester diminuait, et le doute prenait de plus en plus de place.

Tel un rayon de soleil tentant de percer les nuages, une image d'elle se faufila dans l'esprit de l'homme. La tête sur l'oreiller, son corps nu sous les couvertures, elle le regardait en souriant. C'était une scène de l'époque où il était heureux, l'unique moment de bonheur qu'ils avaient partagé. Un épisode éphémère qui s'était envolé dès l'instant où le naturel en lui avait repris le dessus.

— Quel merdier murmura-t-il.

Il sortit les mains de ses poches et souffla dessus, vaine tentative pour les réchauffer. Il s'accrocha à cet instant de bonheur pour ne pas

perdre espoir. Elle était après tout la raison de sa présence ici, dehors sous cette température misérable.

— Il faut que ça fonctionne.

Il entendit enfin le son des sirènes. Les voitures balisées tournèrent le coin et apparurent dans son champ de vision. Quatre véhicules remontèrent l'allée vers l'hôpital. Leurs pneus crissèrent à l'arrêt, à demi montés sur le trottoir. Des agents en uniforme sortirent des voitures et se précipitèrent vers la porte d'entrée principale.

Dans la foulée, l'homme reconnut le visage qu'il espérait voir. Sorti de la première voiture balisée, il avait vu la personne courir avec les autres.

— Tu ne sais pas encore ce que le futur te réserve, Emmanuel Guimond ! murmura-t-il en suivant le détective des yeux.

Avec l'arrivée de ce dernier, les pions s'étaient alignés sur la plaque de jeu. L'homme avait dorénavant un plan. Il savait quoi faire. Et il savait où aller.

## CHAPITRE 24

Le professeur Chevalier marchait d'un pas décidé dans l'allée menant à l'hôpital. Son congrès s'était déroulé à merveille et il avait pu échanger avec des scientifiques issus de domaines connexes. Il avait tâté le terrain pour vérifier si de nouvelles avancées en biologie pourraient lui être profitables. Il repensait sans cesse aux documents qu'il traînait dorénavant toujours avec lui. Encore en ce moment, ils étaient dans son attaché-case. Et peu importe où le professeur se trouvait, ses pensées le ramenaient toujours à ces documents. Il pénétra dans l'entrée de l'hôpital et remonta le long couloir. Il salua distraitement le gardien de sécurité, puis tourna machinalement à droite, vers les ascenseurs réservés au personnel. Il dut patienter de longues minutes avant d'atteindre le cinquième étage, attente qui le mit de mauvaise humeur. Enfin arrivé, il entra dans le couloir tranquille de l'aile J.

Le chercheur était tellement pris dans ses pensées, qu'il ne remarqua même pas que la porte de son bureau était ouverte. Il y entra machinalement et accrocha son manteau à la patère, dans le coin de la pièce. Pour ce faire, il avait déposé sa petite valise sur le sol. Il la saisit et, malgré qu'elle fût légère, il ressentit à nouveau tout le poids des documents qu'elle renfermait. Des documents qui avaient le pouvoir de leur causer du tort, à lui et à son laboratoire de recherche. La clinique pourrait aussi être en péril. Il fallait absolument qu'il fasse quelque chose pour s'en sortir.

C'est seulement lorsqu'il leva les yeux qu'il la vit. Toujours aussi belle et élégante, Jacqueline était assise sur la chaise de son bureau. Entre eux, il n'y avait pas de titre, de nomination ou de révérence. C'était juste Jacqueline. Ils avaient vécu de nombreuses années ensemble, à travailler dans le laboratoire, à élaborer de nouvelles stratégies pour faire avancer les choses. En dépit des rumeurs qui circulaient à leur sujet, ils n'avaient jamais été un couple, ni même amants. Chevalier connaissait Jacqueline comme s'ils avaient été frère et sœur, élevés ensemble par les mêmes parents.

Il avait été content et fier de partager ses nuits de travail avec cette femme qui était d'une vivacité et d'une intelligence incroyables. Mais après quelques années, des divergences d'opinions avaient eu raison de leur amitié. Lorsque Jacqueline avait quitté le laboratoire pour se lancer dans l'écriture d'un livre sur la symbolique des rêves,

le professeur l'avait encaissé comme une trahison. Il avait mal digéré toutes ces fois où il l'avait croisée dans un congrès scientifique, ces fois où elle avait ri en compagnie de gens qu'il lui avait lui-même présentés. Il s'était forgé une place dans le monde scientifique avec peine et misère. Et voilà qu'il y avait introduit son ennemie.

Chaque fois, Jacques Chevalier sentait la bile lui remonter dans la bouche. Le succès de Jacqueline lui donnait des ulcères d'estomac. Comme ils s'étaient connus dans toutes les situations, les bonnes, les magiques, les médiocres et les crises, le professeur décela tout de suite l'émotion qui animait les yeux de son ancienne consœur. La Jacqueline assise dans son fauteuil était en beau fusil.

— Bonjour, Jacqueline, réussit-il à prononcer sans une once de méchanceté.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Dis-moi que tu n'es pas encore en train de jouer avec tes étudiantes !

Jacqueline avait mis l'accent sur le mot *encore*. Les étudiants avaient été un sujet de discorde entre eux. L'experte de la traduction des rêves avait toujours cru que Chevalier exploitait ses stagiaires.

— Je ne vois vraiment pas de quoi, ou de qui tu parles, Jacqueline.

Alors qu'elle croisa les bras, les yeux de Jacqueline lançaient des couteaux. Elle détestait qu'on la traite comme une idiote, se remémora Chevalier pour l'avoir entendu dire des milliers de fois.

— Tu veux un café ? lui proposa-t-il. Tu pourras m'expliquer ce dont il s'agit autour d'une bonne boisson chaude.

## CHAPITRE 25

C'était la première fois que Simone visitait le campus de l'Université McGill. Elle qui craignait de se perdre dans ce nouvel environnement se rendit vite compte qu'elle y était aussi à l'aise que sur n'importe quel autre campus. Il y régnait la même atmosphère qu'à l'Université de Montréal... des étudiants pressés de se rendre à leur cours, d'autres qui travaillaient dans les cafés qui leur étaient réservés. La différence était que McGill se situait en plein centre-ville de Montréal et que les pavillons comportaient de vieux bâtiments en pierre grise d'architecture anglaise. Il s'y trouvait aussi une plus grande concentration d'étudiants étrangers et l'anglais était la langue officielle.

Simone était assise à une table, sise à l'entrée d'un pavillon où son collègue de laboratoire Samuel Davis lui avait donné rendez-vous. En cherchant dans la paperasse remise aux stagiaires, l'étudiante avait réussi à trouver l'adresse courriel du jeune homme. Alors qu'elle s'attendait à ce que ce dernier ignore la requête qu'elle lui avait envoyée, elle avait été agréablement surprise de recevoir un message de lui quelques heures plus tard. C'est ainsi qu'ils s'étaient donné rendez-vous à McGill.

Fidèle à son habitude, Simone était arrivée une heure à l'avance. Installée au milieu de la foule qui voyageait dans les corridors du campus, elle se détendait pour la première fois depuis longtemps. Dans le troupeau humain au milieu du centre-ville de Montréal, elle se sentait en sécurité.

Samuel passa la porte vitrée du pavillon. Sac de sport à l'épaule, il se mouvait d'une démarche nonchalante en jasant avec les quelques personnes qui se dirigeaient dans la même direction que lui. Arrivé à la hauteur de Simone, il lui fit un immense sourire avant de se pencher pour lui fit la bise sur les deux joues. Prise par surprise, la jeune femme se sentit rougir jusqu'aux oreilles.

— Hey Simone ! C'est cool que tu sois là ! Ça va la vie ?

— Ça va.

— Moi, plus on approche de la mi-session, plus je suis dans le *juice*. Mais j'ai vraiment hâte... Je me suis *booké* une retraite de méditation pendant la semaine de relâche. J'ai pas le droit d'écrire, là-bas,

mais je vais trouver une façon de transcrire mes rêves. Est-ce que tu veux boire quelque chose ?

À ces mots, Sam pointa les distributrices à l'autre bout de la salle. Simone fit non de la tête, puis se surprit à se frotter les mains vigoureusement sous la table, signe qu'elle était nerveuse.

— Sam, je suis venue te parler de Laurie.

Le sourire qui résidait en permanence sur le visage du jeune homme disparut aussitôt. Il laissa tomber son sac de gym sur le sol et prit place sur la chaise en face de Simone.

— Je suis allée consulter les rêves de Laurie, reprit celle-ci, et je suis tombée sur un endormissement intrigant.

Elle sortit la feuille de papier où était transcrit le rêve de Laurie et expliqua :

— Laurie était dérangée par une présence au laboratoire, cette nuit-là. J'ai noté le nom des gens qui étaient sur place, et à part Maxime qui dormait dans l'autre chambre, il n'y avait que Caroline, le technicien Antoine, et toi.

Sam saisit la feuille et entreprit de la lire. Ceci fait, il la remit à Simone, mais ses yeux étaient ailleurs. Après un instant, il dit :

— Maintenant que tu en parles, je me souviens que Laurie jaccassait à propos d'un gars qu'elle fréquentait. Il n'avait vraiment pas l'air facile à vivre. Laurie s'en plaignait souvent. Comme ça ne m'intéressait pas, je ne l'écoutais que d'une oreille.

— Elle a précisé qui c'était ? se dépêcha de demander Simone.

— Non, elle ne l'a jamais nommé. Je ne souhaitais pas l'entendre déblatérer sur ses problèmes. Je la laissais parler parce qu'elle semblait avoir besoin d'un confident. Je crois que moi ou un autre n'aurions fait aucune différence.

Simone se cala dans sa chaise, puis répliqua :

— Sam, j'ai lu la transcription de la plupart de ses rêves. Mis à part une grande estime pour elle-même, elle n'a jamais mentionné quoi que ce soit à propos d'un gars qu'elle fréquentait. Dans cet endormissement, c'est la première fois où elle affirme que quelqu'un la dérange.

— Je suis désolé, Simone ! Je ne connais pas le nom de son *mystery lover*. Je ne pense même pas qu'elle l'ait dit en ma présence.

Simone déplia la feuille du rêve de Laurie, pointa un passage et poursuivit.

— Tu vois, elle indique «qu'une présence la dérange dans l'autre pièce». J'ai eu l'impression qu'elle parlait de quelqu'un qui se trouvait de l'autre côté de la porte de la chambre, d'une personne qui était présente au labo. Ce soir-là, il y avait Maxime, Caroline, Antoine et toi. Mis à part Maxime, les mêmes personnes étaient là la nuit du meurtre.

L'étudiante leva les yeux vers son interlocuteur, en espérant qu'il puisse l'aider. Un large sourire apparut sur le visage de ce dernier.

— Quoi ? lança-t-elle.

— Simone, tu es devenu enquêtrice, ou quoi ?

La jeune femme ouvrit la bouche, mais avant qu'elle n'ait le temps de répondre, Sam ajouta :

— Laurie n'était pas ton amie. Alors, pourquoi cherches-tu à retrouver son meurtrier ?

Pour éviter d'être entendue des tables voisines, Simone se pencha vers l'avant et expliqua :

— Sam, j'étais là. J'ai vu le meurtrier sur l'écran de télé. Ma mémoire est floue, mais je sais que la personne qui a tué Laurie m'a regardée à travers la lentille de la caméra.

— *I'm sorry*, s'excusa Sam en levant les deux mains devant lui tel un bouclier. Je savais pas.

— Je ne sais pas comment l'expliquer, mais lorsque le coupable m'a regardée, j'ai compris qu'il me donnait un avertissement. Il sait qui je suis. Je dois découvrir son identité avant que lui ne me retrouve.

Les deux étudiants observèrent un moment de silence. Lorsque Sam se mit à scanner la salle des yeux, sûrement pour tenter de trouver une porte de sortie, pensa Simone, celle-ci décida d'alléger l'atmosphère en abordant un sujet plus neutre. Elle lança donc la première idée qui lui passa par la tête.

— Sam, j'ai aussi consulté tes rêves...

— Pauvre de toi ! pouffa le jeune homme.

— Est-ce que tu peux me parler du rêve que tu as fait la nuit du meurtre ? Celui avec les deux serpents...

— Woah ! s'écria Sam. Si tu l'as écouté, ça veut dire qu'on m'a enregistré et que la police pourra consulter le DVD. C'est un peu mon alibi, en fait, pour cette nuit-là. Je pense que le policier qui m'a interrogé me soupçonne d'être le meurtrier de Laurie. Ce rêve-là va me sauver la peau !

— Fiou ! Je croyais que tu serais fâché de mon indiscretion.

— Mais non ! C'est cool.

— Les symboles de ton rêve sont assez forts ! reprit Simone en empruntant les mots de madame Jacqueline. As-tu essayé de l'analyser ?

Triangle amoureux. Jalousie. Compétition. Simone avait hâte d'entendre le point de vue de Samuel au sujet de son rêve. *Ce n'est que de la curiosité professionnelle*, se dit-elle. Elle refoula la petite voix qui lui dictait que le rêve de Samuel l'aiderait à percer le mystère entourant la mort de Laurie Carrier.

## CHAPITRE 26

— On n’a rien pantoute ! lança l’agent Patrick.

— Pas de nom, pas d’adresse physique, pas de dossier judiciaire non plus. Jusqu’à présent, on n’a rien trouvé dans le système, renchérit Mirza.

— On a fait le tour des foyers d’accueil pour les itinérants, les popotes roulantes, les parcs publics... personne ne semble connaître le gars ni même l’avoir vu.

— Quelqu’un à l’hôpital a eu la présence d’esprit de le prendre en photo, spécifia Mirza, et donc, on a pu faire circuler cette image.

Bien qu’elle vienne de passer des heures interminables sous les intempéries à effectuer des recherches dans la ville, la peau foncée de l’enquêtrice ne laissait transparaître aucun pli de fatigue. Son coéquipier Patrick, toutefois, affichait des traits un peu plus fripés.

— Notre prochaine étape consiste à faire le tour des bars du quartier, annonça ce dernier.

Emmanuel hocha la tête. Le patient qui s’était sauvé de la clinique constituait un important morceau du puzzle. Un témoin crucial. Ou bien le coupable. Difficile de juger sans avoir interrogé le bonhomme.

— J’avais justement envie d’une bonne bière tablette avec une langue de porc, laissa entendre Patrick en se levant.

À nouveau seul, Emmanuel retomba dans la paperasse. Dans la cohorte de Laurie Carrier, tous les stagiaires étaient nouveaux dans le programme. Mis à part Samuel Davis, tous provenaient de l’Université de Montréal. À la demande de l’enquêteur, l’administration du laboratoire lui avait fourni une copie du DVD sur lequel on pouvait voir le jeune homme raconter tous les rêves qu’il avait faits la nuit de la mort de Laurie. L’un des agents était chargé de vérifier l’heure de chacun des enregistrements.

Emmanuel consultait ce que la coordonnatrice avait appelé les *logs* de veille, c’est-à-dire une liste de présences pour chaque nuit au laboratoire. De courtes descriptions du déroulement de la nuit suivaient le nom des personnes impliquées, stagiaires et dormeurs. S’il y avait eu des incidents, ceux-ci y étaient également notés.

L'inspecteur se concentra sur le semestre où Laurie Carrier avait commencé son stage. À force de tourner les pages et de consulter les inscriptions, une équation mathématique se matérialisa sous ses yeux.

— Un plus un égale deux, dit-il à sa propre intention.

Au fur et à mesure que le stage avançait dans le temps, les initiales du technicien du laboratoire, Antoine Meilleur, apparaissaient de plus en plus fréquemment sous l'écriture soignée de la victime. Emmanuel feuilleta le document à nouveau, en s'attardant sur les nuits où Laurie Carrier ne se trouvait pas au labo.

— Bingo ! murmura-t-il. Tu n'es pas là non plus, Meilleur.

Sur les *logs*, le nom du technicien n'apparaissait pas lorsque le nom de Laurie Carrier n'y figurait pas.

— Je ne crois pas aux coïncidences, lança Emmanuel. C'est le temps de te cuisiner, mon bonhomme.

\*\*\*

— Je crois qu'ils l'ont perdu, soupçonna Karine Perrier.

Les poings serrés, Emmanuel lâcha un juron. Lors de leur précédente visite à la clinique pour consulter le registre des médicaments, le clinicien de veille leur avait signifié que le cahier n'était pas disponible. La coordonnatrice, la seule qui était parvenue à conserver son sang-froid, avait négocié avec son collègue pour obtenir le document, mais sans succès. Si Karine n'avait pas été présente, Emmanuel aurait probablement intimidé l'homme à la blouse blanche pour le faire parler. Or, il avait dû sortir de la pièce pour taire son envie de l'empoigner par le collet.

— Soit ils l'ont perdu, soit ils protègent quelqu'un, pesta Emmanuel.

— La bureaucratie est lourde de l'autre côté de la porte, argua la coordonnatrice en fronçant les sourcils. Je vous l'ai déjà dit, c'est comme la mafia, là-dedans.

Elle sortit un trousseau de clés de sa poche pour débarrer la porte du laboratoire.

— Est-ce que je fais du café ? offrit-elle.

Pendant que le liquide coulait, le policier alla inspecter la chambre où Laurie Carrier avait passé sa dernière nuit. Il s'immobi-

lisa dans le cadre de porte, les mains sur les hanches, et laissa errer son regard sur le décor, sans s'attarder sur rien en particulier. Finalement, ses yeux se posèrent sur la caméra qui servait à filmer les dormeurs. Un vieux modèle indestructible, fabriqué pour durer. La caméra était soutenue par un montoir en métal drillé au plafond.

Emmanuel déplaça une chaise et grimpa dessus. S'y connaissant peu électronique, il prit quelques photos avec son cellulaire. Avec de la chance, il trouverait un expert au poste de police. Il testa la solidité du montoir, qui bougea à peine.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

Emmanuel sursauta. La coordonnatrice se tenait dans l'embras-sure avec deux tasses de café. À la vue du petit lit dans la pièce, l'enquêteur se remémora Laurie Carrier, blanche, froide et sans vie.

— Avez-vous des gants en plastique ? s'enquit-il.

Après avoir enfilé les gants, il entreprit de suivre les fils de la caméra, savamment fixés le long du mur et sur la jonction du plancher. L'un des câbles était branché au lecteur DVD, sous les téléviseurs, tandis que l'autre était relié à une barre d'alimentation à l'arrière des ordinateurs, parmi l'autoroute de fils. À première vue, les deux câbles de la caméra étaient intacts.

Emmanuel se tenait au milieu du brouhaha de connexions électroniques. Malgré que le tout fût soigneusement rangé, la petitesse de l'espace par rapport à la quantité de fils était écrasante.

— J'ai déjà essayé de comprendre, signifia Karine après avoir pris place au coin du mur, mais je m'y perds un peu. Notre expert, c'est Antoine. C'est lui qui est responsable de cet espace. C'est notre génie en électronique.

Les deux se dirigèrent à l'avant des ordinateurs, d'où Emmanuel pouvait voir la petite chambre à travers l'écran du vieux téléviseur en noir et blanc qui avait été allumé.

— Si je branche et débranche les fils de la caméra un à un, vous pouvez me prévenir lorsqu'on perd le visuel ?

— Bien sûr ! accepta Karine.

Le policier remonta sur sa chaise dans la petite chambre. Dès qu'il retira le fils lié au DVD, il entendit la coordonnatrice l'appeler par son nom depuis la salle des ordinateurs. Il rebrancha le fil et regagna le sol. Il déconnecta ensuite l'autre bout du câble, à son entrée dans le DVD. Tel qu'il s'y attendait, la coordonnatrice lui signala une

nouvelle perte d'image. Après avoir tout remis en place, il retourna dans la chambre. Cette fois, lorsqu'il déconnecta le fils d'alimentation de la caméra, rien ne se produisit. Celle-ci disposait d'une batterie de recharge qui prenait le relais lorsque le fils d'alimentation était débranché.

— Ça ne prend pas un expert en électronique pour comprendre comment neutraliser la caméra, se dit Emmanuel. Il suffit de débrancher le bon fil.

Karine s'était à nouveau fauflée près de lui à son insu. Les bras croisés sur la poitrine, elle attendait patiemment. Le policier se perdit un moment dans ses yeux noisette, où il pouvait lire de la curiosité.

Il combattit sa folle envie de l'embrasser, laissant plutôt son regard glisser par-dessus l'épaule de la jolie femme. Le téléviseur diffusait toujours les images en provenance de la petite chambre. Il posa les deux mains sur les bras de Karine, qu'il touchait pour la première fois. Une sensation grisante, un mélange de nouveauté, d'interdit et de promesses. Lorsqu'il la tira vers lui, elle n'offrit aucune résistance. Elle lui faisait confiance.

Il la déplaça juste au-dessous de la caméra et lui fit signe d'attendre. Il réussit malgré lui à la lâcher, alors qu'il sentait monter le désir de la prendre dans ses bras. Une fois devant le petit téléviseur, dans l'autre pièce, il pouvait voir le petit lit, la table de chevet et le cadre de porte. Mais pas la coordonnatrice, positionnée directement sous la caméra.

— C'est là que tu t'es caché, mon tabarnak, murmura-t-il.

Les yeux toujours sur le téléviseur, il demanda à voix haute :

— Qui, ici, serait le plus susceptible de savoir où brancher et débrancher les fils de la caméra ?

— Antoine Meilleur, répondit la coordonnatrice qui s'était assise sur la chaise où Emmanuel avait grimpé quelques instants plus tôt.

— Qui doit vérifier si la caméra est fonctionnelle ?

— Antoine Meilleur. C'est lui qui s'occupe du matériel audiovisuel.

— Et à part vous et le professeur Chevalier, qui est autorisé à aller chercher les médicaments commandés pour le laboratoire ?

— ... Antoine Meilleur.

Antoine Meilleur se grattait le cou, replaçait ses lunettes, étirait son chandail, bougeait ses fesses sur la chaise. En faisant mine de consulter le document devant lui, Emmanuel se tenait immobile. Sans même regarder le technicien, il pouvait ressentir sa nervosité. L'enquêteur cultivait l'art de laisser poireauter les gens, ayant lui-même été victime de la technique du sergent-adjutant son père. Lorsqu'il jugea avoir laissé mariner son poisson assez longtemps, il referma le dossier et le glissa vers Antoine. Replaçant ses lunettes pour la millième fois, ce dernier se pencha vers l'avant. Emmanuel étudia son visage pendant qu'il en faisait la lecture. Le policier fut témoin du moment où le technicien trouva l'équation dissimulée dans le tas de feuilles qu'il avait sous les yeux. À l'aide d'un surligneur fluorescent, Emmanuel s'était assuré que l'information sautât aux yeux dès le premier coup d'œil.

*Le pauvre vieux vient de recevoir une tonne de briques sur les épaules*, pensa celui-ci en observant le suspect.

Plié en deux, l'homme ne se releva pas, malgré qu'il eut terminé la lecture du document.

— Lorsque j'ai consulté les logs des nuits, débuta Emmanuel en posant un doigt sur le dossier, j'ai remarqué quelque chose de particulier. Chaque fois que Laurie Carrier se trouvait au laboratoire, vous y étiez également. Pendant onze nuits.

Il prit une pause pour laisser la chance au technicien de se défendre, mais celui-ci se contentait de fixer le plancher.

— Par curiosité, j'ai aussi vérifié les dates où Laurie Carrier n'était pas au laboratoire. Et étrangement, vous n'y étiez pas non plus.

La seule réaction d'Antoine fut de se déplacer sur sa chaise, sans ouvrir la bouche.

— Avez-vous des explications à me fournir, Meilleur?

N'obtenant pas de réponse, Emmanuel fit mine de se lever.

— J'espère que vous avez un bon alibi pour la nuit du meurtre.

L'enquêteur entendait laisser son suspect se morfondre le temps qu'il aille se chercher un café, mais le technicien se décida enfin à parler.

— J'étais chez moi, avec ma femme.

— À quelle heure avez-vous quitté le laboratoire, cette nuit-là ? s'enquit Emmanuel après s'être emparé de son calepin de notes.

— Vers minuit.

— À quelle heure êtes-vous arrivé à la maison ?

— Vers minuit et demi. Il me faut toujours entre vingt et trente minutes pour me rendre chez moi. J'habite à côté, mais le temps de sortir de l'hôpital, d'aller jusqu'à ma voiture et tout le reste...

— Est-ce que votre femme peut corroborer vos dires ?

— Elle était déjà au lit lorsque je suis arrivé à la maison. Mais je me souviens que nous avons eu une discussion, cette nuit-là. Elle devrait pouvoir vous le confirmer.

— Parfait, nous allons effectivement la contacter. Et vous êtes resté à votre domicile toute la nuit ?

Le technicien avait soulevé le regard, mais ressentait toujours cette tonne de briques sur ses épaules.

— Cette nuit-là, je me suis disputé avec ma femme. Voilà pourquoi elle va se souvenir de notre discussion. Elle désapprouvait mon horaire de travail à l'hôpital et l'heure tardive à laquelle je rentrais, même si ça fait partie de mon métier.

Cette fois, ce fut au tour d'Emmanuel de garder le silence. Il devait poser la question, mais n'était pas sûr de vouloir entendre la réponse. Il avait remarqué cette familiarité entre la coordonnatrice de recherche et le technicien. Même qu'il en avait ressenti une certaine jalousie. Comment une aussi belle femme pouvait-elle entretenir des sentiments pour un si pauvre type ?

— Avez-vous une liaison avec une autre femme ? demanda-t-il enfin.

Ce fut comme s'il venait d'asséner un coup de masse fatal à son interlocuteur, qui se brisa en mille miettes.

— Aussi bien vous le dire, puisque ça finira sûrement par se savoir. J'entretenais une relation avec Laurie Carrier.

Emmanuel perdit contenance l'espace d'une seconde. Par chance, l'autre ne le regardait pas en face. Il était soulagé d'apprendre qu'il n'y avait rien entre cet employé et la coordonnatrice. L'aveu de l'homme venait toutefois de le placer à la tête de la liste des suspects du meurtre de Laurie Carrier.

— Ma femme le savait, confessa Meilleur en lâchant un rire nerveux.

— Quand cette relation a-t-elle commencé ?

— Un peu après le début du stage de Laurie.

— Et comment votre histoire a-t-elle débuté ?

— Je sais ce que vous pensez, répliqua le technicien, mais sachez que c'est elle qui m'a approché. Elle m'a invité à dîner. Elle a fait les premiers pas.

Antoine laissa échapper un long souffle avant de continuer. Emmanuel s'attendait presque à ce qu'il se couche en petite boule sur le plancher.

— Ma relation avec ma femme était terminée. Nous restons ensemble pour le bien des enfants, jusqu'à ce qu'ils atteignent leur majorité.

Le technicien passa une main sur son visage pour essuyer les larmes qui glissaient le long de ses joues.

— Laurie était très mature pour son âge. Nous avions prévu louer un appartement, non loin d'ici, pour emménager ensemble dès que son stage serait terminé.

— Vous comprenez dans quelle situation vous vous retrouvez, aux yeux de la police ? laissa entendre Emmanuel.

— Je ne l'ai pas tuée ! se défendit vigoureusement le technicien, d'une voix brisée par l'émotion.

— Étiez-vous au courant qu'elle avait une relation avec un étudiant du laboratoire ?

— Quoi... Qui?... Vous mentez, riposta faiblement Antoine en posant ses yeux remplis d'eau sur le policier.

— Malheureusement, non.

Meilleur se cala le visage entre les mains, tandis que son dos s'élevait et se rabaisait par saccades.

— Vous ne vous en doutiez pas ? insista Emmanuel.

Antoine bougea la tête en signe de négation. L'enquêteur se tut, le temps de lui laisser digérer l'information.

— Monsieur Meilleur, les fils de la caméra ont probablement été débranchés, la nuit du meurtre.

Le technicien se déplia, comme si son corps avait cent ans. Ses yeux rouges et gonflés évitaient de croiser ceux de son vis-à-vis.

— C'est possible, répondit-il.

— Lorsque vous êtes passé avant la nuit de veille, est-ce que tout était en ordre ?

— Tout fonctionnait, oui.

— Aviez-vous vérifié les fils de la caméra, cette nuit-là ?

— Non. La chambre apparaissait dans le téléviseur.

— J'ai testé les fils de la caméra. Si on en débranche un, on perd le visuel de la chambre. Savez-vous de quel fil je parle ?

— Oui. Le câble connecté au lecteur DVD. Quel rapport avec la mort de Laurie ?

Meilleur avait prononcé le nom de sa maîtresse sans trémolos dans la voix.

— Savez-vous qu'il y a un angle mort ? continua Emmanuel. Un endroit que la caméra ne peut filmer ?

— Directement en dessous, oui. Puisqu'on filme le sujet qui dort, le reste est superflu.

— C'est probablement l'endroit où s'est caché le meurtrier de Laurie, annonça Emmanuel en observant le visage du technicien.

— Dans l'angle mort ?

Le technicien fronça les sourcils. Visiblement, il était en train d'analyser l'information.

-Oui.

— Et comment a-t-il fait pour entrer dans la chambre ? questionna Meilleur.

Emmanuel prit une pause délibérée avant de répondre. Il avait piqué la curiosité de son sujet.

— Selon moi, il s'est caché dans le local vide à côté du laboratoire. Il accède à la cuisine par la salle de bain qui relie les deux endroits, et il profite d'une absence de la stagiaire pour s'infiltrer dans la chambre. Forcément, le coupable possédait une clé et connaissait les lieux. Il savait quel fil débrancher sur la caméra.

Le technicien souda son regard à celui du policier et se mura dans le silence.

— Vous connaissez combien de personnes qui correspondent à cette description ?

À cette question, Antoine comprit où l'inspecteur voulait en venir. Aussitôt, la colère s'installa dans ses yeux. Emmanuel décida de poursuivre pour le faire réagir.

— Le médecin légiste a noté la présence d'un médicament paralysant dans le sang de Laurie. Elle est morte prisonnière de son propre corps, incapable de bouger et de respirer. La coordonnatrice m'a informé que vous avez eu recours à ce médicament dans le passé pour une étude sur le sommeil.

Il prit un temps d'arrêt pour que l'information chemine dans l'esprit du technicien, puis ajouta :

— Vous étiez présent la nuit où est survenue la mort de Laurie. Vous étiez au laboratoire chaque fois qu'elle y était, alors même que son petit ami s'y trouvait aussi.

La peau du visage de Meilleur donna l'impression de se liquéfier et de glisser vers le bas. Ce qu'il venait d'entendre lui faisait mal.

— Lorsque vous avez découvert qu'elle avait un petit ami de son âge, vous avez administré le médicament à Laurie Carrier pour vous venger, l'accusa l'enquêteur.

— Je ne l'ai pas tuée ! lâcha le technicien dans un sanglot. Tout ce que vous dites, ce sont des suppositions ! Vous n'avez rien de concret. Si ça se trouve, Laurie n'avait aucune relation avec un autre étudiant.

Les deux hommes se dévisagèrent dans un combat silencieux qui s'étira pendant plusieurs minutes. Puis, Antoine mit fin à la joute lorsqu'il dit d'une voix claire :

— J'exige la présence de mon avocat.

## CHAPITRE 27

— Tu n’as pas le droit ! Ce n’est qu’une enfant, pour l’amour de Dieu ! Je ne te laisserai pas faire !

Madame Jacqueline était rouge de colère. Penchée sur l’imposant bureau en merisier noir, elle avait le doigt accusateur pointé vers Jacques Chevalier, assis dans son fauteuil. Celui-ci resta de marbre, en invoquant toute sa patience pour ne pas perdre les pédales devant son ancienne associée.

Sa dernière conférence s’était soldée en un succès. Il avait reçu des promesses de financement pour ses prochains projets, et était parvenu à créer des liens avec différents laboratoires de recherche partout dans le monde. Certains chercheurs éminents, qu’il n’avait pas réussi à atteindre jusque-là, avaient accepté de travailler avec lui. Il avait eu une idée révolutionnaire dans le domaine de la science du rêve, qui le hisserait sûrement tout en haut, au sommet de la gloire. Tout s’était déroulé comme il le désirait et depuis, il flottait sur un nuage.

Et voilà que cette chipie tout droit sortie de son passé rattrapait et le menaçait de tout gâcher. Était-il possible qu’elle ait entendu parler de ses projets qui jusque-là, étaient gardés secrets ? Mis à part la coordonnatrice et le technicien du laboratoire, il n’en avait glissé mot à personne. Et ses deux bras droits avaient l’habitude d’être très discrets.

Malheureusement, la mort de cette étudiante était survenue dans son laboratoire. Les médias ne s’étaient heureusement pas encore emparés de l’histoire. Voilà qui pourrait avoir des effets néfastes pour son département, alors même qu’il s’apprêtait à mettre son plan en branle. Visiblement, l’information s’était rendue jusqu’à Jacqueline, qu’il soupçonnait d’avoir des espions au sein de la communauté scientifique de Montréal. Peut-être même dans son propre laboratoire.

Et c’est pourquoi elle jouait la barjo dans son bureau. Il avait toujours réussi à obtenir ce qu’il désirait dans la vie, grâce à son travail et à son acharnement. Mais jamais il n’avait eu à recourir au meurtre pour parvenir à ses fins. Alors, de quoi Jacqueline pouvait-elle bien parler ?

— Jacqueline, peux-tu m'expliquer ce dont il est question, au juste ? lança-t-il avec impatience.

— De cette adolescente dont tu abuses ! Et n'essaie pas de le nier, je te connais trop bien pour que tu me mentes en plein visage !

Jacqueline faisait les cent pas dans la pièce, en marche rapide. Heureusement que le professeur Chevalier avait du tapis, car on aurait entendu ses talons hauts claquer jusqu'à la réception de l'hôpital. Non seulement son visage était cramoisi, mais la peau de ses bras était devenue toute rouge. Quant à ses yeux, ils lançaient des éclairs.

— Jacqueline, tu fais erreur ! Je ne fréquente aucune de mes étudiantes, se défendit le chercheur sur un ton agacé.

— Ne me prends pas pour une idiote, Chevalier ! Une jeune étudiante est venue me parler d'un rêve qu'elle a fait, et qui démontre clairement qu'elle se fait exploiter par une personne de pouvoir.

— Qui ça ?

— Une de tes stagiaires. Et je connais très bien les jeux de pouvoir auxquels tu te livres. Sauf que je ne croyais pas que tu serais assez bête pour recommencer avec une autre jeune fille. N'as-tu pas causé assez de dégâts, la première fois ? N'as-tu pas appris de tes erreurs ?

— Écoute, je ne sais pas quoi te dire pour que tu me croies. Je ne fréquente pas mes stagiaires. L'idée que cette fille parlait de quelqu'un d'autre ne t'est pas venue à l'esprit ?

— Comment veux-tu que je te croie, Chevalier ! Tu as toujours menti et joué au cowboy avec la vie de tes employés. Ne comprends-tu pas que tu mets tout le monde en danger avec tes magouilles ?

Jacqueline croisa les bras avant de continuer, cette fois en baisant la voix d'un cran, au grand plaisir du professeur.

— Je vois que tu es toujours aussi hypocrite. J'ai tellement bien fait de quitter ton bateau. Je n'ai jamais aimé la façon dont tu naviguais. Dès que tu es en position de pouvoir, ça te monte à la tête.

— Tu exagères, ricana le professeur.

Madame Jacqueline stoppa abruptement et se tourna vers son interlocuteur, un doigt accusateur à nouveau pointé dans sa direction.

— Je te préviens, Chevalier. Si tu ne cesses pas tout de suite de jouer avec tes stagiaires, je fais fermer ton laboratoire, une bonne fois pour toutes !

Devant cette menace, le professeur serra les poings sous le bureau et crispa la mâchoire.

— Non seulement tu oses venir dans mon centre de recherche pour répandre de fausses rumeurs à mon sujet, mais en plus, tu me menaces !

Madame Jacqueline se redressa. Elle releva les épaules et sortit la poitrine, puis, la tête haute et la voix étonnement calme, elle rétorqua :

— Si j'étais toi, je ferais attention à mon ton de voix. N'oublie pas que j'ai siégé à tes côtés pendant de nombreuses années et que je te connais comme si je t'avais tricoté.

— Tu as profité de mon succès, voilà ce que tu as fait ! râla le professeur.

Madame Jacqueline leva la main devant elle, pour lui signifier de se taire.

— Pour la dernière fois, reprit-elle, tu arrêtes. Sinon, je redirige les gens du gouvernement sur la planification financière de ton centre de recherche.

Les épaules du professeur se crispèrent. Il manqua d'air et se pencha vers l'avant, comme s'il avait reçu un coup de poing au ventre. Il jeta un rapide coup d'œil sur la valise qu'il transportait partout avec lui en pensant à son contenu.

— Je t'aurai prévenu, Chevalier. Parce que tu sais... que je sais... là où ça fait mal. Et je n'hésiterai pas à frapper fort, cette fois !

Madame Jacqueline jeta un dernier regard au chercheur, puis quitta le bureau en faisant claquer la porte derrière elle. Jacques se souvint pourquoi il haïssait tant cette femme. Elle était la seule à connaître son secret.

## CHAPITRE 28

Simone sortit de la bouche du métro Côte-des-Neiges. Préoccupée par ses entretiens avec Sam et madame Jacqueline, qu'elle repassait en boucle dans sa tête, elle était descendue deux stations de métro trop tôt, comme lorsqu'elle se rendait à l'épicerie. Son minuscule garde-manger d'étudiante était certes plutôt vide, mais elle n'avait pas assez de sous en poche pour aller faire le plein au marché. Elle s'était rendu compte de son erreur qu'après avoir posé les pieds sur le chemin Côte-des-Neiges.

Elle prit les petites rues pour se rendre à la cafétéria du pavillon Decelles. Elle avait assez d'argent sur elle pour un café et un biscuit aux brisures de chocolat, qu'elle fourra dans son sac. Elle emprunta ensuite l'avenue Louis-Colin jusqu'à Édouard-Montpetit, en direction de la Tour des Vierges.

Madame Jacqueline lui avait parlé du climat de compétition qui régnait parmi les étudiants en psychologie. Simone avait toujours été une solitaire et faisait ses affaires de son côté, de façon indépendante. Quand même, madame Jacqueline avait raison. Il y avait assez de compétition entre les élèves pour faire place à la méchanceté, l'hypocrisie et les coups bas. La jeune fille qui avait abandonné ses études à cause de Laurie Carrier en était un parfait exemple. N'importe quel autre étudiant ayant de meilleures notes que Laurie aurait pu devenir une cible.

Il y avait aussi l'autre homme que la défunte fréquentait, celui dont Sam avait parlé. Faisait-il allusion au professeur Cormier? Et pourquoi Laurie s'était-elle confiée à Samuel Davis? Avait-elle un béguin pour lui? Simone, elle, aurait choisi l'anglophone pour son sourire, son sens de l'humour et la force tranquille qui émanait de lui. Or, Laurie n'était pas du genre à jeter son dévolu sur un garçon pour sa gentillesse, mais bien son influence qui allait l'aider à gravir les échelons.

L'étudiante en était là dans ses réflexions, lorsqu'elle pénétra dans la Tour des Vierges. Dans la lune, elle ne vit pas les deux policiers qui l'attendaient dans le hall d'entrée.

## CHAPITRE 29

Emmanuel avait les cheveux ébouriffés et une petite barbe de fin de journée. Il se passa les mains sur le visage, qu'il frota vigoureuusement pour se rafraîchir les idées. Du coin de l'œil, il vit que le clignotant rouge sur son téléphone était activé pour indiquer qu'il avait un message. Il décida de le prendre plus tard, sachant que ses collègues avaient mis la main sur l'étudiante qui était de garde la nuit du meurtre de Laurie Carrier. Selon ce qu'il savait, on avait installé la jeune femme dans son bureau.

Lorsqu'il l'aperçut, Emmanuel décida de l'interroger là où l'on avait assise. La salle d'interrogatoire était glauque, sans fenêtre, avec des trous percés dans le mur par les poings d'un détenu en colère. Personne n'avait pris la peine de nettoyer le sang qui avait alors coulé, question d'intimider les suspects et de leur faire comprendre à quoi ressemblerait leur futur : une cellule sordide.

Or, la petite demoiselle assise devant lui semblait trop fragile pour être emmenée dans un tel local. Elle se tenait raide et droite sur la chaise qu'Emmanuel savait inconfortable. Maigrichonne, clairement sous-alimentée, elle portait une veste de laine trop grande, qui ne faisait qu'accentuer cette impression de petit oiseau chétif. L'enquêteur se leva pour aller à la cafétéria, et revint avec une boîte de beignes et deux cafés.

— Je crois qu'on ne t'a pas permis de souper, ce soir, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec un demi-sourire.

La jeune femme pinça les lèvres, tandis qu'Emmanuel fit glisser la boîte vers elle.

— Allez, c'est pas pour toi que je les ai apportés. Si t'en prends un, je me sentirai moins coupable d'en prendre un aussi.

Simone saisit un beigne au hasard, qu'elle déposa à côté de son gobelet de café. Elle attendit qu'Emmanuel se soit servi pour se permettre de croquer dans le sien. Le policier sentait les yeux de l'étudiante sur lui, à suivre ses moindres gestes. Il fit de son mieux pour ne pas paraître menaçant. Il voulait à tout prix que son témoin se sente à l'aise.

De son côté, Simone était terrifiée. Toute son enfance, elle avait joué la comédie devant les agents qui s'étaient présentés à la porte

de leur minuscule appartement, dans le but de ne pas se retrouver ici. Et voilà qu'une fois adulte, elle y était. Même si elle essayait de se raisonner, une partie d'elle avait la certitude qu'on allait l'enfermer dans l'une des cellules sises à l'arrière, avec les femmes de la rue et les junkies.

Elle voyait bien que le policier assis devant elle faisait son possible pour qu'elle se sente bien. Mais justement, le fait qu'il soit si aimable lui semblait suspect. Les gens gentils ont habituellement des intentions cachées. Elle lui était tout de même reconnaissante d'avoir songé à apporter une boîte de beignes. Puisqu'elle n'avait presque rien mangé depuis la nuit du meurtre, elle était affamée.

Le beigne qu'elle avait sélectionné lui faisait penser à sa mère. Une fois de temps en temps, lorsqu'elle se sentait coupable de ne pas s'occuper de sa fille, Jeanne achetait des pâtisseries qu'elles mangeaient ensemble dans le salon. Pendant quelques heures, Simone avait accès à une mère normale qui lui parlait, lui souriait et la prenait dans ses bras.

Si elle avait eu une mère normale, la jeune femme aurait pu l'appeler pour ne pas se retrouver seule au poste de police. Même si elle était majeure, elle aurait aimé être en présence d'un adulte qui prendrait sa défense. Elle pensa à madame Jacqueline qui, sous ses airs de bouledogue, avait fait preuve d'une grande gentillesse avec elle. Cette femme serait une bonne alliée si elle avait à se défendre contre la police. Elle se promit que si la situation se désagrégeait, elle demanderait à ce qu'on appelle madame Jacqueline. Cette pensée lui ayant mis un peu de plomb dans les veines, elle était fin prête à répondre aux questions de l'enquêteur.

Lorsqu'Emmanuel termina son beigne et son café, Simone avait à peine entamé les siens. Elle mangeait du bout des lèvres, comme un petit oiseau. Pendant qu'elle grignotait, le policier en profita pour entamer la conversation. Il se sentit un peu gauche. Il préférait de loin l'arrogance des revendeurs de drogue ou la colère des intoxiqués avec lesquels il avait l'habitude de travailler. Pendant quelques secondes, il pensa aller chercher l'agent Mirza. Étant elle-même une femme, peut-être saurait-elle mettre l'étudiante à l'aise. Il rangea cette idée dans une partie de son crâne en se disant que si l'entretien dégénérait, là, et seulement là, il recourrait aux services de sa collègue.

— Je m'appelle Emmanuel et c'est moi qui suis chargé de trouver la personne responsable de la mort de Laurie Carrier.

Le policier chiffonna la serviette en papier qu'il tenait dans les mains en petite boule, puis la fit rouler sur son bureau.

— Si tu es ici, c'est que nous savons que tu as vu des choses, cette nuit-là, et ton témoignage pourrait nous aider à faire progresser notre enquête, poursuivit-il. Tu n'es nullement retenue ici contre ton gré et tu es libre de partir à tout moment.

Il se tut et fixa l'étudiante, qui approuva de la tête.

— Bien, reprit-il en attrapant une fiche sur son bureau, avant de l'ouvrir et d'en lire quelques phrases. Si je comprends bien, tu étais seule dans la salle des ordinateurs quand le meurtre est survenu ?

— C'est exact.

C'était la première fois que Simone ouvrait la bouche et Emmanuel fut surpris de découvrir que sa petite voix ne tremblait pas, comme il s'y serait attendu. Il l'avait peut-être mal jugée, après tout.

— Est-ce la norme ?

— Non. Normalement, lorsqu'il y a deux dormeurs, il doit y avoir deux personnes dans la salle des ordinateurs. De cette façon, chacun peut s'occuper d'un dormeur.

— Mais tu étais seule, cette nuit-là ? Sais-tu pourquoi ?

— Le stagiaire qui devait être avec moi s'est désisté. Et j'imagine qu'ils n'ont trouvé personne pour le remplacer.

Emmanuel nota cette information sur un bloc de papier, puis, tout en consultant la fiche devant lui, demanda :

— Tu es arrivée au laboratoire à quelle heure ?

— À vingt-trois heures.

— Peux-tu me dire qui était présent à ce moment ?

— Il y avait les deux dormeurs, Laurie et Sam. Caroline était occupée à les préparer pour la nuit. Le technicien était également sur place, car il y avait un problème technique.

— Connais-tu la nature de ce problème ?

— La boîte de Sam Davis ne transférait pas l'information à l'ordinateur. Normalement, lorsque ça se produit, on change les fils des électrodes qui sont fixées sur le dormeur. J'imagine que Caroline n'a pas été en mesure de régler le problème, puisqu'elle a fait appel au technicien. Mais c'est tout ce que je sais à ce sujet.

— Est-ce que vous devez fréquemment faire appel au technicien ?

— Pour ce genre de problème ? Oui, c'est la procédure.

— À quelle heure le problème a-t-il été réglé ?

— Vers minuit, je crois.

Emmanuel hocha la tête. Ceci corroborait les témoignages qu'il avait récoltés jusqu'à présent.

— Et que s'est-il passé par la suite ?

La jeune femme blêmit tellement, qu'Emmanuel crut un moment qu'elle allait s'évanouir. Simone avait effectivement des sueurs froides. Elle avait tout fait pour ne pas repenser à la personne qu'elle avait vu ce soir-là dans le téléviseur. Et voilà qu'elle allait devoir le raconter, dans cet immense bureau où tout pouvait arriver. Elle ne se sentait pas en sécurité dans ce poste de police.

Le policier se leva d'un coup et partit. Lorsqu'il revient, il se pencha vers la jeune femme et lui tendit un verre d'eau. Elle le vida, et en redemanda un autre, question de gagner du temps.

— Simone, dit l'agent en déposant le second verre sur le bureau, grâce à ton aide, nous allons pouvoir mettre la main au collet du coupable et éviter qu'il récidive.

Simone remarqua que le policier avait utilisé le masculin pour parler du coupable.

— Lorsque Caroline et le technicien ont quitté le laboratoire, raconta-t-elle, j'étais seule avec les deux dormeurs. J'ai sorti mes livres pour étudier.

La pièce lui sembla tout à coup trop éclairée, si bien qu'elle dut plisser les yeux.

— Je me souviens m'être endormie, reprit-elle.

En avouant cette méconduite, elle ressentit un sentiment de culpabilité. Était-elle responsable de la mort de Laurie Carrier ?

— Au bout d'un moment, je me suis réveillée en sursaut. C'était encore la nuit. J'ai regardé par la fenêtre et tout était noir. Ensuite, je me suis postée devant les ordinateurs pour surveiller les deux dormeurs.

Simone avait le regard perdu dans le vide. Immobile, seules ses lèvres se mouvaient avec les paroles. Emmanuel avait les yeux scot-

chés à cette bouche qui s'apprêtait à lui livrer de précieuses informations pour son enquête.

— Je n'étais pas sûre pour Laurie, enchaîna l'étudiante.

— Pas sûre de quoi ?

— Je ne savais pas si elle dormait ou si elle était éveillée. J'ai cru un moment que ce qui m'avait réveillée l'avait peut-être réveillée elle aussi.

Le policier se força à garder le silence. Simone changea de position sur sa chaise et dit encore :

— Sam Davis était dans une période de rêve. J'ai vu le mouvement des yeux, signe qui indique qu'il était dans une phase de sommeil paradoxal.

La jeune femme fit un mouvement des doigts. Ses deux index partirent dans des directions opposées pour venir se croiser devant elle, et s'éloignèrent à nouveau.

— Des lignes parfaites, murmura-t-elle. Et puis je me suis tournée vers l'ordinateur branché à Laurie.

Les yeux de Simone fixaient un point invisible dans la pièce quand elle ajouta :

— Je vois un gribouillis. La session de Laurie est contaminée. Emmanuel retint son souffle.

— Lorsque j'ai levé la tête vers le téléviseur, il y avait quelqu'un dans la chambre. Debout, à côté du lit de Laurie. La silhouette a bougé et a tourné la tête vers la caméra. Je n'ai pas vu ses yeux, mais j'étais sûre qu'elle me voyait en même temps que je la regardais.

Puis des larmes se mirent à couler sur les joues de Simone.

\*\*\*

Toujours assise dans le bureau d'Emmanuel, emmitoufflée dans une couverture, Simone dévorait un sandwich. Elle prit une gorgée de la boisson gazeuse qu'on lui avait apportée pour faire descendre sa dernière bouchée. Comme des bulles lui remontèrent dans la gorge et dans le nez, elle dut étouffer quelques rots. Pour la première fois depuis des jours, elle mangeait avec appétit. Tout de suite après s'être confiée au policier, elle s'était sentie plus légère. Jusque-là, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle traînait avec elle une telle charge

émotive. Alors qu'elle aurait dû être vidée et fatiguée, elle se sentait au contraire revigorée.

Lorsqu'il constata qu'elle avait terminé de manger, l'enquêteur reprit sa place en face d'elle.

— Ça va ? s'enquit-il.

— Ça va mieux !

— Je suis désolé de te retenir aussi longtemps. Est-ce que tu te sens encore d'attaque pour quelques questions ?

— D'accord, accepta Simone en haussant les épaules.

— Bien. Laurie et toi, étiez-vous amies ?

— Pas vraiment, non. Laurie Carrier n'était l'amie de personne. À part les hommes, elle ne s'intéressait pas à grand monde.

— Et connais-tu des hommes qui l'intéressaient ?

— D'après les rumeurs, elle fréquentait un professeur. Et je crois qu'elle a utilisé cet homme, à son insu, pour modifier ses notes à la hausse. Elle aurait par la même occasion saboté les résultats d'une autre étudiante.

— Et tu as des preuves de ce que tu avances, jeune femme ? demanda Emmanuel.

— Je n'ai pas de preuve avec moi, non, répondit Simone en croisant les bras. Mais si vous consultez le système informatique de l'université, Laurie Carrier aurait eu des notes parfaites dans QUATORZE cours, et ce, dans la même session.

— Combien y a-t-il de cours dans une session ?

— Six au maximum. Je suis en mesure de vous donner une piste sur la façon dont elle s'y est prise pour falsifier ses notes.

Emmanuel ne put réprimer un sourire. Visiblement, la petite avait enquêté de son côté.

— Nous avons déjà enquêté du côté du professeur Cormier, mais pour le moment, ça ne mène nulle part, signifia l'inspecteur en se retournant vers son bureau pour écrire dans son dossier ouvert.

— Laurie vivait une relation difficile avec un homme, reprit Simone. Elle en a parlé à un ami à moi. Au début, j'ai pensé qu'il s'agissait peut-être du professeur Cormier. Mais il est possible que ce soit quelqu'un d'autre...

Le visage du technicien pleurant sa maîtresse apparut dans l'esprit d'Emmanuel, qui se refusa toutefois de divulguer cette information à son unique témoin. Il continua donc à remplir le rapport d'interrogatoire. Il lui restait encore quelques questions à poser à Simone avant qu'elle ne quitte le poste, mais auparavant, il voulut s'assurer qu'il avait fait le tour en synthétisant ses notes. Une partie de lui pensait que la petite était peut-être en danger. Elle avait vu quelqu'un, mais sans le reconnaître. Le meurtrier, en revanche, devait sans doute savoir qui elle était.

— Pourquoi le professeur Cormier a-t-il été exclu de votre liste de suspects ? se montra curieuse de savoir Simone.

L'enquêteur leva les yeux vers elle. Assise bien droite sur la chaise inconfortable, elle le dévisageait avec insistance. Cette petite avait du cran.

— Travailler pour la police, ça t'intéresserait ? lança-t-il à la blague.

Simone ne broncha pas.

Emmanuel se remémora les vieux policiers encrassés qu'il avait connus à ses débuts au sein du service de police de Montréal, ceux-là mêmes qui lâchaient des plaisanteries de mauvais goût à longueur de journée. Était-il déjà devenu l'un de ses vieux ringards ? Après un long soupir, il répondit à la question.

— Il n'a pas accès au laboratoire et le coupable est sans contre-dit une personne qui y a accès.

Alors que l'enquêteur retournait à son rapport, Simone fronça les sourcils et réfléchit.

— Oui, il y a accès, lâcha-t-elle après un moment.

Le stylo qu'Emmanuel avait à la main se figea dans les airs.

— Oui, il y a accès, répéta Simone un peu plus fort. Il travaille avec le professeur Zeitoni !

— Qui est le professeur Zeitoni ?

— C'est le professeur qui occupe le local adjacent du labo des rêves, s'empressa de répliquer la jeune femme. Monsieur Zeitoni utilise cet espace pour ses études en neuropsychologie !

— Et le professeur Cormier... débuta Emmanuel.

— ... enseigne la neuropsychologie, termina Simone.

Aussitôt, une alarme se déclencha dans le cerveau de l'inspecteur.

Un éclat de voix à l'entrée du poste se fit soudainement entendre. Une femme dans la cinquantaine venait d'apparaître dans la pièce, le secrétaire du poste de police à ses trousses. Ce dernier tentait désespérément d'agripper le bras de la dame pour la ramener de l'autre côté du comptoir, mais sans succès.

La femme était de petite taille, malgré des talons vertigineux, et élégamment vêtue. Sa coiffure à la mode et son maquillage impeccable laissaient deviner son aisance financière. La détermination qui se lisait sur son visage indiqua à Emmanuel qu'il s'agissait d'une personne coriace. Et qu'elle n'allait pas s'éclipser de sitôt.

En marche rapide, elle se dirigea vers Simone et lui. Stop pant net devant le policier, elle laissa tomber l'épais dossier qu'elle tenait dans ses mains sur le bureau. Le bruit sourd fit sursauter les quelques agents qui ne s'étaient pas retournés à son arrivée.

Lorsque le secrétaire rattrapa finalement l'intruse, Emmanuel lui fit signe de la laisser faire. L'homme retourna donc à son poste après avoir lancé un regard noir à la dame. L'enquêteur croisa les bras, jeta un rapide coup d'œil au document, puis leva les yeux vers la nouvelle venue tout en sentant Simone Colombe gigoter à côté de lui.

— Madame ? dit-il.

— Voici un dossier qui vous dira tout ce que vous désirez savoir sur Jacques Chevalier et son département sur les rêves et les cauchemars. Ça devrait vous intéresser.

Sur ces mots, elle tourna les talons qu'elle fit claquer bruyamment jusqu'au comptoir de l'entrée. Lorsque le secrétaire lui ouvrit la porte pour accéder à la sortie, elle pivota et aboya à l'attention d'Emmanuel :

— Si vous avez des questions, j'ai laissé ma carte à l'intérieur..

Puis elle disparut. Emmanuel porta son attention sur le volumineux document qu'il tira vers lui. Se souvenant que Simone se trouvait à côté de lui, il demanda :

— Vous la connaissez ?

L'étudiante fit oui de la tête.

— Qui est-ce ?

— Madame Jacqueline.

## CHAPITRE 30

Accoté sur la voiture balisée et affublé de son uniforme bleu foncé de policier, Emmanuel se frotta les mains avant de les porter à sa bouche pour souffler dessus. L'automne avançait dans le temps et ce matin-là était particulièrement froid. Pour la première fois de la saison, on ressentait le souffle du vent du Nord, signe annonciateur des temps plus glacials. L'enquêteur regarda brièvement le ciel gris en se disant qu'heureusement, il ne pleuvait pas.

Depuis l'aube, son équipe et lui attendaient patiemment, tout près de la maison qu'ils entendaient *visiter*. D'où il se tenait, il pouvait voir la porte principale de la demeure dont toutes les fenêtres étaient sombres. De même, aucune lumière n'était allumée. Le policier regarda sa montre, qui indiquait cinq heures cinquante-neuf. Il prit place dans la voiture pour se réchauffer.

Lorsqu'il vérifia à nouveau l'heure, les voitures qu'ils attendaient tournèrent le coin de la rue avec, à leur bord, des agents de la fraude fiscale. Ils se trouvaient à quelques pas de l'hôpital, dans un quartier cossu. La résidence visée appartenait à Jacques Chevalier.

À la suite du passage de madame Jacqueline, Emmanuel avait fait des recherches sur cette dernière. Et il n'avait pas été déçu. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, la femme avait participé activement au développement de la clinique et du laboratoire des rêves et des cauchemars du professeur Chevalier. Tout juste avant le changement de siècle, elle s'était retirée du projet afin de devenir analyste de rêves pour le compte du grand public. Dans le monde scientifique, un grand nombre de chercheurs, dont Chevalier, la cataloguait de charlatan. Madame Jacqueline avait tout de même réussi à créer un business fort lucratif. Invitée à prendre part à de nombreux *talk-shows*, elle s'était fait offrir une plage horaire d'affluence par une station de radio à la fois populiste et controversée. Ce fut toutefois le suicide de l'un de ses fervents auditeurs qui lui avait ouvert les portes de la célébrité. Un jeune homme s'était effectivement enlevé la vie à la suite d'une consultation avec la spécialiste du rêve. Malgré les poursuites judiciaires, madame Jacqueline avait joui d'une publicité incroyable qui l'avait propulsée dans les hautes sphères du vedettariat québécois. Grâce à ce fâcheux événement, elle s'était bâti un empire qui lui rapportait une belle petite fortune

Le document qu'elle avait jeté sur le bureau d'Emmanuel s'était avéré plus qu'intéressant. Très peu habile en finance, l'enquêteur l'avait épluché rapidement au début, en flippant les pages où siégeait une série de colonnes de chiffres. Au fur et à mesure qu'il en effectuait la lecture, il comprenait l'importance dudit dossier, et de ce que celui-ci représentait aux yeux de la loi.

Il avait donc saisi le téléphone et appelé son supérieur. Après quoi, le département des crimes fiscaux avait été contacté. Dès lors, le document avait quitté les mains d'Emmanuel, pour se retrouver sous la loupe d'experts qui disséquaient déjà les finances du département sur les rêves et les cauchemars. Le cadeau de madame Jacqueline fournissait des preuves tangibles voulant que son ex-collègue se fût livré à des actes frauduleux. Voilà pourquoi, ce matin-là, dans cette petite rue tranquille, devant la résidence de Jacques Chevalier, on avait mis tout ce chantier en branle.

Le professeur avait effectué des transferts de fonds frauduleux, utilisé l'argent public à des fins personnelles et plongé son département dans des difficultés financières qu'il n'arrivait pas à éponger.

En attendant la venue des agents, Emmanuel avait ressassé ce que l'étudiante Simone Colombe lui avait dit à propos de Laurie Carrier. Elle avait parlé d'un homme *difficile* dans la vie de la victime. Et Laurie n'avait pas de scrupules à flirter avec les hommes de son entourage qui avait du pouvoir, et qui lui permettait d'avancer plus vite.

Si le professeur Cormier avait nié avoir eu une relation avec elle, Emmanuel n'excluait pas la possibilité que celui-ci ait menti pour se protéger. Le technicien du laboratoire avait succombé aux charmes de la défunte, qu'il avait aimée suffisamment pour laisser sa femme et faire des plans pour le futur. Et il y avait eu Sam Davis, l'étudiant anglophone qui, à première vue, n'avait rien pour attirer l'attention de la jeune femme.

Était-ce possible, alors, que Laurie Carrier soit allée plus haut ? Y avait-il eu une relation entre elle et le professeur Chevalier ? Serait-ce lui l'homme dont parlait Simone Colombe ? Emmanuel imagina ce scénario dans sa tête : l'étudiante avait fouiné dans les affaires du professeur et, voyant que le laboratoire avait des problèmes financiers, elle s'était mise en danger. Chevalier avait accès aux médicaments, ainsi qu'au laboratoire et à Laurie Carrier. Cette hypothèse était possible, mais encore fallait-il pouvoir la prouver.

L'inspecteur sortit de la voiture et le vent froid du nord le frappa à nouveau au visage. Il cala sa casquette un peu plus bas sur ses oreilles, puis avec ses collègues en uniforme, rejoignit les agents de la fraude fiscale qui s'engageaient dans l'allée centrale menant à la porte de la résidence. D'un geste de la main, il fit signe à ses hommes de se disperser de chaque côté de la maison, ainsi qu'à l'arrière de celle-ci. Bien qu'il ne crût pas le professeur capable de prendre la fuite, il préférerait ne courir aucune chance. Les agents joggèrent sur le gazon qui avait gelé durant la nuit, et disparurent du champ de vision de leur supérieur, qui lui, se colla aux enquêteurs de la fraude fiscale. Il désirait voir le visage de Chevalier lors de son arrestation, et surtout, entendre ce qu'il avait à dire pour sa défense.

C'est un Jacques Chevalier en robe de chambre et plus que surpris qui leur ouvrit la porte. Au fur et à mesure qu'on lui lisait ses droits, sa figure se liquéfiait et la couleur de sa peau virait au gris. On lui laissa le temps de s'habiller, mais sous surveillance. Après n'avoir offert aucune résistance lorsqu'on le menotta aux poignets, il traversa l'allée de son plein gré, jusqu'à la voiture qui allait le conduire au poste.

Emmanuel se positionna bien à la vue du suspect, à l'affût d'une réaction de sa part. Il s'attendait à de la colère ou de la haine, comme lorsqu'il l'avait rencontré dans son bureau la première fois. Or, quand Chevalier passa devant lui, il ne le reconnut même pas. Dans ses yeux qui fixaient le vide, Emmanuel décela de la résignation.

Avant de s'engouffrer dans la voiture de police, le professeur se retourna une dernière fois et regarda longuement sa maison.

## CHAPITRE 31

L'homme était assis au poste de police où travaillait l'enquêteur Emmanuel Guimond. Mis à part ses connaissances du film qui était en train de se jouer, il n'avait pas les ressources nécessaires pour agir seul. C'est pourquoi il avait décidé de donner les outils à la seule personne capable de changer le narratif de l'histoire. L'enquêteur en faisait lui-même partie, après tout.

C'était un coup de dés qu'il lançait au hasard. Toutes les autres options avaient semblé vaines. Il s'était rendu au seul endroit où il savait qu'il avait une chance de croiser l'enquêteur Guimond. Il fallait absolument qu'il lui dévoile toutes les informations.

On l'avait fait assoir sur la chaise en plastique inconfortable, de l'autre côté d'un bureau. L'homme avait eu une émotion en pénétrant dans la grande salle de travail où jadis, il avait l'habitude d'évoluer. L'endroit était le même que dans ses souvenirs. L'odeur du café qui a percolé trop longtemps, le bourdonnement des policiers qui discutent à voix basse et la lumière des néons toujours trop forte. Il se rendait compte jusqu'à quel point tout cela lui avait manqué.

Une jeune agente s'installa en face de lui avec un petit magnétophone.

— C'est à quel sujet ? lui demanda-t-elle en lorgnant le sol.

Son visage lui était vaguement familier. Une recrue, se dit-il. Parce qu'elle commençait dans le métier, on lui refilait les petites affaires. Elle devait gravir les échelons, montrer ce dont elle était capable. Si cette débutante était assise devant lui, cela signifiait qu'on ne le prenait pas au sérieux.

— C'est l'enquêteur Guimond que je désire voir, signifia-t-il.

— C'est à quel sujet ? redemanda l'agente, en prenant cette fois la peine de lever ses yeux vers son interlocuteur.

Elle portait déjà dans son regard les déboires de la nature humaine dont elle avait été témoin. Si jeune, mais en même temps, si vieille, pensa l'homme.

— L'enquêteur Guimond est absent, indiqua-t-elle, alors que moi, je suis disponible. Vous avez le choix : vous me déballez votre sac, ou vous repassez plus tard.

L'homme réfléchit quelques instants, puis hocha la tête. La femme actionna le magnétophone déposé entre eux.

— C'est au sujet du meurtre de Laurie Carrier, annonça l'individu avant d'entamer son récit.

Plus il parlait, plus des détails dont il n'avait même pas souvenir quelques instants plus tôt refaisaient surface. La petite enregistreuse sur la table allait lui permettre de livrer son message à Emmanuel Guimond.

Il était content d'avoir pris le temps de se raser et d'enfiler les vêtements propres fournis par le refuge. Un pli s'était formé au milieu du front de l'agente assise en face de lui. S'il s'était présenté en hillons, elle ne l'aurait probablement pas écouté jusqu'à la fin, d'autant plus qu'il apparaissait clair que son jugement sur lui était fait. Mais il n'en avait cure, car le message ne s'adressait pas à elle.

Lorsqu'il eut terminé, il étira le bras vers la petite machine et actionna le bouton d'arrêt. Il glissa ensuite l'appareil en plastique dans la direction de la policière.

— C'est le moment d'aller écrire votre rapport pour l'enquêteur Guimond, dit-il. C'est lui qui enquête sur la mort de Laurie Carrier.

La femme récupéra l'objet et se leva. Lorsqu'on le déplaça dans la salle d'interrogatoire, le témoin comprit qu'il avait bien joué ses cartes. On le prenait au sérieux. Durant l'attente qui suivit, les trous dans les murs et le sang qui y avait séché furent ses seuls compagnons. Il aurait dû avoir peur, mais au contraire, il se sentait de retour chez lui.

Il avait cru que c'était le métier d'enquêteur qui l'avait poussé à boire, en plus de la tragédie dans laquelle il avait joué un rôle. Durant toutes ces années passées sous les griffes de l'alcool, il avait haï une carrière qu'il croyait avoir choisie à cause de son père. Or, aujourd'hui, il se rendait bien compte que sa place était ici, au sein du corps de police.

Son vieux cœur d'ivrogne explosa lorsqu'apparut le beau visage café au lait de l'enquêteur Yazel Mirza dans le cadre de porte. Celle-ci prit place en face de lui et l'enveloppa de son sourire.

Il s'en voulut de ne pas avoir suivi la carrière de cette femme qui dépassait tout le monde d'une tête. Avait-elle réussi tous les tests ? Avait-elle gravi les échelons avec toute la grâce qu'il lui connaissait ? Était-elle devenue la meilleure négociatrice de l'île de Montréal ?

Elle était accompagnée de l'agent Patrick. Alors qu'il avait l'habitude de blaguer avec ses collègues, Patrick s'était visiblement pré-

senté à cet entretien après avoir enfilé un masque à la fois rigide et hostile.

— Pourquoi en serait-il autrement ? pensa l'homme. Pour eux, je suis un inconnu.

— Bonjour, monsieur, commença Mirza de sa voix douce, comment vous sentez-vous ?

Sur la table, les policiers avaient déposé un café fumant dans un gobelet en styromousse. L'homme le saisit, sirota le liquide chaud, puis hocha la tête pour signifier que tout allait bien.

— Vous avez raconté beaucoup de choses à notre collègue, reprit Mirza, mais vous ne vous êtes jamais présenté. Nous aimerions beaucoup savoir à qui nous avons affaire.

L'homme resta muet. Pas question qu'il dévoile son identité. S'il le faisait, son histoire perdrait toute crédibilité.

— Qui je suis n'a pas d'importance, répondit-il. Ce qui compte, c'est le message que je suis venu livrer à l'enquêteur Guimond.

Mirza dévisagea l'homme longuement, comme si elle étudiait un spécimen rare enfermé sous verre.

— Nous avons visité tous les bars du quartier, intervint l'agent Patrick en troublant le silence qui s'était installé, et fouillé tous les refuges. C'est là qu'on a obtenu votre signalement.

Maintenant certain d'avoir l'attention de l'homme, il poursuivit.

— On vous cherchait, et voilà que vous apparaissez ici devant nous. Pouf ! Comme par magie.

— Vous me cherchiez ? Pourquoi ? ne put s'empêcher de s'étonner l'homme.

— Oui, depuis quelques jours, en fait, murmura Mirza.

La discussion n'allait pas dans la direction anticipée par l'homme, qui dans le jeu, se considérait comme une anomalie. Un pion de trop qu'on avait placé là par erreur, et dont personne, sinon lui, ne connaissait l'existence. Comment donc les enquêteurs pouvaient-ils être au courant de son implication dans l'histoire ?

— Pour quelle raison étiez-vous à ma recherche ? questionna-t-il.

— Vous ne vous souvenez pas ? interrogea à son tour Mirza en penchant la tête sur le côté.

L'homme répondit par la négative d'un signe de tête.

— L'hôpital ? La clinique ? Vous ne vous souvenez de rien ?

Puisque l'homme restait muet, l'agent Patrick enchaîna en disant :

— Vous êtes un patient de la clinique sur les rêves et les cauchemars. Vous vous êtes réveillé en pleine nuit et vous avez foutu le camp. Quelques minutes plus tard, une étudiante nommée Laurie Carrier perdait la vie de l'autre côté du couloir.

L'homme se remémora les publicités contre la vitesse au volant qu'il avait vues à la télévision. Des voitures neuves qui arrêtaient leur course d'un coup sec, à une vitesse contrôlée par des individus en blouse blanche. Il se souvint aussi des cadres métalliques qui se pliaient et de la grande vitre qui éclatait sous la force de l'impact.

À la divulgation de cette nouvelle information, il se sentit comme le mannequin sans visage que l'on avait attaché sur le siège du conducteur. Il avait vu son corps freiner au ralenti, avant d'être pris au ventre par la ceinture de sécurité et d'avoir le souffle coupé.

Aussitôt, le cerveau de l'homme entra en mode survie. Le temps s'arrêta autour de lui et ses pensées embrayèrent en deuxième vitesse. Les pièces d'un casse-tête se placèrent d'elles-mêmes au bon endroit, devant ses yeux, pour former un tableau complet.

— Si vous n'avez pas d'explications à nous fournir, vous êtes dans l'eau chaude, avisa l'agent Patrick, qui à l'instar de sa collègue, fixait le suspect.

Ce dernier s'était réveillé vêtu d'une jaquette d'hôpital. Il avait fait glisser le bracelet en plastique sur son poignet, où le nom de l'établissement était écrit noir sur blanc. L'hôpital où elle était décédée. Il se souvint avoir étudié le plan par cœur, pour en connaître chacune des issues. Sur papier, le bâtiment avait la forme d'un papillon nocturne. « Un hétérocère », se remémora-t-il.

Mentalement, il traça la patte la plus longue de l'insecte, où se cachait le corridor silencieux. C'est là qu'elle était morte. Au bout du couloir, dans le dernier local, dans la petite chambre. La clé de l'énigme résidait dans le couloir du cinquième étage de l'aile J.

Lorsqu'il était enfant, sa mère déplaçait quelques fois une carte en carton devant lui, sur laquelle étaient dessinés des échelles et des serpents. Dans le jeu, il y avait une grande échelle, qui vous permettait de faire un immense saut jusqu'à l'arrivée. Dans ce cas-ci, la grande

échelle qui lui permettrait de gagner le jeu, c'était sa présence à clinique la nuit du meurtre de Laurie Carrier.

Un immense sourire se dessina sur ses lèvres, sous les regards perplexes des deux agents en face de lui.

## CHAPITRE 32

Le soleil était encore bas dans le ciel lorsqu'Emmanuel arriva à l'adresse inscrite sur le bout de papier qu'il avait entre les mains. Dans un quartier bordé d'arbres matures, dans un cul-de-sac, il trouva le duplex qu'il cherchait. En sonnant, il sentit une boule se former dans son ventre. Il était nerveux comme un adolescent le soir de son bal d'étudiants de dernière année. Karine Perrier apparut de l'autre côté de la porte ouverte, en robe de chambre. L'inspecteur s'en voulut de ne pas avoir appelé avant de passer. Dans les yeux de la femme, il lisait de la curiosité. Toujours vêtu de son uniforme de policier, casquette incluse, et se mit à suer malgré le froid de l'automne.

— Je m'excuse d'arriver à cette heure matinale sans m'être annoncé, commença-t-il.

— Ce n'est rien, répondit Karine en lui faisant signe d'entrer. Café ?

Elle avait déjà tourné les talons et traversait le couloir d'entrée. En guidant son visiteur dans sa maison, elle tournait la tête comme pour vérifier s'il était encore là. Lorsqu'ils aboutirent à la cuisine au fond de l'appartement, elle lui fit signe de l'attendre et disparut dans le couloir.

La pièce était éclairée par une porte vitrée coulissante qui débouchait sur une galerie et un escalier en fer forgé menant à la cour arrière. Sur le comptoir, une machine à café faisait entendre un bruit sourd au fur et à mesure que s'en écoulait le liquide noir. Lorsque Karine revint dans la pièce, elle était vêtue d'un jean et d'un pull qui lui donnait l'air d'une vacancière. Emmanuel trouva que ce style lui allait à merveille.

La machine à café bipa pour annoncer que son travail était terminé. Karine saisit deux tasses dans une armoire, puis, après les avoir remplies, sortit une pinte de lait du frigidaire. Elle tira vers elle le pot de sucre en verre dont elle retira le couvercle. Poussant une tasse en direction d'Emmanuel, elle prit la sienne à deux mains et souffla sur le café fumant. Ce faisant, elle ne lâcha pas le policier des yeux, sans se gêner pour l'examiner de la tête aux pieds. Ce dernier balaya la cuisine vide du regard et demanda :

— Vous aimez le minimalisme ?

— Ça me déprime de perdre du temps dans les magasins pour acheter des choses inutiles que je n'utiliserai pas de toute façon, répondit la coordonnatrice en éclatant de rire. Je trouve que mon travail a beaucoup plus de sens. Mais j'imagine que l'aménagement de mon appartement n'est pas la raison de votre visite. Une visite officielle, je présume.

L'un de ses doigts qui tenaient la tasse de café pointa son uniforme.

— Effectivement, confirma le policier en se raclant la gorge. Nous avons reçu de nouvelles informations sur le département des rêves et des cauchemars.

— Au sujet de la mort de Laurie Carrier ?

— Pas tout à fait. Connaissez-vous madame Jacqueline ?

— De nom seulement. Elle avait déjà quitté le laboratoire lorsque j'y suis arrivée.

— Elle nous a remis des documents indiquant que le professeur Chevalier a utilisé des fonds publics à des fins personnelles.

Le beau visage de Karine Perrier se décomposa.

— Le professeur a été arrêté ce matin, à sa résidence, poursuivit Emmanuel. Je voulais être le premier à vous l'annoncer.

La coordonnatrice déposa sa tasse sur le comptoir, se plia en deux et posa sa main sur son ventre. Mal à l'aise, l'enquêteur scrutait néanmoins le moindre de ses gestes, pour tenter de savoir si elle était déjà au courant. Après quelques minutes de silence, Karine releva la tête et demanda :

— Qu'a-t-il fait, au juste ?

— Je ne m'y connais pas beaucoup en finance, répondit Emmanuel après avoir pincé les lèvres, et il y a des informations que je ne peux pas divulguer pour le moment, mais selon ce que j'ai compris, Chevalier tentait d'éponger une dette personnelle. La bonne nouvelle est qu'il a laissé de l'argent au laboratoire. Je crois même qu'il commençait à rembourser ce qu'il avait emprunté. Une somme considérable.

— Nous allons être O.K., murmura Karine en redressant le dos.

— Vous allez être O.K., répéta Emmanuel avec un sourire triste. Karine balayait la cuisine du regard sans la voir.

— Nous allons être O.K., dit-elle un peu plus fort en posant le regard sur Emmanuel.

Elle était de retour dans la pièce, avec lui.

— Vous étiez au courant que Jacques Chevalier détournait les fonds? l'interrogea ce dernier en la fixant droit dans les yeux.

— Non.

— Préparez-vous! On va vous le redemander, prévint Emmanuel. *Et je ne pourrai pas vous protéger*, se retint-il d'ajouter.

Il n'était plus en mesure de détacher les yeux de son hôtesse, dont le pull en laine glissait sans cesse, de façon à dénuder son épaule. La dernière fois, elle ne l'avait plus replacé. Emmanuel pouvait donc voir un début de dentelle sur un soutien-gorge noir. Il suivit l'os de la clavicule jusqu'au creux du cou.

Une délicate chaînette en or était attachée à la nuque. Le pendentif descendait sur la poitrine et disparaissait sous le chandail, sûrement quelque part entre les seins. Dans sa tête, le policier dessina la mâchoire, se perdit un moment sur les lèvres, et remonta jusqu'au nez. Une petite étincelle dans les yeux laissa deviner que Karine avait suivi le regard de son visiteur.

Celui-ci soutint le sien sans gêne. Il déposa sa tasse à café sur le comptoir et fit un pas vers elle. Plutôt que de reculer, elle leva le visage dans sa direction. Quand ses lèvres muettes s'entrouvrirent, le policier lui passa délicatement une main dans le cou. Sa peau était chaude et douce. Il la fit glisser sur sa nuque et stoppa derrière son oreille. Après quoi, il l'attira doucement vers lui.

\*\*\*

Emmanuel se réveilla en sursaut, au son d'une alarme assourdissante qui résonnait dans sa tête. Assis dans le lit, il tentait de reprendre son souffle. Les battements de son cœur s'estompèrent et firent place au silence de la chambre. Une main douce se plaça sur son épaule, puis descendit tranquillement le long de son dos. Elle entreprit des mouvements circulaires, un geste qui eut pour effet de calmer la panique que l'inspecteur avait au ventre. Étrangement, ce geste lui rappela sa mère.

Il se recoucha dans le lit. Karine glissa une jambe sur son ventre et un bras sur son torse. Elle déposa sa tête sur son épaule et se lova contre lui.

— Ça va ? s'enquit-elle d'une voix endormie.

— Ça va mieux, répondit Emmanuel en se frottant le visage à deux mains.

Une légère brûlure se fit sentir à sa lèvre, dont l'enflure avait diminué.

— Je crois que je rêvais.

— À quoi rêvais-tu ? demanda Karine avec une voix rauque.

— À ma mère, répliqua Emmanuel tout en remarquant que sa nouvelle amante le tutoyait pour la première fois.

— Raconte-moi ! murmura Karine à son oreille.

Avant de se lancer, Emmanuel se dit qu'il allait certes aimer cette familiarité avec elle.

— Je rêvais de ma mère, mais ce n'était pas elle. J'étais couché dans le lit, au laboratoire. J'étais encore un enfant. Je sentais une présence dans la chambre et j'ai tout de suite su que c'était ma mère. Elle essayait de me parler, mais je me sentais trop fatigué. J'étais sur le point de me rendormir lorsque je me suis rendu compte que ma mère, ou cette personne que je croyais être elle, me voulait du mal. C'est là que j'ai compris que j'allais mourir comme Laurie Carrier. J'ai essayé de me sauver, mais j'étais incapable de me lever du lit.

— C'est terrible ! Ensuite ?

— Je me suis réveillé avec une sonnerie d'alarme dans les oreilles. Comme lorsque mon patron m'appelle et que je me réveille au son du téléphone. Sauf que cette fois, le téléphone ne sonnait pas.

Maintenant étendue sur le dos et, les yeux au plafond, Karine réfléchissait à ce qu'elle venait d'entendre. En se décollant, elle était partie avec toute sa chaleur. Emmanuel combla ce vide en la recouvrant presque entièrement, comme l'aurait fait une couverture. Il laissa doucement tomber sa tête dans le creux de son épaule, et le nez enfoui dans son cou, fit le plein de son odeur sucrée et grisante.

Il allait se rendormir lorsqu'elle lui tapa sur l'épaule pour qu'il la libère de son étreinte. Se levant à demi, elle farfouilla sous le lit. La chambre ne contenait qu'un immense lit *king* placé au milieu de la pièce, alors que quelques livres jonchaient le sol. Karine se réinstalla sur le côté, puis posa un bloc de papier et un stylo sur le ventre d'Emmanuel.

— J'aime bien écrire mes rêves lorsqu'ils sont encore frais dans ma mémoire, indiqua-t-elle de sa voix éraillée. Sinon, d'ici quelques minutes, tu ne t'en souviendras plus du tout.

— Pour quoi faire, au juste ? demanda Emmanuel en saisissant le bloc et le crayon.

— À tête reposée, lorsque tu reliras le rêve, peut-être que tu arriveras à comprendre sa signification ? Je suis persuadée qu'il y a un message caché dans nos rêves, et que ce message se dévoile lorsqu'on y porte attention.

— Toi, tu écris tes rêves ?

— Bien sûr ! répondit Karine en souriant.

Son visage s'illumina à ce point, qu'Emmanuel en eut le souffle coupé. *Le voilà enfin*, pensa-t-il, *le sourire que j'attendais*. Puis il demanda tout haut :

— Je peux les voir ?

— Quoi ?

— Tes rêves.

— Ah ça, non ! Jamais.

Alors que Karine éclata de rire, Emmanuel prit soin de déposer le bloc-notes et le crayon sur le plancher, de son côté du lit, en faisant exprès de s'exécuter avec des gestes lents et posés.

— C'est ce qu'on va voir !

D'un mouvement rapide, il saisit sa compagne par les épaules, la cala dans le matelas et se coucha à demi sur elle. Il se pencha ensuite sur son côté de lit à elle et commença à piger dans les livres éparpillés sur le sol. Lorsqu'il mit la main sur ce qui ressemblait à un journal, il remonta la moitié de son corps. Tout en riant, Karine se débattait féroce-ment pour tenter de le déloger. C'est là qu'Emmanuel ressentit toute la force de cette femme qui à n'en point douter, s'entraînait dans un gym. Lorsqu'il la libéra enfin, elle essaya de lui chiper le cahier qu'il tenait entre les mains.

— Ah non, pas celui-là !, lança-t-elle dans une dernière tentative pour saisir le journal.

— Tut, tut, tut, l'arrêta Emmanuel. Je t'ai raconté mon rêve. C'est à ton tour.

Il installa le cahier sur son ventre et fit mine de le lire. Dans la pénombre, il ne parvenait même pas à voir les mots.

— Pourquoi tu gardes cette chambre dans le noir ? Je n'arrive pas à lire.

Karine se leva et tira sur le rideau de la fenêtre, ce qui fit jaillir une faible lumière d'automne dans la pièce. Emmanuel délaissa le cahier quelques instants pour observer le corps nu qu'il avait sous les yeux et qui se mouvait avec aisance dans la pièce. Ce corps athlétique et tout en courbes était un spectacle incroyable. *Je suis en train de développer une obsession*, se dit-il.

Lorsque son amante fut à nouveau au chaud sous les couvertures, il reporta son attention sur le journal dont il distinguait maintenant les mots. Il se rendit rapidement compte qu'il tenait un manuel destiné à apprendre l'espagnol.

— Hum, dit-il en se frottant le menton, puis en tournant une page d'un air hautement sérieux.

— Et alors ? le taquina Karine.

— Para qui ? Para qui ? répondit Emmanuel en espagnol.

— Ça fait partie des choses, outre acheter des meubles, que je continue de repousser dans le temps, expliqua Karine en lui chopant le manuel des mains.

Elle fit glisser le cahier sur le plancher et se blottit dans les bras du policier en lui demandant :

— Tu rêves souvent de ta mère ?

— Hum ? fit Emmanuel en plissant les yeux. Je ne me souviens généralement pas de mes rêves. C'est pourquoi j'ai toujours pensé que je ne rêvais pas.

— Tout le monde rêve.

— Tout le monde rêve ! se moqua l'enquêteur en roulant les yeux. Bla... bla... bla...

Karine lui donna une petite tape sur le ventre, ce qui le fit rigoler à son tour.

— Les dernières fois que j'ai rêvé de ma mère remontent probablement au moment de sa disparition.

Karine se retourna sur le ventre, se colla à son compagnon et plongea son regard dans le sien.

— En as-tu déjà discuté avec ton père ? De la disparition de ta mère, je veux dire.

— Jamais, avoua fermement Emmanuel qui, devant le regard insistant de sa douce, crut bon d'ajouter : tu ne connais pas mon père. Il est pire qu'un tombeau égyptien. Ma tante a déjà essayé de m'expliquer, mais je crois qu'à l'époque, j'étais trop jeune pour comprendre pourquoi ma mère est partie sans dire au revoir.

— Et une fois adulte, tu n'as jamais cherché à savoir ?

— Non. Ma tante m'a raconté que maman était malade et qu'elle avait dû partir pour recevoir des soins. Je me suis tranquillement habitué à son absence.

Ils restèrent un moment dans le silence, jusqu'à ce qu'Emmanuel reprenne la parole.

— Maintenant qu'on en parle, je me souviens avoir fait beaucoup de cauchemars à la suite de son départ.

— Des terreurs nocturnes. C'est normal pour un enfant qui vit un traumatisme.

— Je rêvais souvent d'elle, à cette époque. Le rêve commençait toujours doucement. Ses cheveux chatouillaient mon nez, ou bien elle me couvrait de baisers et ça me faisait rire. Puis, à un certain moment, il arrivait quelque chose de grave.

— Comme quoi ?

— Quelques fois, on me l'enlevait et à d'autres, soit elle se transformait en monstre, soit je me retrouvais simplement tout seul. Ça ne finissait jamais bien. Et je me réveillais en pleurant.

— C'est pas facile pour un garçon de perdre sa mère sans savoir pourquoi.

Karine caressa les cheveux d'Emmanuel, qui lui, enfouit son visage dans le creux de son épaule. Il ne mit pas longtemps à se retrouver dans les bras de Morphée.

## CHAPITRE 33

C'est avec le sourire fendu jusqu'aux oreilles que l'homme avait traversé toutes les étapes jusqu'à sa détention dans une cellule du poste de police. Il avait à nouveau refusé de divulguer son identité et avait exclu l'idée d'en donner une fausse pour brouiller les pistes. À quoi cela lui aurait-il servi ? Heureusement, la providence avait bien fait son travail, puisqu'au grand dam des enquêteurs qui l'avaient fouillé, il n'avait aucun papier d'identité sur lui.

Après avoir pris ses empreintes digitales, on avait tenté de mettre la main sur un casier judiciaire qu'il n'avait pas. Il espérait secrètement que les agents omettraient de vérifier les fichiers du corps de police.

N'ayant nulle part où aller, il n'avait pas résisté lorsqu'on l'avait enfermé dans une cellule. Il savait que les enquêteurs le suspectaient du meurtre de Laurie Carrier, mais il s'en fichait. Il ne savait ni comment ni quand, mais il savait qu'il aurait tôt ou tard la chance de changer le cours de l'histoire. Son intuition lui intimait d'être patient.

Il fut heureux de constater qu'il n'y avait personne d'autre que lui derrière les barreaux. Ça ne pouvait mieux tomber, car il n'avait nulle envie d'entendre les élucubrations d'un autre ivrogne comme lui, ou les histoires d'un de ces truands qui se disaient victimes du système. Cette histoire, il l'avait déjà entendue.

Lorsqu'il s'était installé sur le banc en plastique, son sourire n'avait pas quitté ses lèvres. Après lui avoir jeté un dernier regard, le gardien s'était éclipsé, le laissant seul avec ses pensées.

Il s'était débarrassé du bracelet qui le reliait à l'hôpital en le jetant dans une poubelle dont il avait vite fait d'oublier l'emplacement. Il regrettait son geste, à présent. Peut-être que cet article aurait pu lui fournir des indices pour l'aiguiller sur la suite des choses.

Il allait réparer les torts et empêcher l'amour de sa vie de commettre l'irréparable. Elle n'allait pas mourir. Les trois femmes n'allaient pas mourir.

Il déboutonna sa chemise et la plia soigneusement. Il la roula ensuite en une boule, qu'il glissa derrière son cou. Il déposa sa tête sur le mur en briques froid, bougea les fesses, étira les jambes devant lui et croisa les bras sur sa poitrine.

— J'arrive ma chérie, murmura-t-il dans la cellule.

## CHAPITRE 34

Emmanuel ne lâcha sa garde que lorsqu'il entendit le cliquetis des menottes se refermer sur les deux poignets d'Antoine Meilleur. Dès que les agents en uniforme avaient envahi son local, l'homme avait pris la fuite. Emmanuel avait compté sur l'effet de surprise pour l'épingler, mais le technicien avait été plus rapide qu'eux. Et il aurait réussi à fuir, n'eût été la présence d'esprit d'un agent qui s'était posté dans l'escalier de secours.

Emmanuel avait craint que le suspect saute dans le vide. Ses vêtements étaient défraîchis et il sentait mauvais, alors que ses yeux étaient rouges et injectés de sang. Décidément, l'individu était un homme brisé.

— Ce n'est pas moi ! Je l'aimais ! avait-il crié au visage de l'inspecteur après l'avoir reconnu.

— Je l'aimais ! avait-il répété à l'intention des agents chargés de l'emmener de force avant de le pousser dans une voiture balisée.

À la suite du réveil de l'enquêteur au domicile de la coordonnatrice, une série d'événements s'étaient enchainés. Karine lui avait proposé d'aller casser la croûte dans un restaurant. Tout en s'habillant, ils avaient discuté de leur vie respective. Emmanuel aimait voir les étincelles dans les yeux de la belle femme lorsqu'elle parlait de son travail. Il l'avait interrompue à plusieurs reprises pour l'assaillir de baisers et de caresses. Il prenait plaisir à la faire rire. Puis à un moment, elle avait levé des yeux tristes vers lui. Ça l'avait troublé. Il ne voulait pas que cette femme souffre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'était-il empressé de demander en la prenant dans ses bras.

C'est là qu'elle lui avait révélé que la clinique avait finalement craché le morceau. Quelqu'un avait bel et bien signé le registre pour récupérer le médicament retrouvé dans les veines de Laurie Carrier. Et cette signature était celle d'Antoine Meilleur.

— Je ne peux pas y croire, avait-elle gémi, les yeux remplis de larmes. Antoine ne ferait jamais une chose pareille !

— Tu ne bouges pas d'ici, lui avait alors ordonné Emmanuel. Dès que je pars, tu fermes et tu te barricades.

— Antoine ne me ferait jamais de mal. Je le connais. Ça ne peut pas être lui.

— Mieux vaut ne pas courir de chance.

Le policier avait embrassé sa belle à la hâte avant de partir en courant. De sa voiture, il avait demandé des patrouilleurs en renfort. Trente minutes après leur arrivée à l'hôpital, Meilleur en ressortait menotté.

Le coupable du meurtre de Laurie Carrier avait finalement été arrêté.

\*\*\*

Sommé de se présenter au son bureau de son supérieur dès qu'il avait mis les pieds au poste de police, Emmanuel venait de terminer son récit sur la façon dont il en était venu à soupçonner Antoine Meilleur. L'homme était tombé amoureux de la victime, qui lui avait fait des promesses. Probable qu'il avait appris qu'elle voyait d'autres hommes et que ça l'ait rendu jaloux. De plus, il était présent au laboratoire la nuit du meurtre et il savait quel fil devait être débranché pour mettre la caméra hors service. De même, il connaissait les locaux de l'hôpital par cœur et avait la clé de chacun. Enfin, c'était lui qui avait récupéré le médicament ayant servi à tuer la victime.

Pendant qu'Emmanuel rendait des comptes à son chef, le technicien poireautait dans la salle d'interrogatoire, où il attendait l'avocat qu'il avait fait appeler.

— Va prendre une douche et te changer, dicta le patron à son enquêteur. À ton retour, je veux tout ça sur papier.

À ces mots, Emmanuel se leva pour émettre une objection, mais l'autre pointa un doigt menaçant dans sa direction.

— Attention à ce que tu vas dire, Guimond !

Il n'en fallut guère plus pour qu'Emmanuel ravale l'insulte qu'il avait préparée tout spécialement pour son interlocuteur.

— Tu as fait à ta tête sans demander la permission, l'invectiva ce dernier. Ce n'est pourtant pas dans tes habitudes de jouer au cowboy.

— Le résultat est là, ne put s'empêcher de lâcher Emmanuel.

— Et si ça fouerre, ce sera ta faute.

Le chef attendit que son policier réplique, mais celui-ci ne dit mot. Il avait compris que ce ne serait pas lui qui interrogerait Meilleur.

— Quelqu'un est venu faire une déposition, et c'est à toi qu'il voulait parler, informa le patron d'une voix plus calme. Mirza et Patrick l'ont interrogé et installé dans une cellule. Tu t'en occupes, et ensuite, je ne veux plus te voir pendant un bon moment.

Il pointa la porte, puis baissa les yeux sur les documents posés sur son bureau. Après un coup de poing dans le mur, Emmanuel quitta les lieux en claquant la porte.

Une fois dans la grande salle, il se laissa choir sur sa chaise et donna un autre coup de poing sur son bureau. Aussitôt, des têtes se levèrent pour voir l'auteur de ce boucan. Le grand Rémillard passa à côté de son collègue en lui donnant une tape amicale dans le dos.

— Tu l'as attrapé, Guimond, faut pas que t'oublies ça.

— Il me laisse même pas l'interroger, maugréa Emmanuel en levant la main vers la cage vitrée où siégeait leur supérieur.

— T'inquiète, mec ! On va le cuisiner à ta place.

Rémillard fit marteler un doigt sur une pile de documents qui se trouvait sur le bureau d'Emmanuel.

— En attendant, épluche tes notes. Peut-être bien que tu trouveras le dernier clou de cercueil pour l'enterrer jusqu'à la fin de sa vie.

Rémillard s'éloigna de sa démarche nonchalante, pendant qu'Emmanuel le suivait du regard jusqu'à ce qu'il disparaisse dans le couloir menant à la salle où l'attendaient Antoine Meilleur et son avocat. Ce type était un enquêteur efficace. Il n'allait pas bâcler son travail.

Emmanuel se laissa choir dans sa chaise et ouvrit la première fiche qui lui tomba sous la main. C'était le verbatim de son entrevue avec leur unique témoin, Simone Colombe. *La petite chose fragile*, se souvint-il. Normalement, lorsqu'il y a deux dormeurs, il y a deux personnes derrière les ordinateurs, lui avait-elle expliqué. Mais cette nuit-là, elle était seule parce que l'autre stagiaire avait eu un empêchement. De même, elle avait avoué s'être assoupie durant la nuit.

— Voilà qui crée une belle occasion pour un meurtrier, se dit-il.

Un seul témoin plutôt que deux. Une seule personne pour l'empêcher d'accéder ni vu ni connu à la chambre, mais qui s'endort juste au bon moment. Un coup de chance ?

L'inspecteur nota dans son calepin qu'il devait contacter le stagiaire qui s'était désisté. C'était là une avenue qui n'avait pas encore été vérifiée. Il demanderait à un collègue de s'en occuper.

La victime, elle, n'était l'amie de personne, sauf des hommes influents. Et il y avait beaucoup d'hommes dans sa vie. D'abord le technicien, qui avait d'importantes responsabilités au sein du laboratoire de recherche. Il y avait aussi Chevalier le Tout-Puissant, à la tête du département. À première vue, il n'existait aucun lien entre le chercheur et l'étudiante, mais ça ne voulait rien dire. Emmanuel n'avait tout simplement pas de preuves.

La brève aventure de la jeune femme avec Samuel Davis ne concordait pas. Pourquoi s'était-elle intéressée à cet étudiant anglophone ? Même ce dernier semblait incapable de répondre à cette question.

Et puis il y avait les rumeurs au sujet d'une idylle entre Laurie Carrier et son professeur de neuropsychologie. Elle avait réussi, par son entremise, à falsifier ses notes. Ce professeur avait passé haut la main son entrevue avec la psychologue. Mirza et Emmanuel étaient d'accord : cet homme semblait innocent. Il n'avait pas accès au laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars, d'où la principale raison pour laquelle il avait été écarté de l'enquête. Le coupable avait forcément accès au laboratoire, avait dit Emmanuel à Simone Colombe.

— Oui, le professeur Cormier y a accès, avait-elle certifié.

L'étudiante avait ainsi replacé l'individu dans la liste des suspects potentiels. Détail qu'Emmanuel avait oublié. Il parcourut ses notes manuscrites, à la recherche du nom de l'intermédiaire. Celui avec qui le professeur Cormier travaillait à l'occasion, et qui avait accès au laboratoire adjacent à la scène de crime.

Ce professeur s'appelait Zeitoni. L'inspecteur inscrivit le nom dans son calepin, à la suite de la note qu'il s'était laissée au sujet l'absence inopinée du stagiaire la nuit de l'assassinat. Peut-être allait-il, comme l'avait mentionné Rémillard, trouver un motif supplémentaire pour enfoncer Meilleur. Ou bien de l'innocenter. Se pouvait-il qu'il fasse fausse route avec le technicien ? Simone Colombe semblait croire à la rumeur qui liait le professeur Cormier à Laurie Carrier. Si seulement ce petit bouledogue de madame Jacqueline ne s'était pas interposé lors de son entretien avec l'étudiante, peut-être aurait-il eu l'occasion d'obtenir plus d'informations à ce sujet. Emmanuel rangea

cette possibilité dans un recoin de son esprit et referma la fiche de Simone Colombe.

Le chef avait mentionné que quelqu'un était passé faire une déposition, et que cette personne avait demandé à s'entretenir avec Emmanuel. Ce dernier eut envie de déguerpir pour aller s'offrir un verre, dans l'espoir de chercher noise au premier soulard qui se trouverait en travers de son chemin. Une bonne bagarre ! Voilà qui lui permettrait de se défouler et d'obtenir vengeance pour ne pas avoir eu l'opportunité de cuisiner le poisson qu'il avait pêché. Mais la curiosité l'emporta. Qui avait bien pu le demander par son nom ?

Il alluma son ordinateur. La déposition avait été prise le matin par une recrue. Cette particularité indiquait que le rapport contenait probablement des informations sans importance. On ne donnait pas les sujets chauds aux débutants. Emmanuel marmonna une série de jurons. Son patron lui faisait perdre son temps.

Il se cala dans le dossier de sa chaise et se força à lire le rapport. Après avoir vérifié la longueur de celui-ci, qui comportait vingt pages, il le lut une première **fois** en mode rapide. L'idée de passer l'après-midi en compagnie d'une bière prenait de plus en plus de place dans son esprit. Or, ce qu'il avait sous les yeux était plus captivant qu'il ne l'aurait cru au départ.

Dans son récit, l'homme s'adressait directement à Emmanuel, comme s'il avait été présent dans la pièce. Il affirmait que ce dernier irait voir son paternel pour apprendre la vérité sur la disparition de sa mère.

— Tu es comme ta mère, Emmanuel.

Un malaise s'insinua dans les tripes du policier, comme si cet étranger dévoilait au grand jour ses secrets les plus intimes.

— Lorsque maman a été internée, nous avons refoulé tout ce qui avait un rapport avec elle. Mais la souffrance causée par la mort de Karine Perrier a réveillé quelque chose en nous. Quelque chose d'extraordinaire. C'est notre mission, Emmanuel. Nous devons sauver Karine.

Karine Perrier allait mourir ? Cette phrase frappa l'enquêteur de plein fouet. Et pourquoi cet homme recourait au *nous* lorsqu'il parlait de sa mère ?

Emmanuel stoppa sa lecture et chercha la photographie de l'individu, prise à la suite de sa déposition. Sur le cliché, il vit un homme dans la cinquantaine au visage fatigué. Il avait ce regard bleu acier qui

vous transperçait, de la couleur glaciale d'une mer un jour de tempête. Des yeux semblables à celui de son sergent-adjutant de père, et dont il avait lui-même hérité. Cet inconnu aurait pu passer pour un membre de sa famille.

Il l'avait déjà vu, ce type. Quelqu'un dans un hôpital l'avait jadis photographié, dans le but de trouver son identité. Emmanuel reconnut le dormeur qui s'était enfui de la clinique des rêves, juste en face du laboratoire de recherche.

— Je crois que Laurie Carrier a tenté de mettre fin à la carrière de Karine Perrier, expliquait l'homme. Karine n'avait rien d'autre que son boulot dans la vie. Toute son énergie, elle le mettait dans son travail. Lorsqu'elle s'est rendu compte que Laurie allait parvenir à ses fins, elle l'a éliminée. On est arrivé trop tard, Emmanuel. TU es arrivé trop tard.

L'enquêteur eut l'envie pressante de téléphoner à Karine, juste pour entendre sa voix. S'assurer qu'elle était bien vivante. *Il essaie de jouer avec ma tête*, supposa-t-il. *Si ça se trouve, c'est lui le coupable.*

— J'ai déjà vécu ce qui est arrivé, Emmanuel. Et crois-moi quand je te dis que cette histoire va te détruire. Tu vas devenir une loque humaine.

L'enquêteur se frotta le visage à deux mains pour faire le vide dans son esprit. Malgré tout, il n'arrivait pas à chasser cet étrange sentiment qu'il avait au ventre.

— Peu importe ce que tu vas faire, elle va mourir. Dans cette version de l'histoire, elle meurt.

Emmanuel cessa de respirer lorsqu'il lut :

— Jusqu'à ce que tu reviennes. Comme moi je suis revenu. Je suis toi, dans le futur, de conclure l'homme.

Emmanuel se leva, les bras ballants, la bouche ouverte. Une infime partie de cette histoire invraisemblable résonnait dans son esprit, comme s'il l'avait déjà entendue auparavant. Cette impression de déjà-vu lui glaça le sang.

— Elle a tué Laurie Carrier, avait dit l'homme.

Comme s'il venait de subir un choc injecté par un défibrillateur cardiaque, Emmanuel se propulsa hors de la grande salle pour prendre la direction des cellules. Il voulait confronter ce bonhomme qui essayait de le déstabiliser avec ses fabulations. Il voulait l'interroger. Le contredire. Peut-être même lui mettre son poing à la figure.

Il passa devant le comptoir du gardien sans diminuer le pas et demanda :

— Quelle unité ?

— La dernière, indiqua son collègue sans lever le nez de son journal.

En arrivant devant la cellule, Emmanuel s'arrêta net.

— Hé ! cria-t-il à l'endroit du gardien. Elle est vide.

Quoi ? rétorqua l'autre en levant la tête.

— Y'a personne, répéta Emmanuel en pointant les barreaux du doigt

— Mais qu'est-ce que... balbutia le gardien après avoir joggé jusqu'au compartiment vide.

— On l'a transféré ? questionna l'inspecteur.

— Non ! répondit le gardien en fouillant la cellule du regard, comme s'il croyait possible que le détenu ait pu se cacher dans l'espace à découvert.

— On l'a relâché, alors ? reprit Emmanuel.

— Mais non ! s'impacienta son interlocuteur. Il était là y'a cinq minutes !

Il pointa un espace vide, au milieu du banc en plastique. Il pivota sur ses talons et fit le tour de quelques autres unités dans la pièce. Toutes étaient vides.

## CHAPITRE 35

### 10 JOURS PLUS TARD

Cette année-là, le Congrès annuel sur les sciences du rêve se déroulait à Montréal, dans un hôtel situé à deux pas du Stade olympique. Simone, qui s'y était inscrite en tant que bénévole, avait réussi à obtenir un billet gratuit pour assister à la conférence vedette présentée dans la grande salle de bal. Elle était arrivée tôt pour pouvoir se choisir un bon siège.

Le conférencier aurait dû être le professeur Jacques Chevalier. Un feuillet avait été ajouté à la brochure par les organisateurs du congrès, afin d'annoncer un remplacement de dernière minute. Une demi-heure avant le début de la conférence, la salle commença à se remplir. Bientôt, il n'y eut plus de places assises, si bien que les spectateurs arrivés sur le tard durent s'entasser sur les côtés et à l'arrière. Simone se félicita donc d'être arrivée la première. Pile à l'heure, les deux grandes portes de la salle de bal se refermèrent.

L'un des organisateurs remercia les gens de s'être déplacés, puis présenta de brèves excuses pour le changement au programme avant d'introduire le présentateur. Une femme que Simone ne connaissait pas apparut sur la scène. L'étudiante scanna la salle des yeux, à la recherche de Karine Perrier. De l'avis de la jeune femme, c'est cette personne qui aurait dû donner la conférence, puisqu'elle est le bras droit du scientifique. C'est elle qui aurait dû le remplacer. Or, Simone avait beau observer la foule, la coordonnatrice brillait par son absence. Le seul visage familier qu'elle aperçut se limitait à celui de Samuel Davis.

Lui et son groupe avaient pénétré bruyamment dans l'enceinte, en s'exprimant dans la langue de Shakespeare. Simone comprit qu'il était accompagné d'autres étudiants de l'Université McGill. Ils étaient arrivés assez tôt pour se dénicher des places assises, de l'autre côté de la salle. Tout comme la jeune femme, Sam fouilla l'assemblée des yeux, jusqu'à ce que son regard s'arrête sur sa collègue.

Affichant un sourire gêné, celle-ci leva la main à la hauteur des épaules pour le saluer. Un énorme sourire apparut aussitôt sur les lèvres du jeune homme. Les amis de ce dernier jetèrent un regard dans la même direction que lui, alors qu'il faisait de grands mouvements

dans les airs pour attirer l'attention de Simone, qui rentra la tête dans les épaules.

Lorsque Sam lui fit signe de se joindre à eux, elle refusa d'un hochement de tête et le salua à nouveau. L'anglophone lui fit une grimace et reporta son attention sur ses amis.

C'était la première fois depuis leur rendez-vous à l'université que Simone le croisait. Depuis, elle n'était pas retournée au laboratoire des rêves et des cauchemars, faute de temps. Elle avait plutôt décidé de rattraper le retard accumulé dans ses études, qu'elle avait mises de côté durant son *enquête*. En lisant les journaux, elle avait appris que le professeur Chevalier avait été arrêté pour fraude. Elle savait également qu'Antoine Meilleur avait été arrêté pour le meurtre de Laurie Carrier. Les médias avaient aussi écrit qu'il avait entretenu une relation avec la victime.

Chaque fois que Simone pensait au local du cinquième étage de l'hôpital, un nœud se formait dans son ventre. Un extrait de la conférence la ramena dans le présent. La présentatrice usait de termes scientifiques pour expliquer le déroulement d'une étude sur les rêves. En l'écoutant, Simone se rendit compte qu'elle avait elle-même participé à cette étude.

— Qu'est-ce que ça veut dire, au juste ? lui chuchota une dame assise à ses côtés.

L'événement avait attiré deux catégories de personnes : les scientifiques qui participaient activement à des études sur le sommeil, ainsi que des gens qui s'intéressaient plutôt à l'interprétation des rêves. Les fans de madame Jacqueline, par exemple, s'étaient déplacés en masse pour assister à sa conférence, et pour faire dédicacer son dernier livre nouvellement publié sur la symbolique des rêves. Simone savait que la dame faisait partie de ce groupe, et que de ce fait, elle ne comprenait rien au jargon de la présentatrice.

— Dans le cadre de cette étude, les dormeurs ont passé une nuit en laboratoire, lui expliqua l'étudiante. À la suite de leur passage, chacun d'eux a dû remplir un journal de rêves pendant quatorze jours.

— D'accord, répliqua la femme.

— Au laboratoire, des photographies avec différentes charges émotives ont été montrées aux participants, juste avant qu'ils aillent dormir.

— Pour quoi faire ?

— C'est ce que la présentatrice tente d'expliquer. Les chercheurs avaient prévu qu'une des photographies chargées émotionnellement apparaîtrait dans les rêves du dormeur. Ce qu'ils ont également découvert, c'est que la même image ou des résidus de celle-ci revenaient dans les rêves du sujet sept jours plus tard.

— Chez tous les dormeurs ?

— Chez la majorité, effectivement.

— Je ne suis pas sûre de comprendre, poursuit la dame. Quel est le but de cette expérience ?

— La raison première était de vérifier si des éléments *émotifs* de notre vie de tous les jours, représentés ici par les photographies exposées au dormeur, ont un effet sur le contenu de nos rêves. C'est une piste de recherche pour expliquer la provenance des images qui se présentent dans nos rêves.

Devant le regard perplexe de sa voisine de siège, Simone décida d'aller un peu plus loin dans ses explications.

— Par exemple, si vous écoutez un film d'horreur sur les loups-garous ce soir, il y a de fortes chances pour que vous rêviez d'un loup-garou cette nuit. Selon cette étude, vous rêverez encore d'un loup-garou dans sept jours.

— Et pourquoi dans sept jours ?

— Les chercheurs pensent que c'est parce que nous fonctionnons avec un cycle de semaines de sept jours. Mais ce n'est pas possible de confirmer cette hypothèse sans l'avoir d'abord testée sur des gens qui n'utilisent pas un calendrier à sept jours. Comme chez des tribus où les semaines n'existent pas, par exemple.

— Ah, fit platement la femme. Et c'est quoi, exactement, une photographie à charge émotionnelle ?

— C'est une image qui suscite une émotion lorsqu'on la regarde. Elle peut être chargée positivement, comme la photo d'un chiot, ou bien négativement, comme une maison en flammes.

La dame hocha la tête et ramena son attention sur la présentatrice, sans dire un mot de plus. Simone, elle, était pensive. Une idée qui venait de germer dans le fond de son esprit l'empêchait de se concentrer sur la conférence. Son cerveau était en attente d'une réponse. Sept jours...

Puisqu'elle avait participé à l'étude, elle se souvenait d'avoir rempli un journal de rêves pendant quatorze jours. Le document contenait une série de formulaires, ainsi que des espaces libres pour noter ses rêves. Après l'étude, elle n'avait plus revu son journal. Que faisait le laboratoire avec ces documents ? Étaient-ils consultés, où étaient-ils rangés ?

Sam Davis avait-il lui aussi rempli un journal de rêves pendant quatorze jours à la suite de son passage au laboratoire ? La nuit du meurtre de Laurie Carrier constituait en elle-même un événement avec une charge émotionnellement considérable.

— Quel jour on est ? demanda inconsciemment Simone à voix haute.

Des personnes assises dans la rangée avant se retournèrent pour lui jeter des regards désapprobateurs.

— Nous sommes samedi, chuchota sa voisine en étouffant un bâillement avec sa main.

— Je veux dire, quelle date ? murmura la jeune femme.

— On est le 8.

Selon ses calculs, Sam avait terminé de remplir son journal de rêves. Le connaissant, Simone était persuadée qu'il l'avait déjà remis au personnel du laboratoire. Son idée lui semblait farfelue, mais quelque chose lui disait qu'elle allait peut-être trouver de nouvelles informations dans ces rêves. Elle se leva à demi pour ne pas déranger les spectateurs de la rangée derrière elle, et se faufila vers le fond de la salle, en direction des deux grandes portes fermées.

## CHAPITRE 36

Emmanuel était assis dans sa voiture et tripotait nerveusement les coins de son tas de feuilles pliées. Le regard dans le vide, il se laissait bercer par le son des voitures qui circulaient dans la rue en faisant éclater les trous d'eau. Une légère brise passait par la fenêtre qu'il gardait entrouverte. Il laissait défiler les minutes sur le tableau de bord en repoussant le plus possible le moment où il lui faudrait sortir du véhicule.

Depuis qu'il avait fait arrêter Antoine Meilleur, la coordonnatrice lui avait imposé un silence radio. Il avait tenté de l'appeler, lui avait laissé des messages, mais sans succès. Dans sa tête, il repassait en boucle le moment où elle avait levé des yeux tristes sur lui, et annoncé que c'était le technicien qui avait signé le registre pour obtenir le médicament légal.

En attente de son procès, il était formellement interdit à Antoine Meilleur de remettre les pieds au laboratoire. Même chose pour Chevalier. Karine se retrouvait donc seule à mener le bateau, entourée d'étudiants et de stagiaires.

Cette femme restait dans la tête de l'enquêteur, qui ressentait le besoin viscéral de la sentir, de la prendre dans ses bras, de toucher sa peau, de couvrir son visage de baisers. Il imaginait ce que pouvaient ressentir les toxicomanes qu'il avait coffrés dans le passé. Cette sensation de manque était nouvelle, pour lui, et franchement insupportable.

Mais Karine Perrier valait toute la patience du monde. Lorsque la poussière serait retombée, peut-être reviendrait-elle à lui. Emmanuel en était là dans ses pensées lorsque la porte de la maison devant laquelle il était garé s'ouvrit. Son paternel y apparut droit comme une barre, alors que sa stature imposante englobait tout l'espace dans le cadre de la porte. Immobile, il fixait l'auto de son fils. Celui-ci était trop loin pour le voir, mais n'avait aucun mal à deviner le regard investigateur posé sur lui. Tout autant que ses yeux scrutateurs, cette façon que son père avait de fouiller son âme comme s'il était à la recherche de ses secrets les plus profonds lui avait donné des sueurs froides tout au long de son enfance lorsqu'il essayait de dissimuler un coup pendable qu'il venait de faire.

Bien que toutes les cellules de son corps lui criassent de tourner la clé dans le contact et de se sauver loin de là, le policier sortit de la

voiture en remontant le col de son blouson, puis jogga sous la pluie pour aller rejoindre son père, qui l'attendait dans le vestibule.

Emmanuel retira ses chaussures et suivit le géant jusqu'à la cuisine. La table avait été mise pour une personne, en attente du prochain repas. Une assiette et des ustensiles séchaient sur l'égouttoir à vaisselle, près du lavabo. Le fils devina que le vieil homme s'était levé tôt pour s'entraîner, avant de déjeuner en solo et de laver la vaisselle. Les mêmes gestes répétitifs qu'il le voyait poser lorsqu'il était enfant. Son paternel, resté célibataire, avait conservé ses habitudes de militaire.

Emmanuel déposa sa liasse de feuilles pliées sur la table. Comme elles avaient été mouillées par la pluie, l'écriture à l'encre bleue avait coulé par endroits. *Ce n'est pas grave*, songea Emmanuel. *Je connais leur contenu par cœur.*

*Des cheveux qui lui chatouillaient les joues lorsqu'elle l'embrassait. Un visage souriant qui se penchait vers lui lorsqu'il était gamin. Elle le prenait dans ses bras et le couvrait de baisers.*

À la suite du conseil de Karine, Emmanuel s'était mis à noter ses rêves dès son réveil. Il avait noirci des pages et des pages, alors qu'il croyait n'avoir rien à écrire. Étrangement, ses rêves ravivaient des souvenirs de sa mère disparue. Et chaque fois, l'histoire se terminait de la même façon. Sa mère se transformait en présence malveillante qui lui voulait du mal, et il savait qu'il allait mourir comme Laurie Carrier.

Son père déposa une tasse de café devant lui, puis l'un et l'autre observèrent le silence durant un moment. Emmanuel se remémora qu'à l'époque où ils vivaient ensemble, leurs soupers se déroulaient sans le moindre échange verbal. Après avoir pris une gorgée, l'inspecteur poussa les feuilles de côté et alla droit au but.

— Qu'est-il arrivé à maman ?

Dans sa bouche d'adulte, ce dernier mot qu'il avait cessé d'utiliser depuis longtemps sonnait faux.

— Je me disais bien qu'un jour tu finirais par me le demander.

Petit, Emmanuel observait longuement son père pendant que celui-ci réparait la voiture ou rénouvait les maisons qu'ils avaient habitées, toujours avec des gestes lents et réfléchis.

— Tu es un homme, maintenant, reprit le vétéran. Et je suis fier de ce que tu es devenu.

Emmanuel secoua la tête devant ce compliment, qui le rendait visiblement mal à l'aise.

— Non, c'est vrai, Emmanuel. Tu t'en es bien sorti, considérant que tu n'as pas eu de mère et que j'étais absent la plupart du temps. J'ai eu peur, il y a quelques années, que tu choisisses le mauvais chemin.

Le vieil homme baissa la tête et soupira.

— Tu es en droit de savoir ce qui est arrivé à ta mère.

Emmanuel se pencha en avant, les mains calées entre les cuisses.

— Quand je l'ai rencontrée, elle était encore jeune. Elle habitait chez ses parents et, c'est ce que je croyais à l'époque, elle aidait sa mère à élever ses frères et sœurs. Elle était magnifique, toujours souriante même quand il ne faisait pas beau. Pour un homme sérieux comme moi, c'était un baume sur la grisaille des jours.

Un mince sourire apparut sur les lèvres de l'aïeul, le temps d'une demie seconde.

« Dès le départ, ses parents se sont opposés à notre union. Je ne comprenais pas pourquoi, car j'étais déjà bien placé dans l'armée et donc, en mesure de subvenir à ses besoins. J'ai cru longtemps que c'était parce qu'ils ne voulaient pas que j'emmène leur fille à l'étranger, ou encore parce que je leur enlevais une aide précieuse dont ils avaient besoin. J'ai fait de mon mieux pour les convaincre, mais jusqu'à la toute fin, ils ont rejeté notre projet. »

Le paternel poussa délicatement sa tasse de café sur la table, pendant qu'Emmanuel osait à peine respirer en attendant la suite.

— Nous nous sommes mariés quand même et contrairement à ce que beaucoup de gens pensaient à l'époque, ce n'était pas un coup de tête. Nous en avons longuement discuté. Je ne voulais pas l'arracher à sa famille, qu'elle aimait beaucoup. J'ai appris bien plus tard qu'elle s'était chamaillée avec sa mère, qui la suppliait de ne pas partir avec moi. Malheureusement, après le mariage et parce que nous nous déplaçons beaucoup, sa famille a coupé les ponts avec elle.

L'ex-militaire avait les yeux perdus dans le vide et semblait être loin dans ses souvenirs.

— Elle s'est donc retrouvée seule avec un grincheux comme moi. Je me suis toujours demandé si les choses auraient été différentes si nous étions restés dans sa ville natale, près de gens qu'elle connaissait. Je ne le saurai jamais.

Son père parut soudain très vieux à Emmanuel. Des cernes s'étaient formés sous ses yeux et il avait de fines ridules autour de la bouche. De même, quelques taches ornaient sa peau et le dessus de ses mains était

veineux. Il paraissait plus fragile. Emmanuel comprit que son géniteur s'en voulait pour la disparition de sa femme, et ce, depuis longtemps.

— Est-ce qu'elle était triste ? questionna-t-il.

— Si elle l'était, elle n'en a rien laissé rien paraître, Du moins, au début.

L'homme posa les yeux sur son fils et émit un faible sourire. Cela parut étrange à ce dernier, car son père ne souriait jamais.

— La première fois qu'elle t'a pris dans ses bras, je crois que ç'a été le plus beau jour de sa vie. Tu la rendais tellement heureuse. Tu es devenu le centre de son univers.

— Mais ça n'a pas été suffisant pour la garder avec nous, reprit le père dont le visage s'était assombri. Je ne l'ai pas vu tout de suite, j'étais trop occupé à la base. Elle s'est mise à changer.

«Ç'a commencé par de petites choses. Elle me parlait de gens qu'elle rencontrait durant la journée, lors de ses promenades. Ce qu'elle racontait était plausible, alors je l'ai crue. J'ai remarqué qu'elle avait ce que j'appelais *des absences*. Je me suis dit que ça faisait partie de sa personnalité, qu'elle était une rêveuse. Elle était là de corps, avec nous, mais on aurait dit que son esprit était ailleurs.

«Lorsque je revenais à la maison, vous n'étiez pas là. J'attendais parfois jusqu'à la tombée de la nuit. Je n'aimais pas vous savoir dehors le soir, mais pour ne pas froisser ta mère, je ne disais rien. De toute façon, elle restait vague dans ses explications. Elle t'emmenait toujours quand elle partait. J'ai remarqué que vos balades la fatiguaient. Un jour qu'elle avait l'air particulièrement fragile, je l'ai emmenée voir un médecin.

«Le docteur lui a prescrit des médicaments. Ça l'a assommée. Je crois que c'est à ce moment-là que je l'ai perdue. Elle était devenue sans vie. Elle errait sans but dans la maison. Elle oubliait de s'occuper de toi et elle te laissait dans ton lit. Tu pleurais toute la journée. J'aurais dû m'occuper de toi... M'occuper de vous deux.

Les yeux du vieil homme s'étaient mis à briller.

— Elle a arrêté de prendre ses médicaments. Lorsqu'elle s'est remise à parler, elle me racontait une vie qui n'était pas la nôtre, comme si elle avait une vie parallèle. Ces gens avec qui elle se disait amie, je ne les connaissais pas. Je ne les ai jamais rencontrés. Je ne crois pas qu'ils aient réellement existé.

Le militaire retraité se racla la gorge pour contenir le flot d'émotions qui le submergeait.

— Elle me disait que notre vie à nous n'était pas réelle, que ce n'était qu'un rêve. Et que lorsqu'elle se réveillerait, elle retrouverait sa vraie vie. Il y avait chez elle comme un sentiment d'urgence. Elle disait avoir une mission à accomplir. Qu'il y avait des gens qu'elle devait sauver et qu'elle était la seule à pouvoir le faire.

Emmanuel se souvint que sa mère lui avait déjà dit qu'elle était en mission et qu'elle devait s'occuper des méchants, alors que lui devait se faire tout petit pour éviter que les méchants le trouvent.

— Je ne reconnaissais plus ma femme, poursuivit son père. Mais je n'avais pas peur. Je savais que tu étais en sécurité avec elle et qu'elle ne t'aurait jamais fait de mal. Tes tantes, par contre, prétendaient le contraire. Elles me sommaient de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Dans un moment de faiblesse, j'ai douté. Et un jour, je suis revenu à la maison à l'improviste pour voir ce qu'elle fabriquait.

«Elle était dans la chambre, et toi, tu étais assis sur le lit. Elle préparait vos valises. Elle m'a dit qu'elle partait pour de bon, qu'il était temps pour elle de vivre sa vraie vie. Emmanuel, ta mère croyait qu'elle pouvait voyager dans le temps.

Le vieillard cacha son visage de ses immenses mains calleuses, tandis que son dos fut pris de soubresauts.

— Ce jour-là a été le pire de ma vie, réussit-il à articuler dans un sanglot. J'ai eu peur de vous perdre, tous les deux.

Emmanuel revoyait la scène. Ces images n'étaient pas nouvelles, mais enfouies au fond de lui depuis longtemps. Sa mère qui criait et se débattait dans les bras de son père, qui lui, tentait de la contenir. Des cris sauvages ; les coups pleuvaient. Tout lui revenait soudainement, et ça faisait mal. Il la ressentit à nouveau, cette peur qui le maintenait en place, comme s'il ne pouvait plus bouger, comme s'il était paralysé. Le petit garçon qu'il était n'avait pas pu protéger sa mère.

Les pleurs de son père se calmèrent. Ce dernier essuya son visage mouillé avec un bout de tissu qui traînait en permanence dans sa poche, puis leva les yeux vers Emmanuel et ajouta :

— J'ai appelé ses parents, qui ont confirmé ce que je pensais. Toutes ces années, ils avaient refusé notre alliance pour nous protéger. Je n'avais pas compris à l'époque.

«J'ai dû la faire interner, Emmanuel. Sinon, un jour, je sais que je vous aurais perdu tous les deux. Je n'étais pas assez fort pour m'occuper d'elle tout seul.

Il posa la main sur l'épaule de son fils et termina en disant :

— J'espère que tu pourras un jour me pardonner.

Des larmes coulaient sur les joues d'Emmanuel. Une énorme boule au fond de la gorge l'empêchait de prononcer le moindre mot.

— Ta mère était malade. Je m'en suis rendu compte trop tard. La femme que j'avais connue et aimée avait disparu. Elle n'existait plus.

Emmanuel tenta de parler, mais seul un grognement sortit de sa bouche. Il réussit tout de même à marmonner :

— Est-ce qu'elle est morte ?

Le vieil homme acquiesça lentement de la tête.

— Elle est morte l'année même où elle est rentrée à l'hôpital, confessa-t-il.

Pour la énième fois, il déplaça sa tasse de café avant de placer ses mains à plat devant lui. Celles-ci tremblaient. Recroquevillé sur sa chaise, seuls ses bras qu'il gardait appuyés sur la table permettaient à Emmanuel de ne pas tomber.

*Tu es comme ta mère, avait dit le dormeur de la clinique. Soit je suis fou, pensa Emmanuel, soit je peux voyager dans le temps.*

Cette dernière idée lui semblait inconcevable.

*Et Karine Perrier va mourir.*

## CHAPITRE 37

Emmitoufflée dans une couverture en laine rêche empruntée à l'hôpital, Simone laissa échapper un long bâillement. Le frigo de la cuisinette du laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars lui répondit par un ronronnement sourd. La pénombre de l'après-midi avait terminé d'engloutir les faibles rayons du soleil d'automne qui avaient accompagné l'étudiante depuis son arrivée. Cette dernière n'avait pas pris la peine d'allumer les lumières. L'écran d'ordinateur devant elle enveloppait son visage d'un halo bleuté.

La tête appuyée dans la main, la jeune femme faisait défiler des pages et des pages remplies de rêves sur l'écran. Elle était venue au département avec la ferme intention de fouiller jusqu'à ce qu'elle trouve le rêve qui allait répondre à toutes ses questions. Mais avec le nombre de bâillements qu'elle émettait à la seconde, elle commençait à douter d'en être capable.

Après avoir épluché le réseau informatique du laboratoire, Simone avait trouvé les journaux de rêves. Les originaux écrits à la main avaient été scannés et enregistrés dans une centaine de dossiers sans ordre ni indications. Elle devait les ouvrir un à un pour vérifier le contenu de chacun, jusqu'à ce qu'elle tombe sur celui de Sam. Or, malgré des heures de recherche, elle constata qu'elle ne s'approchait même pas de la moitié de sa tâche.

Elle tira sur sa couverture pour former un genre de capuchon sur sa tête, croqua dans un morceau de chocolat et ouvrit un énième dossier. Elle fit défiler telle une automate les pages du journal du premier participant. Elle fixait sans les voir les gribouillis qui s'échelonnaient sur des kilomètres de pages. Lorsque l'écriture changeait, elle stoppait assez longtemps pour lire le nom du rêveur au haut du questionnaire, avant de recommencer son marathon. Après un long moment, elle tomba enfin sur les documents qu'elle cherchait.

En parcourant le trajet entre le lieu où avait lieu la conférence et le laboratoire, elle avait eu le temps de réfléchir. La conférencière avait dit que les émotions vives de la vie réelle s'immisçaient dans les rêves sous forme d'images ou de symboles.

La nuit de meurtre, Sam était couché dans la chambre voisine de Laurie Carrier. Sept jours après la mort de celle-ci, le plus expérimenté de tous les stagiaires avait rempli un journal de rêves. L'instinct de

Simone lui dictait que le subconscient de son collègue avait capté des informations cette nuit-là, et qu'elle en trouverait des traces dans les rêves qu'il avait faits.

Un souvenir refit surface. Elle frottait le cuir chevelu de Sam pour en décoller les électrodes. Son confrère détenait le record de nuits passées au laboratoire à titre de cobaye. Ce matin-là, pendant qu'elle s'affairait sur sa tête, il lui avait posé une question...

— Does the unconscious mind knows ?

*Est-ce que notre esprit inconscient sait ?* Est-ce qu'il comprend des choses que la conscience ne voit pas ? C'est ce que Simone avait saisi lorsque Sam avait murmuré la phrase. C'était une hypothèse qu'elle avait lue, relue, et entendue dans ses cours de psychologie. Cette question était partout.

La jeune femme n'avait pu s'empêcher de demander à son collègue s'il avait fait une découverte au courant de la nuit. La question avait sorti l'étudiant de sa rêverie, mais il n'avait pas répondu. Quant à Simone, elle n'avait pas insisté.

Aujourd'hui, elle allait donc vérifier si l'inconscient de Sam Davis avait quelque chose à dire.

L'Anglophone aurait pu recourir à sa langue maternelle pour écrire ses rêves sur le papier, mais il avait plutôt opté pour le français. Sa calligraphie était fine et serrée. Contrairement aux rêves notés à la va-vite par les autres participants, lui le faisait de façon soignée et lisible. Même si le français était sa langue seconde, son propos était riche. La profondeur de jeune homme se transposait dans la prose de ses rêves.

Ayant balayé les premiers rêves d'une lecture rapide, Simone approcha son visage de l'écran et tourna les pages virtuelles jusqu'au septième rêve. Les doigts de sa main libre se soudèrent à sa bouche et elle entreprit de se ronger les ongles. À lire les rêves de Sam, elle se sentait intime avec lui, comme s'il lui racontait une histoire. Après avoir lu les premières phrases, elle bloqua sa respiration.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? se dit-elle.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur la date du document. En calculant sur ses doigts, elle confirma que le songe avait bel et bien été écrit sept jours après le meurtre de Laurie Carrier.

Elle se força à lire les mots manuscrits sur la page blanche jusqu'à la fin. Une fois sa lecture terminée, elle fit marche arrière jusqu'au début du rêve. À l'aide de la souris d'ordinateur, elle fouilla

dans le réseau virtuel du laboratoire. Lorsqu'elle trouva le document qu'elle cherchait, elle l'ouvrit sur la moitié de l'écran, de façon à voir les deux textes côte à côte.

Après quelques secondes d'analyse, elle n'eut plus aucun doute. Elle se recula sur le dossier de la chaise et leva le regard devant elle. À travers la fenêtre, ses yeux se posèrent à l'endroit même où les derniers rayons du soleil étaient disparus à l'ouest, pour laisser place à la noirceur de la nuit. Étrangement, son esprit était calme. Une phrase s'imposa tranquillement.

— Est-ce que l'inconscient sait ? se demanda-t-elle. Tout ce temps-là, est-ce que mon inconscient le savait ?

Elle venait de découvrir l'assassin de Laurie Carrier. Les deux documents ouverts l'un à côté de l'autre permettaient de le démontrer. Mais pour bien comprendre, elle devait avoir en main tous les morceaux du casse-tête. Elle doutait que les enquêteurs aient en leur possession tous les éléments pour se rendre au même résultat qu'elle.

En entendant la porte du laboratoire s'ouvrir derrière elle, la jeune femme devina qui était là, mais n'osa se retourner.

— J'aurais dû allumer, pensa-t-elle. Maintenant, je suis condamnée à mourir dans le noir.

Elle songea que dans le noir, tout était toujours plus effrayant. Elle se souvint que dans son enfance, elle avait tout le temps peur. Elle craignait constamment de se faire démasquer par les policiers ou les agents de la DPJ. Elle ne voulait pas qu'on la sépare de sa mère, persuadée qu'elle était la seule à pouvoir s'en occuper. Elle avait vécu sur le qui-vive toute sa jeune vie et avait traîné cette anxiété dans sa vie d'adulte. Mais jamais elle n'avait eu peur de mourir.

Elle prit son courage à deux mains et pivota sur sa chaise. C'est là qu'elle vit la seringue.

## CHAPITRE 38

L'homme prit un grand bol d'air, comme s'il perçait la surface d'un lac froid et noir. L'endroit où il était atterri était si sombre, qu'il ne reconnut pas les alentours. C'était la première fois qu'il se trouvait dans cette petite chambre. Lorsqu'il tenta de bouger, il constata que ses mouvements étaient restreints. Une série de liens invisibles entravaient ses membres, comme si on l'avait attaché au lit pour l'empêcher de se faire du mal.

Il tenta de se mettre debout, mais les liens le ramèrent en position couchée. En s'écrasant sur le lit, la chambre se mit à tourner, ce qui lui causa un haut-le-cœur. Il ferma les yeux et prit de grandes inspirations. Ses membres le démangeaient. Il reconnut tout de suite ces symptômes qu'il ne connaissait que trop bien.

— J'ai soif, murmura-t-il d'une voix enraillée.

Cela devait faire un bon petit moment qu'il n'avait pas bu. Il décida qu'il allait remédier à la situation très prochainement. La première chose à faire consistait à se débarrasser de ces attaches qui l'empêchaient de se lever.

Il saisit les minces cordes avec ses mains et tira dessus. Il fut surpris de constater que les lianes qui le retenaient se dégageaient facilement. En les arrachant, il ressentit cependant de la douleur sur ses bras et ses jambes, comme si les fils étaient liés à son corps. Furieux, il se débattit un peu plus fort. Il devait se dépêcher avant que ses ravisseurs ne se rendent compte qu'il tentait de fuir. Parce que si quelqu'un l'avait attaché là, c'était bien parce qu'on voulait le maintenir prisonnier. Il ne pouvait y avoir d'autres raisons.

Il s'empara d'un cordon qui passait à côté de son oreille et tira à nouveau. Cette fois, c'est une partie de son cuir chevelu qui se détacha de son crâne. Il laissa échapper un cri de douleur qui résonna dans la chambre. S'il avait voulu faire preuve de discrétion, c'était foutu.

Il se leva en arrachant les liens encore scotchés à son corps. Soudain, la porte de la petite chambre s'ouvrit. La lumière provenant de l'autre côté aveugla momentanément l'homme, qui souleva un bras devant ses yeux. Ce faisant, il distingua une forme humaine dans le cadre de porte.

Un homme. Une blouse blanche. Une carte d'identité sur la poitrine. Lorsqu'il identifia son ravisseur, il comprit où il s'était réveillé. Par la même occasion, il se souvint à quel moment de l'histoire il avait abouti. Maintenant qu'il pouvait changer les choses, il n'y avait pas une minute à perdre.

Il se mit à hurler et se précipita sur le clinicien, le saisit par le collet et le poussa dans la salle d'où provenait la lumière. Les deux mains devant lui pour parer les coups, l'employé tenta en vain de raisonner son patient. Ce dernier lui tâta le corps, à la recherche d'un trousseau de clés. N'en trouvant pas, il poussa son adversaire vers l'étagère du fond et courut vers la porte de la clinique.

Il dépassa un autre employé assis devant une série de téléviseurs, où l'on apercevait les autres dormeurs de la clinique. L'homme fit pivoter sa chaise et suivit des yeux la course folle du patient en cavale, qui atterrit dans le corridor du département de recherche sur les rêves et les cauchemars. *La longue patte du papillon de nuit*, pensa-t-il. Ses yeux se posèrent sur la porte du laboratoire de recherche de l'autre côté du couloir. Sans perdre une minute, il bondit vers la porte comme si sa vie en dépendait. Du mouvement dans son dos lui fit comprendre que le clinicien le poursuivait.

*Pas le temps de le semer*, se dit-il. *Je dois agir tout de suite. Tant pis s'il la voit lui aussi.*

Il testa la poignée de porte du laboratoire de recherche, mais celle-ci était verrouillée.

— Ce n'est pas vrai ! gronda-t-il. Je n'ai pas fait tout ce chemin pour me buter à une porte barrée.

Il allait se retourner vers son poursuivant pour le sommer de débarrer la porte, lorsqu'une idée lui traversa l'esprit. Il fit deux pas de côté, vers le local adjacent au laboratoire. Lorsqu'il essaya d'ouvrir la porte, celle-ci n'offrit aucune résistance. Il se précipita donc dans la pièce plongée dans le noir. En moins de deux, il traversa la toilette juxtant les deux salles, et aboutit dans le laboratoire de recherche.

— J'arrive, ma chérie, murmura-t-il. Je t'aime Karine Perrier.

Un tsunami d'émotions le submergeait. Comme un vacancier sur la plage qui aperçoit le mur d'eau qui se déplace vers lui, il savait que lorsqu'il ouvrirait la porte de la chambre du dormeur numéro un, les vagues destructrices allaient l'écraser. La catastrophe était imminente, mais il devait absolument survivre à la tempête, car il était le seul à posséder un radeau.

Dans l'empressement, il ne prit pas conscience des larmes qui glissaient sur ses joues. Il s'en voulait de ne pas être arrivé avant. Il aurait voulu la protéger d'elle-même.

Le médicament, c'était Karine Perrier. C'est elle qui avait signé le registre et faussement accusé Antoine Meilleur de l'avoir fait. C'est elle qui avait accès à toutes les pièces du laboratoire et enfin, c'est elle qui avait mis fin aux jours de Laurie Carrier.

Ç'avait été un mécanisme de défense. Laurie Carrier, par ses manigances avec les hommes, avait mis la carrière de la coordonnatrice en danger. Le laboratoire de recherche étant toute la vie de cette dernière, son unique raison de vivre, elle avait mis sa rivale K.O. Un meurtre pour conserver sa place à la tête de son département.

C'est ce que l'homme avait compris, lui qui avait déjà vécu toute l'histoire. Il ralentit le pas alors qu'il faisait route vers la porte de la chambre. Il y avait une image dans sa tête qui le terrorisait. La femme qu'il aimait, seringue à la main, penchée au-dessus de sa victime qui dormait dans le petit lit d'hôpital.

Il se força à considérer l'image dans sa tête. C'était le monstre avec lequel il allait devoir se battre. Il ne devait pas figer en ouvrant la porte. Il était le seul à pouvoir empêcher Karine de commettre le meurtre.

Il déposa la main sur la poignée de porte de la chambre du dormeur numéro un.

## CHAPITRE 39

Karine Perrier courrait presque en revenant de la cafétéria de l'hôpital, un café et une salade dans un plat en styromousse entre les mains. Ces dernières semaines, elle avait emprunté un tempo rapide pour naviguer à travers le labyrinthe de l'hôpital. Le couloir du cinquième étage de l'aile J occupait dorénavant tout son temps.

Elle galopa devant la porte de son bureau en baissant les yeux pour ne pas voir les cartons ouverts et à moitié remplis de documents qu'elle allait devoir relocaliser. Elle continua plutôt vers la cabine du capitaine, son mentor Jacques Chevalier. Elle ferma la porte d'un coup de hanche et, après s'être assise derrière le grand pupitre en merisier, elle promena un regard envieux sur la grande bibliothèque qui faisait la fierté de son ancien propriétaire. Elle prit soin de déposer son café sur un sous-verre.

La seule disgrâce à l'aménagement cossu de la pièce était le lit de fortune qu'elle avait installé dans un coin. Ses vêtements de la semaine pendouillaient derrière la porte.

Depuis les chamboulements survenus au sein de son département, la coordonnatrice ne dormait que deux à quatre heures par nuit. Dans sa tête se bousculait chaque petit détail à régler au laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars.

Elle ouvrit le plat en styromousse et piocha dans les feuilles de laitue.

Se retrouver à la tête du département de recherche sur les rêves et les cauchemars avait toujours fait partie de ses plans. À son entrée au laboratoire, à titre de jeune doctorante, le poste de direction lui avait été promis. Chevalier lui avait toujours répété qu'un jour, il lui passerait le gouvernail. Après toutes ces années à côtoyer son mentor, elle avait compris que ce dernier ne partirait jamais. Le département était son œuvre ; il l'avait fait grandir à contre-courant. Il n'allait pas troquer le bateau qu'il avait bâti de ses mains pour une retraite paisible à jouer à la pétanque dans les parcs de la métropole. Karine s'était donc résolue à attendre son départ pour la grande traversée. Et voilà qu'une série d'événements créés par un battement d'aile de papillon lui avait ouvert les portes. Leur papillon avait pris la forme de Laurie Carrier.

Elle avait toujours pensé que son collègue de longue date, Antoine Meilleur, serait à ses côtés lorsqu'elle prendrait la barre. Maintenant, elle allait devoir naviguer dans une mer houleuse sans ses deux piliers qui venaient de s'effondrer.

Karine n'était pas prête à ouvrir le dossier du technicien de laboratoire. Chaque nouvelle pensée à son sujet était refoulée dans un coin de son esprit. Il avait fallu que Meilleur soit faible pour tomber sous le charme de Laurie Carrier. Dès que celle-ci avait fait son entrée au laboratoire, Karine avait tout de suite détecté ses manigances. Cette belle jeune femme intelligente avait tout pour réussir, mais on l'avait gâtée en lui inculquant des idées de supériorité.

Au début, Karine ne s'était pas interposée. Après tout, Antoine était un adulte. Elle avait deviné qu'il avait des problèmes à la maison, même s'il n'en avait jamais discuté avec elle. Sous ses propres yeux, Meilleur s'était enfoncé dans les sables mouvants et lorsqu'elle avait voulu lui tendre une main secourable, il était déjà trop tard.

Karine savait qu'elle ne pourrait jouer à l'autruche indéfiniment et que pour le bien du département, elle devrait trouver un nouveau technicien. Mais avant, elle voulait prendre le temps de ranger les affaires d'Antoine. Cette tâche la rebutait plus que tout, mais il était hors de question de la confier à quelqu'un d'autre. Pour elle, c'était une façon de se remémorer toutes les années de loyaux services de l'employé, malgré les circonstances.

Elle piqua les derniers morceaux de légumes qui collaient au fond de son plat, puis passa une serviette en papier sur ses lèvres pour essuyer l'huile laissée par la vinaigrette. Après quoi elle se leva, puis déposa le contenant dans la poubelle.

Avant son passage à la cafétéria, elle avait rencontré le chef clinicien, que jusque-là elle ne connaissait pas. Elle avait donc pris le temps de s'asseoir avec lui. Toutes ces années, il avait été un fantôme au sien de son département, un nom prononcé par Jacques Chevalier. En fait, Karine l'avait croisé une seule fois dans le corridor de l'aile J. Leur échange avait été bref, mais poli.

Elle avait appréhendé leur rencontre, ne sachant pas à quoi s'attendre de cet homme. Or, elle avait été agréablement surprise. Le chef clinicien était bien organisé. Ses subalternes étaient formés pour devenir autonomes et travailler sans supervision. Ainsi, le chef clinicien pouvait gérer l'administration et la paperasse dans la tranquillité de son bureau. Les rouages de la clinique étaient bien huilés et celle-ci

pouvait continuer d'évoluer sans lui. Karine n'allait pas s'immiscer dans leurs affaires. D'autre part, l'homme lui avait proposé des candidats pour remplacer le technicien. Elle lui avait donc demandé de planifier des entrevues dès le lendemain.

Lorsqu'elle reprit place derrière le bureau en merisier, Karine eut une pensée pour l'enquêteur. Dans le passé, elle n'avait jamais laissé de place aux relations amoureuses, trop occupée qu'elle était par sa vie professionnelle. Durant ses études, elle avait évité les garçons qui lui démontraient de l'intérêt, alors que depuis son arrivée au département de Chevalier, elle passait la grande majorité de ses journées seule dans son bureau.

Elle avait été surprise par l'intérêt du policier à son endroit. Au début, elle trouvait dangereux de s'ouvrir à lui, jugeant qu'il avait le pouvoir de détruire toutes ses années de dur labeur. Au fil de leurs échanges, toutefois, elle avait fini par comprendre que ces entretiens lui permettaient d'être mise au courant des avancées de l'enquête.

Les ecchymoses sur les lèvres d'Emmanuel lui rappelaient que ce dernier traînait une blessure qu'il tentait de dissimuler au reste du monde. Il charriait sans s'en rendre compte un boulet ligoté à sa cheville. Cette infirmité le rendait intéressant. Aussi, Karine voulait comprendre d'où lui venait cette souffrance et surtout, pourquoi il s'obstinait à la transporter avec lui, alors qu'elle ne faisait que le ralentir. La nouvelle directrice du laboratoire percevait dans les yeux orageux de cet enquêteur le petit enfant blessé qui essayait de jouer à l'adulte. Il avait téléphoné, mais comme une montagne de travail l'attendait, elle n'avait pas rappelé.

Elle rapprocha la fiche dont elle avait commencé la lecture au cours de la matinée. Après maintes tentatives, elle comprit qu'elle ne serait pas en mesure de terminer la tâche. Son cerveau filait comme un hamster dans une roue. Elle aussi avait besoin d'exercice.

Elle saisit le trousseau de clés sur le bureau, puis traversa de l'autre côté du couloir. Ensuite, elle inséra la bonne clé dans la serrure du laboratoire sur les rêves et les cauchemars, dont toutes les pièces étaient plongées dans le noir.

## CHAPITRE 40

Les agents dans la grande salle du poste de police pouvaient observer Emmanuel à leur guise pendant qu'il faisait les cent pas dans le bureau vitré du patron. On aurait dit un lion en cage. Il allait et venait en faisant de grands gestes avec les bras. Il parlait fort, mais ses mots étaient inaudibles en raison de l'épaisseur des fenêtres. Son supérieur était assis derrière son bureau telle une statue d'albâtre. Seuls ceux qui s'étaient déjà frottés à lui pouvaient reconnaître les signes. Son regard obscur, ses sourcils bas, et le faible tressaillement de sa lèvre supérieure indiquaient qu'il était en colère. Lorsqu'il ouvrait la bouche pour répondre à son enquêteur, on entendait un grognement animal qui vous avertissait qu'il allait bientôt mordre.

— Je parie un vingt qu'il va claquer la porte en sortant, dit un agent.

— Parie tenu, lança un autre.

Les deux policiers se tapèrent dans la main. Assise à son bureau, Yazel Mirza attendait patiemment que le match se termine. Emmanuel était déjà dans l'arène à son arrivée au poste.

Les deux poings sur le bureau du chef, l'enquêteur surplombait celui-ci. Mirza vit le patron hocher négativement la tête, puis Emmanuel quitter le ring en beau fusil, les joues carminées. Il venait de perdre la première ronde.

Mirza entendit la voix sourde du patron lancer dans le dos de son subalterne :

— Des preuves ! Je veux des preuves concrètes.

Sans se retourner, Emmanuel fonça vers son bureau et alluma son ordinateur. Il saisit un dossier épais sur son espace de travail et se mit à disperser les documents devant lui, sans porter attention à ses coéquipiers qui se tapaient dans les mains tout en réglant leur gageure. Les yeux de l'inspecteur se promenaient rapidement d'un papier à l'autre, qu'il écartait sitôt la lecture terminée.

Lorsqu'elle l'eut rejoint, Mirza déposa une main sur son épaule. À ce contact, il sursauta comme si on venait de lui administrer une décharge électrique. En apercevant son visage, la policière remarqua qu'il avait des cernes sous ses yeux fiévreux.

— Est-ce que ça va ? s'enquit-elle à voix basse pour ne pas être entendue des autres agents.

— C'est comme si je me réveillais, répondit l'inspecteur, et que j'atterrissais directement dans un cauchemar.

Mirza lui avait toujours trouvé une ressemblance avec les quarts-arrière de l'équipe de foot de son école secondaire : le beau gosse athlétique qui se prend pour un dieu. Or, l'homme qu'elle avait aujourd'hui devant elle avait vieilli d'un seul coup. L'espace d'une seconde, elle crut qu'il allait craquer et fondre en larmes. Heureusement, le moment passa et le professionnel reprit le dessus.

— Qu'est-ce qu'on cherche ? le questionna-t-elle en visant le fouillis sur son bureau.

— Des preuves ! Ça lui prend des preuves, lança Emmanuel en pointant un doigt vers le bureau du patron. Il faut éplucher les documents du laboratoire des rêves et des cauchemars. On n'a presque plus rien en main, vu qu'ils ont tout saisi pour coincer Chevalier. Alors je cherche dans ce qu'il me reste.

Il leva le regard vers Mirza à qui il demanda :

— Qu'est-ce qu'il nous reste, au juste ?

— Nous avons la liste des participants aux études en cours et les transcriptions de leurs rêves.

— Les rêves... Il y en a beaucoup ?

— Des centaines.

Emmanuel se laissa choir sur le dossier de sa chaise, la mine défaite.

— Ça va nous prendre des semaines, soupira-t-il.

— Est-ce qu'on sait ce qu'on cherche ?

— Pas vraiment, c'est ça le problème.

Après un autre long soupir, il ajouta :

— De toute façon, c'est pas en lisant les rêves des stagiaires qu'on va trouver notre meurtrier !

— On a Antoine Meilleur, répliqua Mirza en fronçant les sourcils.

Emmanuel glissa les deux mains sur son visage, qu'il frotta vigoureusement. Sa lèvre blessée n'émit qu'un faible pincement.

— Je crois que je me suis trompé sur ce coup-là, avoua-t-il.

La policière prit place sur la chaise inconfortable collée au pupitre de son collègue, qui en la voyant faire, se souvint de la petite souris, Simone Colombe, assise au même endroit peu de temps auparavant. *C'était avant que ma vie ne devienne un cauchemar*, pensa-t-il.

Mirza déposa un coude sur l'espace de travail et se pencha vers l'inspecteur. Courbée vers l'avant, elle cherchait à établir un contact visuel avec lui.

— Le patient qui s'est sauvé de la clinique, murmura-t-elle de sa voix douce. On l'a cherché partout sans le trouver, et voilà qu'il se pointe au poste de police pour nous raconter un récit pas possible. Tu y as cru, à son histoire ?

Emmanuel baissa les yeux sur les papiers éparpillés devant lui. Depuis qu'il l'avait vu sur photo, le regard du patient de la clinique n'avait pas quitté son esprit. L'homme avait ce regard bleu acier qui vous transperçait, de la couleur glaciale d'une mer un jour de tempête. Des yeux semblables à celui de son sergent-adjutant de père.

— Tu y as cru ? réitéra la policière. C'est pour cette raison qu'on cherche des preuves ?

— Et si c'était vrai ? marmonna l'enquêteur. C'est notre job de vérifier chaque piste.

La grande femme se redressa sur le dossier de la chaise sans lâcher Emmanuel des yeux.

— Son regard... débuta-t-elle.

Emmanuel leva la tête et plongea dans les pupilles ébène de sa collègue.

— ...pareil au tien, termina-t-elle.

Emmanuel hocha simplement de la tête, puis demanda :

— Est-ce qu'on a trouvé quelque chose qui pourrait nous aider à l'identifier ?

— Rien. C'est comme s'il n'existait pas.

Après un court silence, Yazel se leva.

— On a du boulot, dit-elle en passant derrière son interlocuteur.

Elle déposa à nouveau une main sur son épaule, une caresse amicale en guise d'encouragement.

— Tu me déranges juste si tu trouves quelque chose d'intéressant ! signifia Emmanuel.

\*\*\*

— Emmanuel ?

L'enquêteur était plongé dans le rêve de Samuel Davis. Le triangle, les lianes, les serpents lui étaient revenus à l'esprit et il n'avait pu se les enlever de la tête. Il avait fouillé dans les dossiers jusqu'à ce qu'il le retrouve. Il le lisait pour une énième fois, lorsque Mirza était venue l'interrompre.

— Emmanuel ? répéta-t-elle.

Comme s'il venait de se réveiller, l'inspecteur posa un regard absent dans sa direction.

— J'ai trouvé quelque chose, annonça-t-elle, les yeux brillants.

Ce fut la douche froide qui sortit Emmanuel de sa torpeur. Il se leva d'un bond et fit signe à sa collègue de le suivre vers l'espace que les agents utilisaient comme buvette. La pièce était vide.

Mirza se pencha sur la machine à café et s'en prépara un. Les bras croisés, Emmanuel suivait ses gestes lents avec impatience.

— Dans cette enquête, commença-t-elle en ajoutant du sucre dans son café, il y a deux avenues que nous n'avons pas encore bouclées. J'avais peu d'espoir de trouver quelque chose, mais je me suis dit qu'au moins, notre travail aurait le mérite d'être rigoureux.

— Tu veux parler du local adjacent au laboratoire de recherche ? la coupa Emmanuel. Celui qui relie le professeur Cormier à la scène de crime ?

Mirza immobilisa la cuillère avec laquelle elle mélangeait le café et fronça ses sourcils noirs.

— Oui, entre autres. Mais pour une tout autre raison. Le local a un lien avec le professeur Cormier ?

— Le professeur responsable du local, dont le nom m'échappe, travaille avec le professeur Cormier en neuropsychologie. Le moineau n'a pas jugé important de nous transmettre cette information lors de son interrogatoire. Il avait accès au laboratoire de recherche par l'entremise de son collègue.

— Ça le place à nouveau dans notre liste de suspects potentiels. L'information te vient d'où ?

— La stagiaire qui était les lieux la nuit du meurtre. Elle connaît les deux professeurs.

— Justement, c'est l'un des points que je voulais aborder avec toi. Je trouvais ça commode, pour le meurtrier, qu'il n'y ait qu'une seule personne au laboratoire cette nuit-là. Normalement, il y a un stagiaire pour chaque dormeur.

— J'ai eu la même réflexion.

— Eh bien, j'ai trouvé l'autre étudiant qui devait travailler et qui s'est désisté. Je l'ai contacté.

— Et ?

— Et il ne s'est pas désisté du tout. On l'a appelé pour lui dire qu'il n'avait pas besoin de se présenter au laboratoire, ce soir-là.

Emmanuel, qui s'était appuyé sur le comptoir, se redressa d'un coup.

— Qui ?

— Tu ne vas pas aimer ma réponse.

— Karine Perrier ?

Yavel Mirza hochà la tête.

— Je me suis dit que c'était peut-être une coïncidence, dit-elle, qu'il ne fallait pas sauter aux conclusions tout de suite. Alors, je suis allée plus loin.

— Je t'écoute...

— Le local adjacent au laboratoire. J'ai pensé que peut-être il se cachait là des informations supplémentaires. J'ai donc contacté le professeur Zeitoni, qui est responsable du local.

Emmanuel osait à peine respirer.

— Quelqu'un l'a contacté quelques semaines avant la nuit du meurtre pour obtenir une clé, poursuivit la policière.

— Qui ?

— La coordonnatrice Karine Perrier.

Yazel vit le visage de son collègue se durcir comme du ciment. Lorsqu'il fit un pas dans sa direction, elle eut le réflexe de reculer et

buta contre le comptoir. Emmanuel plaça les mains sur ses épaules et lui murmura ses ordres dans le creux de l'oreille. Sa tasse à café figée dans les airs, Mirza écouta attentivement en hochant la tête de temps en temps pour lui signifier qu'elle avait compris.

Lorsque l'inspecteur eut terminé, il traversa la porte et disparut. Pour sa part, Mirza se força à traîner les pieds jusqu'à son bureau. Avant de s'asseoir, elle jeta un rapide coup d'œil à la cage en verre où siégeait le patron. Celui-ci était penché sur une montagne de papiers. Après avoir déposé sa tasse de café sur son espace de travail, la policière s'installa derrière l'ordinateur. Telle une virtuose de piano jouant un morceau au rythme complexe, elle pianota sur le clavier avec ferveur. Comme Emmanuel le lui avait demandé, elle envoya le rapport qu'elle venait de taper à la hâte au chef de police.

Tout en gardant un œil sur le patron, elle scruta la grande salle, à la recherche d'un visage familier. Lorsqu'elle localisa les grands yeux noirs qu'elle connaissait par cœur, elle alla le rejoindre.

Lorsqu'elle posa une main sur son épaule pour lui signifier sa présence, l'homme lui répondit en collant sa joue contre ses doigts. Elle lui fit part de ce dont elle avait besoin et ils quittèrent la salle bruyante. Avant de franchir la porte, Mirza tourna la tête en direction du patron, dont l'attention était retenue par la pile de documents qui se trouvaient devant lui.

*Il aura tout le temps de se fâcher plus tard,* se dit-elle en suivant son coéquipier jusqu'à la sortie.

Leur voiture de police s'éloigna du poste, tous phares allumés et sirène hurlante.

## CHAPITRE 41

Simone ne pouvait détacher son regard de la personne qui se tenait devant elle, dans la pénombre. Une forme noire dont elle ne distinguait que le contour, identique à celle qu'elle avait vue dans le téléviseur. Elle savait qui était cette ombre. Elle l'avait découvert quelques instants plus tôt, à travers les rêves de Samuel Davis.

Dans l'une des mains de la silhouette, on pouvait voir une seringue bouger. Sous un éclat de lampadaire à l'extérieur de l'hôpital, la mince aiguille en métal scintillait. Simone comprit que cette même seringue avait servi à tuer Laurie Carrier. Un picotement se réveilla au fond de son gosier, comme si un morceau de chocolat s'était coincé dans son œsophage. Elle n'osait pas se racler la gorge, par crainte que l'ombre meurtrière ne se jette sur elle.

Le monstre qu'elle avait imaginé et qui l'avait terrorisée pendant des semaines était une personne connue. Elle aurait dû deviner. Reconnaître cette dernière dès le début.

— Does the unconscious mind knows ?

Son inconscient savait. Cette façon dont la forme se mouvait, elle la reconnaissait. Aujourd'hui, l'ombre noire aperçue dans le téléviseur était revenue pour se débarrasser d'elle. L'unique témoin du meurtre.

Simone sentit des larmes rouler sur ses joues. La pauvre ne respirait qu'à l'aide d'efforts considérables. Elle réussit tout de même à balbutier :

— Pour... quoi ?

— Simone. Simone. Tu es trop intelligente, Simone.

Sa voix n'était pas celle qu'elle lui connaissait. Son ton qui se voulait joueur sonnait clinique, froid et sans émotion. Lorsque la silhouette leva la seringue dans les airs, Simone crut apercevoir des gants chirurgicaux.

*Pas d'empreintes*, pensa-t-elle. La peur lui tordit le ventre.

— On va aller te coucher dans la chambre, poursuivit la forme noire comme si elle récitait une comptine. Et puis tu vas faire de beaux rêves.

Simone tenta de crier à l'aide, mais sa plainte resta coincée dans le fond de sa gorge.

\*\*\*

Couchée dans le lit de la chambre numéro un, Simone peinait à reprendre son souffle. La couverture rêche d'hôpital sur son corps pesait une tonne et lui comprimait la poitrine, au point de bloquer les mouvements de sa cage thoracique. Elle tenta de la repousser de la main, en vain. Elle voulut tasser ses jambes sur le rebord du petit lit et là encore, son corps refusa de bouger. Simone ne s'était pas débattue lorsque son agresseur l'avait attachée au matelas avec des sangles nouées si serrées qu'elle avait de plus en plus de difficulté à respirer.

Par la porte ouverte de la chambre, Simone entendait le cliquetis des touches d'un clavier provenant de la salle des ordinateurs. Elle n'arrivait pas à tourner la tête complètement, mais elle savait que la présence maléfique qui allait lui faire du mal était tout près.

Celle-ci entra dans la chambre. Le laboratoire toujours plongé dans le noir, Simone pouvait distinguer les mouvements de son agresseur grâce à la luminosité des écrans d'ordinateur installés dans la salle voisine. L'ombre avait revêtu une blouse blanche par-dessus ses vêtements, ce qui lui donnait des airs de médecin.

La forme noire devenue blanche avec le sarrau s'assit au pied du lit. Simone vit la seringue déposée sur la table de chevet faire le trajet vers son avant-bras. Elle leva les yeux vers la caméra dans le coin de la chambre, dont le petit voyant lumineux rouge clignotait. Elle concentra toute son attention sur le point rouge et en suivit le rythme en comptant dans sa tête, tel un mantra.

Le mécanisme de la porte d'entrée du laboratoire cliqua au loin. La forme leva la tête. Quelqu'un venait de s'introduire dans le laboratoire de recherches. Finalement, Simone allait peut-être survivre. Sa dernière chance d'être sauvée venait de franchir la porte. Elle fit une dernière tentative pour se défaire de ses liens et crier à l'aide. Mais sans succès.

La présence maléfique se tourna alors vers elle et lui planta la seringue dans le corps. Lorsque l'aiguille pénétra sa peau, l'étudiante ne la ressentit pas. Ses dernières pensées furent pour sa mère.

— Maman ! Prends bien soin de toi. Je t'aime.

Ses yeux se brouillèrent. Sans sentir les larmes chaudes couler sur ses joues, elle plongea tête première dans la noirceur.

## CHAPITRE 42

Emmanuel avait mis les gyrophares et fonçait entre les voitures. Une main pressée sur le volant, il tenta de contacter l'agent Mirza sur la radio. Pour éviter d'emboîter un véhicule sur son chemin, il lâcha l'émetteur qui tomba au sol, et donna un coup de volant. Dans la voie inverse, il fut momentanément aveuglé par les phares des voitures qui roulaient vers lui. Un autre coup de roues, et il reprit la bonne direction. Il relaya l'idée de contacter sa collègue à plus tard, et enfonça le pied sur l'accélérateur.

Le beau visage de Karine Perrier apparaissait sans cesse dans son esprit. À chaque nouvelle apparition de son amante, la poitrine de l'enquêteur se contractait. Tout lui semblait si clair, à présent. Pourquoi n'avait-il pas compris dès le début ? *Le patient de la clinique avait raison*, se dit-il.

Karine Perrier était responsable. Laurie Carrier s'était retrouvée sur son chemin, alors elle l'avait éliminée. Le chef voulait des preuves. La nuit du drame, la coordonnatrice avait annulé la participation du deuxième stagiaire. Laissée seule, Simone Colombe devenait l'unique témoin du meurtre. Le petit oiseau fragile, facile à tasser. Karine avait emprunté la clé du local adjacent au laboratoire, de façon à prendre la fuite sans être vue. Elle connaissait le laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars par cœur. C'étaient là des preuves suffisantes pour interroger la suspecte au poste de police.

Et Emmanuel était maintenant en route pour... l'arrêter ? La sauver ? Il n'en avait aucune idée, mais son instinct lui dictait de foncer.

\*\*\*

L'agent Mirza descendit du véhicule en prenant son temps. Elle fit mine d'observer le voisinage, mais s'intéressa plutôt aux fenêtres du jumelé devant lequel ils étaient garés. Lorsque la voiture de police était arrivée dans le quartier, l'enquêtrice avait demandé à son coéquipier d'éteindre les gyrophares et de faire taire la sirène. Elle désirait faire une entrée tout en douceur. Si Karine Perrier était à son domicile, Mirza voulait éviter qu'elle ne devine le but de leur visite, et qu'elle ne se sente prise au piège.

Emmanuel lui avait demandé de se rendre au domicile de la coordonnatrice pour la ramener au poste. Il n'avait pas écrit l'adresse de Karine Perrier sur un petit bout de papier. Il n'avait pas eu à chercher l'information dans la pile de papiers sur son bureau. À n'en point douter, il connaissait l'adresse par cœur. Aussi, Mirza avait remarqué la façon dont il regardait la suspecte. Elle n'avait donc pas été surprise par sa demande. C'est lorsqu'il lui avait murmuré de faire attention qu'elle s'était questionnée. Son instinct lui avait alors commandé d'agir avec précaution, et de se préparer à toute éventualité.

La policière était prête, forte de son expérience de patrouilleuse dans les rues défavorisées de Montréal. Elle devait s'attendre à ce que la femme tente de s'enfuir. Elle allait peut-être devoir utiliser la force.

Dans l'allée qui menait à la maison, elle jeta un coup d'œil à son coéquipier qui la suivait de près. Six pieds de muscles, rapide comme l'éclair et intelligent. Elle le savait pour avoir déjà patrouillé avec lui. Et pour avoir partagé son lit, aussi.

Une fois devant la porte d'entrée du domicile de Karine Perrier, elle cogna très fort. Puis, son confrère et elles tendirent l'oreille.

\*\*\*

Emmanuel courait dans l'interminable couloir d'entrée de l'hôpital. Il sortit son badge et le tint bien haut en passant devant le poste du gardien de sécurité, à qui il aboya de le suivre. Après quoi, il fonça vers l'escalier. Grimant les marches quatre à quatre, il bouscula tous les gens qui lui barraient le chemin. Au cinquième étage, il avait perdu le gardien de sécurité.

Il arriva donc seul devant la porte du laboratoire de recherche sur les rêves et les cauchemars. Lorsqu'il essaya de tourner la poignée, celle-ci offrit de la résistance. Après avoir reculé jusqu'au mur opposé, il s'élança dans la porte. À la suite de l'impact, une douleur fulgurante lui parcourut l'épaule. La porte n'avait pas bougé d'un cran. Serrant les dents, Emmanuel refit sa manœuvre à quatre reprises, toujours sans succès. Les poings fermés, il entreprit de boxer sur la porte en criant. Ce faisant, il regardait par la petite fenêtre qui donnait dans le laboratoire, en espérant voir apparaître Karine. Il l'imaginait se matérialiser de l'autre côté, en tournant le coin avec son sourire éblouissant.

Un mouvement à ses côtés le fit sursauter. Il s'en fallut de peu pour qu'il écrabouille le visage de l'homme à la blouse blanche qui

venait de faire irruption dans le corridor. Emmanuel le scanna de la tête aux pieds et comprit qu'il s'agissait d'un employé de la clinique d'en face. L'enquêteur lui colla son badge au visage en le sommant brusquement de déverrouiller la porte.

Le clinicien pivota et disparut dans la clinique. L'enquêteur se remit à malmener la porte comme un déchaîné, jusqu'à ce que l'homme réapparaisse avec un trousseau qui devait contenir un million de clés. Les mains tremblantes, il tenta de les faire entrer une par une dans la serrure. Lorsqu'il échappa le trousseau par terre, Emmanuel lâcha un juron et cogna dans le mur. Ce dernier faisait les cent pas dans le couloir en secouant ses poings douloureux, quand une idée lui traversa l'esprit. Au pas de course, il se rendit devant la porte du local voisin. En retenant son souffle, il tourna la poignée qui bougea sans effort.

La pièce était sombre. Sans prendre le temps d'éclairer, l'inspecteur piqua à travers la salle de bain qui joignait les deux salles et déboucha dans la cuisine du laboratoire. Du coin de l'œil, il vit le visage du clinicien dans la fenêtre de la porte d'entrée. Toutes les pièces étaient plongées dans le noir, sauf la salle des ordinateurs d'où émanait une faible lueur. Emmanuel s'y dirigea à pas de loup.

Les deux téléviseurs avaient été allumés. Dans chacun des petits lits qu'on voyait à l'écran, une forme humaine bombait les couvertures. Le policier ne pouvait voir le visage des dormeurs, mais devina qu'il était arrivé trop tard. La salle des ordinateurs était vide. Il n'y avait personne pour superviser les dormeurs.

Emmanuel se précipita dans la chambre où Laurie Carrier avait perdu la vie. Il pressa sa main contre le mur, à la recherche de l'interrupteur. Lorsque la lumière jaune jaillit, l'enquêteur découvrit la petite chose fragile qu'avait été Simone Colombe. Celle-ci était allongée sur le dos, bordée par une couverture en laine blanche. N'eût été ses yeux grand ouverts qui fixaient le vide, on aurait pu croire qu'elle dormait d'un sommeil paisible.

Lorsqu'il sentit ses jambes se dérober sous lui, Emmanuel attrapa le cadre de porte pour ne pas s'écraser au sol. Il s'agenouilla au pied du lit et plaça deux doigts dans le cou de l'étudiante. Sa peau avait perdu toute trace de chaleur. De même, il ne trouva pas le battement régulier du cœur. Sur le bras maigre de la victime, une minuscule ecchymose bleuâtre. Au toucher, l'enquêteur sentit une bosse. La trace d'injection était presque identique à celle qu'il avait vue sur le bras de Laurie Carrier.

Simone Colombe ne finirait jamais ses études. Elle ne se marierait pas et n'aurait pas d'enfants. Et c'était de sa faute à lui. Il aurait dû comprendre qu'elle était en danger. Il aurait dû la protéger.

En s'agrippant au mur, Emmanuel traversa la salle des ordinateurs. La porte de la chambre numéro deux avait été fermée. La main sur la poignée, il hésita. Un mur s'éleva entre lui et ce qui se trouvait dans la chambre. Il avait l'impression d'avoir une montagne à gravir et qu'une fois au sommet, il lui faudrait se jeter dans le vide. Il savait qu'en ouvrant cette porte, sa vie ne serait plus jamais la même. Mais il n'avait pas le choix d'aller voir.

Il pénétra dans la deuxième chambre et le monde tel qu'il le connaissait jusque-là fut anéanti. Elle aussi dormait paisiblement dans le petit lit. Elle avait fermé les yeux et posé les deux mains sur son cœur. Sur la table de chevet, une seringue vide. Emmanuel tomba à genoux à côté du lit, glissa un bras sous le corps inerte et le releva tranquillement. La peau était froide, les membres commençaient déjà à se raidir. Le policier se coucha à côté de Karine, colla le corps vide de cette dernière contre le sien, et le serra dans ses bras.

## CHAPITRE 43

— J'arrive, ma chérie, répéta le patient de la clinique, la main sur la poignée de porte de la chambre numéro un.

Dans la salle des ordinateurs derrière lui, un bruissement de papier se fit entendre. Dans sa course, il avait oublié de vérifier s'il y avait quelqu'un d'autre dans le laboratoire. Ne désirant pas se buter au clinicien qui allait le rejoindre d'un moment à l'autre, il tourna la poignée de la porte et s'engouffra dans la chambre noire.

Plongé dans les ténèbres, l'image cauchemardesque à laquelle il serait bientôt confronté se fit plus insistante. La femme qu'il aimait, poison à la main, qui s'apprêtait à donner la mort. Une infime partie de lui avait hâte de la revoir en chair et en os, même s'il se préparait à découvrir la facette monstrueuse qui avait détruit sa vie.

En tâtant le mur à côté de lui, il trouva l'interrupteur. Lorsque la scène se dévoila dans la lumière, le beau visage de la coordonnatrice était remplacé par des traits masculins. Une mâchoire carrée, un tronc large, des jambes athlétiques drapées dans un bas de pyjama en flanelle. Sur sa tête, les fils qui pendouillaient de son cuir chevelu à ses épaules le faisaient ressembler à un homme des cavernes.

Toutes ces années, l'enquêteur avait fait fausse route...

Le patient de la clinique mit une seconde à reconnaître le personnage qui se trouvait là et dont la physionomie lui était familière. Ce visage avait fait partie de son enquête de jadis, lorsqu'il était encore Emmanuel Guimond, l'inspecteur qui suivait les règles. Des bulles d'images se matérialisèrent dans son esprit : le bracelet de billes en bois, le thé vert, le rêve des deux serpents.

Le coupable n'était pas Karine Perrier. C'était Samuel Davis. L'homme baissa les yeux vers la main de l'assassin, qui tenait une seringue au trois quarts remplie, et dont le piston n'avait pas encore été enfoncé. Dans le petit lit, tout à côté, Laurie Carrier dormait paisiblement, accoutrée de la même coiffure grotesque que son agresseur.

L'hésitation passée, l'homme bondit vers l'avant. Sa cible banda ses muscles d'athlète en braquant la seringue devant lui. La coiffe d'électrodes et les dents serrées par l'effort, Samuel Davis avait l'air d'une bête féroce montrant les crocs. Lorsque le patient de la clinique le percuta, le jeune homme émit un grognement sauvage. La colère qui

déformait son visage avait effacé toute trace de l'étudiant moqueur.

Le jeune homme faisait preuve d'une force incroyable contre le vieux corps d'Emmanuel du futur. Il allait d'ailleurs prendre le dessus lorsqu'un cri de femme retentit dans leur dos, ce qui les surprit momentanément. Emmanuel entrevit une jeune femme qui disparut aussitôt du cadre de porte. Il redoubla d'ardeur pour prendre le dessus sur la bataille. Même si ses muscles avaient vieilli et qu'ils ne répondaient pas aussi vite, ses réflexes de policier étaient au rendez-vous. Un genou dans le dos de son adversaire, il immobilisa les deux poignets de ce dernier dans le creux de ses reins. Puis, sans s'en rendre compte, il se mit à hurler.

— Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait ça ?

Sa voix perchée dans les aigus était déformée par la rage accumulée durant toutes ses années gaspillées.

— Elle m'a utilisé, beugla l'anglophone, le visage plaqué contre le sol et bien caché sous les fils d'électrodes. Elle s'est servie de moi. Nobody fucks with me. She deserves to die !

— Comment as-tu fait ? Comment as-tu fait pour ne pas qu'on s'en rende compte ?

La question déconcerta l'agresseur, qui cessa de gigoter.

— Je lui ai donné un sédatif. Elle devait partir dans son sommeil.

L'Emmanuel du futur leva brièvement les yeux vers la forme endormie dans le petit lit tout près de lui.

— Comment as-tu fait pour que personne ne se rende compte que tu t'es levé de ton lit ?

Samuel Davis étira le cou pour mieux regarder son assaillant et répliqua :

— J'allais copier un ancien enregistrement sur la session de cette nuit... Mais, comment vous savez ?

L'étudiant ne termina pas sa phrase. Des éclats de voix en provenance de l'entrée du laboratoire se firent entendre. Lorsque l'Emmanuel du futur tourna la tête, une poignée d'hommes en blouse blanche accourait dans leur direction. C'est là qu'il se rendit compte qu'il avait le sourire fendu jusqu'aux oreilles. *Je dois avoir l'air d'un fou*, se dit-il. *Mais j'ai réussi.*

## CHAPITRE 44

Plusieurs policiers ayant répondu à l'appel lancé dans la nuit s'étaient déplacés au laboratoire sur les rêves et les cauchemars. On les avait dirigés à travers le labyrinthe de l'hôpital jusqu'au local où les deux hommes se battaient, lesquels furent par la suite emprisonnés dans les chambres utilisées pour les études en cours en attendant l'arrivée de la cavalerie.

Lorsque l'enquêteur Emmanuel Guimond arriva sur les lieux, toutes les pièces étaient illuminées et remplies d'agents en uniforme et de cliniciens. Quelqu'un avait fait couler du café dans la cuisinette du laboratoire. Après avoir salué un collègue, Emmanuel se servit une tasse.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ta gueule ? lui demanda le policier.

— Un contretemps, grogna l'enquêteur.

Il prit deux grandes gorgées du liquide déjà tiède et on le conduisit vers la pièce du fond. Deux agents en uniforme se tenaient devant deux portes voisines entrebâillées. Derrière l'une d'elles, l'inspecteur aperçut un homme assis sur un lit et dont la tête explosait sous une crinière constituée de fils colorés, qui descendaient jusque sous ses épaules. Ses deux bras longeaient le haut de corps nu, pour disparaître derrière son dos.

*Suspect numéro un menotté*, comprit Emmanuel.

Ce dernier avait reçu l'appel au milieu de la nuit. Fidèle aux habitudes que son sergent-adjutant de père lui avait enfoncées dans le crâne, il s'était levé du lit comme un ressort. Sa lèvre supérieure s'était mise à brûler dès son réveil, alors qu'une sensation cuisante irradiait sur toute la surface de son visage.

Il porta la main à sa bouche, là où sa lèvre était fendue. C'était chaud, boursoufflé et douloureux au toucher. Il revit en pensée l'image de lui-même dans le miroir. Un gars à la lèvre gonflée, au nez bleui, agrémenté de sang séché en croûtes sous les narines. Il refoula l'envie de se frotter le visage à deux mains pour faire cesser la démangeaison.

C'est son patron qui avait téléphoné. Un patient de l'hôpital un peu barjo, réveillé en panique, avait agressé un stagiaire. La police était déjà sur place, avait-il précisé, et Emmanuel devait prendre les dépositions.

Or, prendre les dépositions n'était pas le boulot de l'enquêteur, qui lui, travaillait aux homicides. Il ne gérait pas les altercations. Son patron n'étant pas un homme qui entendait à rire, il s'était donné comme mission de donner une leçon à son subalterne. Plus Emmanuel foirait, plus le chef le dépêchait sur des enquêtes merdiques. Et majoritairement en pleine nuit.

— Un laboratoire de recherche sur les rêves. Perte d'argent des contribuables, avait dit le supérieur au téléphone.

Tout au fond de la salle, Emmanuel découvrit une petite chose raide et droite drapée dans une couverture, qui attendait patiemment sur une chaise de bureau, en face de quelques ordinateurs. Son visage pâle et maigrelet, qui démontrait clairement qu'elle était sous-alimentée, accentuait son air de petit oiseau chétif. Sur ses genoux, elle avait déposé un énorme livre. Rapprochant une chaise, l'enquêteur s'assit en face d'elle.

— Je m'appelle Emmanuel Guimond et je suis là pour te poser quelques questions.

La petite leva des yeux vides de son gros livre. Les cernes et le rouge autour de ses paupières firent comprendre au policier qu'elle avait pleuré.

— Si tu me disais ce qui vient de se passer.

— Je me suis endormie.

Lorsqu'elle ouvrit la bouche, Emmanuel fut surpris de découvrir que sa voix ne tremblait pas, comme cela aurait dû. Sous ses airs d'oisillon sauvage et sans défense, cette petite était solide.

— Je me suis réveillée lorsqu'un homme a traversé la pièce, expliqua-t-elle en faisant le trajet avec son doigt. Il est entré dans la chambre de Laurie et a ouvert l'interrupteur.

Elle resserra la couverture de laine autour de ses épaules, puis ajouta :

— J'ai vu que Sam était aussi dans la chambre de Laurie. L'homme lui a sauté dessus et ils se sont battus.

Le regard embrumé, elle revivait la scène. Comme des larmes glissaient sur ses joues, elle passa un doigt sous ses yeux pour essuyer son visage.

— Et si tu me disais qui sont Laurie et Sam, reprit Emmanuel.

— Ce sont les stagiaires qui passaient la nuit au laboratoire. Laurie était couchée dans la chambre numéro un, répondit Simone en pointant la porte où se trouvait l’hurluberlu à la chevelure colorée, et Sam se trouvait dans la chambre numéro deux. C’est le gars avec les électrodes, termina-t-elle en passant une main au-dessus de sa tête pour mimer la coiffe.

— Que s’est-il passé ensuite ?

— Je suis restée comme paralysée un moment. Je ne savais pas quoi faire. Puis, je suis allée demander de l’aide à la clinique d’en face.

— Sage décision, murmura Emmanuel en souriant.

— Lorsque je suis revenue, l’homme avait un genou dans le dos de Sam et maintenait ses poignets pour l’empêcher de bouger. L’homme criait. C’est là que j’ai vu la seringue.

Emmanuel fronça les sourcils. Personne n’avait fait mention d’une seringue.

— Les gens de la clinique ont calmé l’homme. Il souriait. Je m’en souviens parce que j’ai trouvé ça bizarre. De ce que j’ai compris, il prétendait que Sam voulait tuer Laurie.

— Cet homme dont tu parles, tu peux me le décrire.

— Il était grand et costaud, avec une barbe grise. Je me souviens surtout de ses yeux. Ils étaient d’un bleu intense. Un peu comme les vôtres.

Emmanuel hocha la tête et nota l’information dans le calepin qu’il venait de sortir de son manteau.

Un homme en uniforme se matérialisa dans la pièce. Après un bref remerciement à la jeune femme, l’inspecteur se leva et suivit son collègue dans l’espace cuisine. En chemin, il chercha à savoir ce qui était advenu de la seringue trouvée sur les lieux. Le policier confirma que celle-ci avait été récupérée et mise sous scellé. Satisfait, Emmanuel avait espoir de réchauffer son café avant de continuer les interrogatoires, mais oublia complètement l’idée quand il pénétra dans la cuisinette.

Une femme qui n’était pas présente à son arrivée se tenait au milieu de la pièce et discutait avec l’un des cliniciens. Emmanuel remarqua ses longues jambes, son corps athlétique et ses cheveux marron qui cascadaient jusque dans le milieu de son dos. Elle se tourna vers lui et ne le lâcha plus des yeux. Les narines de son petit nez fin

frétilaient, tandis que ses grandes lèvres rouges étaient pincées. Dans ses yeux noisette, un éclat d'intelligence. Avant même d'arriver à sa hauteur, Emmanuel ressentit toute la force qui se dégageait d'elle. Cette enquête merdique venait décidément de prendre une tournure intéressante, pensa-t-il.

— C'est vous le responsable ? demanda la femme.

*Je la connais*, lança Emmanuel en son for intérieur. *J'ai déjà vu cette femme.*

L'instant d'une seconde, une image de sa mère lui caressant les cheveux revint à sa mémoire. C'était un souvenir d'enfance qui n'avait pas refait surface depuis des siècles.

Avant de répondre, le policier jaugea le masque professionnel de son interlocutrice. Elle ne souriait pas, mais il ne doutait point qu'elle devait illuminer une pièce lorsqu'elle le faisait.

— Oui, c'est moi le responsable. Emmanuel Guimond, enquêteur. Et vous êtes ?

— Karine Perrier, coordonnatrice du laboratoire. On m'a appelée pour me dire qu'il s'était produit un incident.

Comme si une mouche l'avait piqué, le clinicien qui se tenait derrière eux se mit à jacasser.

— Tel que je vous l'expliquais plus tôt, nous avons été alertés par la stagiaire. Quand nous sommes arrivés sur les lieux, nous avons constaté que le patient qui s'était enfui de la clinique échangeait des coups avec l'un de vos sujets. Dans le lit qui se trouvait juste à côté d'eux, une jeune femme dormait malgré le raffut. Nous l'avons fait descendre à l'urgence pour qu'elle puisse être examinée. Selon les symptômes qu'elle présentait, nous croyons qu'elle a été droguée. Elle avait des problèmes de coordination, la mâchoire pâteuse, et ses propos étaient incohérents.

— Vous avez bien fait, répondit la coordonnatrice d'un ton doux et maternel.

Sa voix rauque avait l'effet d'une caresse dans les oreilles d'Emmanuel.

— Je peux voir mes stagiaires ? demanda-t-elle à ce dernier.

— Juste une. Nous allons devoir transporter le second au poste. Personne ne peut lui parler avant que nous l'ayons interrogé. Vous pouvez me suivre.

— Je connais le chemin, répliqua la coordonnatrice.

Dans la salle des ordinateurs, Karine Perrier adressa un sourire tendre à sa stagiaire emmitouflée, et se dirigea vers le mur pour y saisir une plaquette de feuilles. Après l’avoir parcourue des yeux, elle demanda à la jeune femme :

— Tu étais seule, cette nuit ?

— Oui.

— Pourtant, l’un de tes collègues devait entrer travailler. Je vais devoir vérifier pourquoi il t’a fait faux bond.

Karine replaça la plaquette au mur et posa une main qui se voulait réconfortante sur l’épaule de la stagiaire.

— Je suis désolée, Simone, compatit-elle, un sourire navré aux lèvres. Tu n’aurais pas dû être seule cette nuit.

Emmanuel avait de la difficulté à quitter la jolie femme des yeux. Il remarqua que les policiers postés devant les chambres suivaient chacun des mouvements de la coordonnatrice avec intérêt. Il les somma de préparer les deux bagarreurs pour une visite au poste de police. Le jeune homme à la chevelure colorée offrit de la résistance. On couvrit ses épaules nues d’une couverture en laine.

Emmanuel examinait le travail de son collègue, lorsqu’il aperçut la figure derrière les fils. Un homme d’une vingtaine d’années, avec un éclat de rage dans ses prunelles.

*Une autre vie de foutue, pensa-t-il. Une vie qui venait à peine de commencer.*

Lorsqu’il passa devant sa collègue et la coordonnatrice, le jeune homme baissa la tête de façon à ce que ses cheveux de fortune masquent son visage. On pouvait voir que son dos était saisi de spasmes.

— Pourquoi ?

La petite voix s’était élevée comme si elle avait été diffusée par un haut-parleur. Tous s’immobilisèrent dans le laboratoire de recherche. L’hurluberlu leva sa tête lourde pour regarder le petit oiseau sauvage.

— Elle m’a utilisée, Simone. Elle m’a fait croire que j’étais important, puis elle m’a jeté comme un vieux mouchoir. Elle fait ça avec tout le monde. C’était le temps que quelqu’un lui donne une leçon.

— Tu voulais la tuer ? Vraiment la tuer ? s’enquit la stagiaire avec un léger trémolo dans la voix.

— J'avais tout planifié. J'ai annulé l'autre stagiaire qui devait entrer hier soir, j'ai chopé la clé du local d'à côté pour fuir au besoin et j'allais remplacer ma session de la nuit dernière par une autre. Mon plan était parfait !

*Si le patient de la clinique ne s'était pas réveillé, se dit Emmanuel, c'est une scène de crime que j'aurais sur les bras.*

La voix du policier dans la deuxième chambre se fit entendre dans son dos. Après un bref signe de tête lancé à l'agent pour le prier d'emmener le prévenu, l'enquêteur pénétra dans la pièce et découvrit que celle-ci était vide. Le policier qui en avait la garde faisait les cent pas dans l'espace exigü. Il grimpa à deux pieds sur le lit défait et se mit à inspecter les rebords de l'unique fenêtre de la cellule. Mis à part de petites fenêtres à glissière, trop petites pour permettre à un homme adulte de s'échapper, le carreau ne s'ouvrait pas. Le policier plaqua son nez à la vitre pour regarder tout en bas du cinquième étage. Emmanuel trouvait qu'il ressemblait à un chat qui tente d'attraper une souris coincée sous le réfrigérateur.

— Impossible de sortir par la fenêtre, lança une voix chaude derrière Emmanuel.

La coordonnatrice de recherche se tenait dans le cadre de porte et regardait le policier perché avec curiosité.

— Il s'est volatilisé, désespéra celui-ci en se tournant vers elle et l'inspecteur.

— Volatilisé ? répéta Emmanuel. D'abord, êtes-vous sûr de l'avoir enfermé dans la pièce ?

— Oui, cria presque l'agent. Je l'y ai mis moi-même.

— Descends, ordonna Emmanuel. Tu bousilles les empreintes.

— C'est impossible, lâcha le policier, les yeux écarquillés. C'est tout simplement impossible !

## CHAPITRE 45

C'était une belle journée d'été ensoleillée, sans un seul nuage dans le ciel. Un petit vent frais faisait bruisser les feuilles des arbres, et permettait aux passants de se balader dans la rue sans souffrir de la chaleur. C'était une journée où il était possible d'être heureux.

Emmanuel Guimond s'était rasé de près et avait coupé les cheveux qui lui tombaient sur la nuque. Il avait enfilé des vêtements propres et n'avait pas touché à une goutte d'alcool.

Il se promenait dans ce parc de Montréal qu'il connaissait jadis par cœur. Les mains dans les poches, il marchait lentement entre les gens qui étaient assis à même le sol pour pique-niquer. Il s'arrêta un moment pour regarder un père et son fils qui faisaient virevolter un cerf-volant dans le ciel bleu. Sa main en visière, il regarda le morceau en toile se déplacer dans les airs, comme les voiles d'un bateau sur la mer. Il ferma les yeux un moment. Les cris et les rires des enfants parvinrent à ses oreilles. C'était exactement comme dans son souvenir. C'était la journée parfaite.

Emmanuel marcha tranquillement vers sa destination finale, l'aire de jeux au fond du parc. À quelques pas, des adultes se démenaient sur le terrain de tennis pour frapper leur balle, tandis qu'un groupe d'adolescents avaient entamé une partie de soccer sur l'espace gazonnée d'à côté.

L'ex-enquêteur vit apparaître le bloc de jeux le plus haut. Son cœur s'emballa. Il avait hâte d'arriver. Hâte de la voir. Il ouvrit la grille en métal et ses pas le portèrent jusqu'à un banc où il prit place. Ensuite, il déposa le journal coincé sous son bras à côté de lui, puis il leva la tête vers elle.

Elle était là. Une grande femme élancée, dont les cheveux longs virevoltaient au vent. Son sourire éclatant comme le soleil réchauffait la terre entière. Elle était aussi magnifique que dans ses souvenirs.

Un petit garçon quitta les jeux et courut dans sa direction. Elle se pencha en avant et ouvrit grand les bras, comme si elle voulait lui offrir le monde. Lorsque le petit bonhomme fut sur elle, elle l'enveloppa de son corps et entreprit de couvrir son petit visage de mille baisers. Le garçon criait de joie.

Après une tonne de bisous, l'enfant plaça ses deux petites mains sur le beau visage de la femme souriante. La mère et le fils se re-

gardèrent dans les yeux pendant ce qui sembla durer une éternité à Emmanuel. Elle pressa son nez sur celui de son garçon, qui émit un gargouillement amusé. L'enfant frotta ses deux petites mains sur sa binette pour tasser les mèches de cheveux de sa mère qui lui chatouillaient les joues. Le pouce dans la bouche, il se lova dans les bras protecteurs de maman, qui le berça doucement en fredonnant une berceuse. Ils étaient seuls dans leur univers.

Des larmes piquèrent les yeux d'Emmanuel.

Le beau visage souriant qui se baissait sur lui. Ses longs cheveux lui caressant les joues. Son parfum, un mélange de fleur et d'orange, délicat et piquant tout à la fois. Ressentir la chaleur qui émanait d'elle, lorsqu'il était collé sur son corps. Cet éclat de rire contagieux. Elle illuminait son petit monde lorsqu'elle souriait.

Sa maman.

Il se souvenait de chaque moment passé avec elle et constata que sa présence lui avait manqué tout au long de sa vie d'adulte.

Toutes ses émotions qu'il avait vainement tenté de noyer dans l'alcool s'étaient transformées en poison dans son corps. Le mal avait détruit chaque cellule saine de son être. La noirceur avait pris le dessus. Il allait bientôt mourir. Il le savait depuis un moment, déjà.

Emmanuel laissa glisser les larmes sur ses joues. Il avait eu une seconde chance. Il avait réussi à sauver Karine Perrier de la mort. Le drame prenait fin avec lui. Il avait remis les pions du jeu à la bonne place. Dans une vie parallèle, une autre version d'Emmanuel allait vivre avec Karine. Il avait gagné la partie, avant de s'en aller pour de bon.

Aujourd'hui, il revisitait l'enfant de quatre ans qui ne connaissait pas encore la déchirure causée par la disparition de sa mère. Emmanuel avait choisi de revenir à la plus belle journée de son existence.

Incapable de détacher les yeux de sa mère, il allait la regarder vivre jusqu'à la fin de sa vie.



